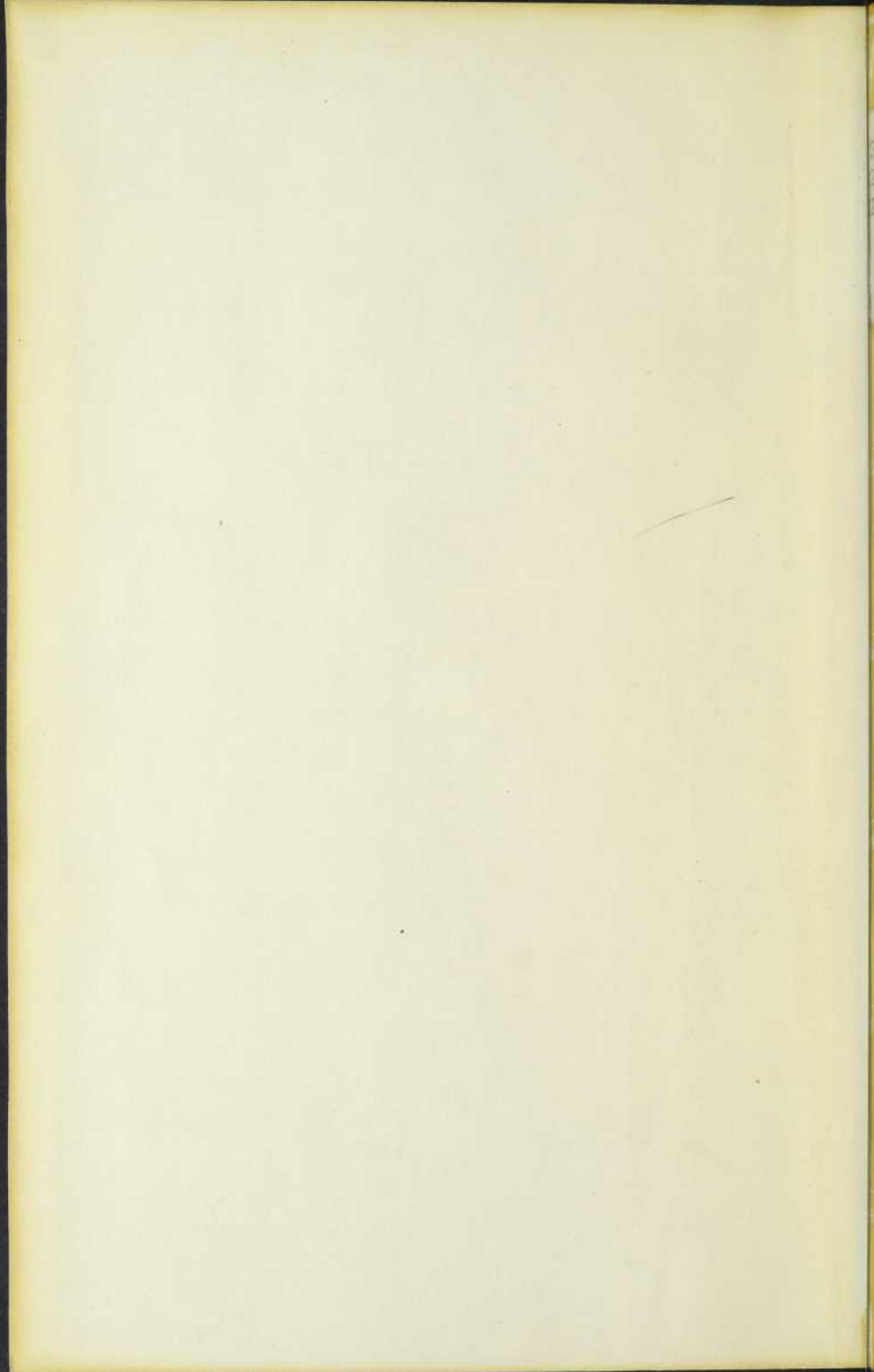




Bibliothèque Nationale du Québec

S





7  
5  
231  
2

# ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

tre

**Andrée Maillet**  
Souvenirs en accords brisés

e

**Pierre Nepveu**  
La force des choses  
**Cécile Cloutier**  
Cannelles et craies

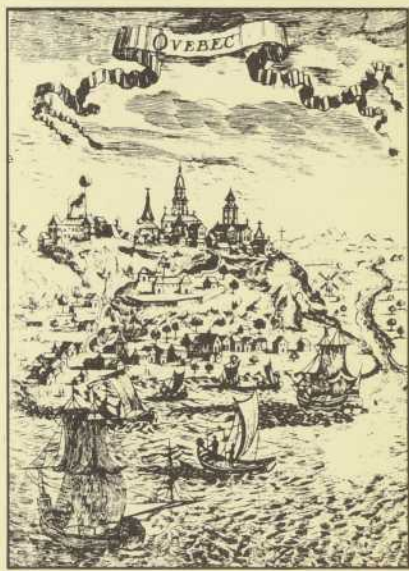
elles

**Pierre Olivier**  
Le dernier des roseaux  
**Albert G. Paquette**  
Tueur à gags  
**Bertrand Letourneur**  
Caro

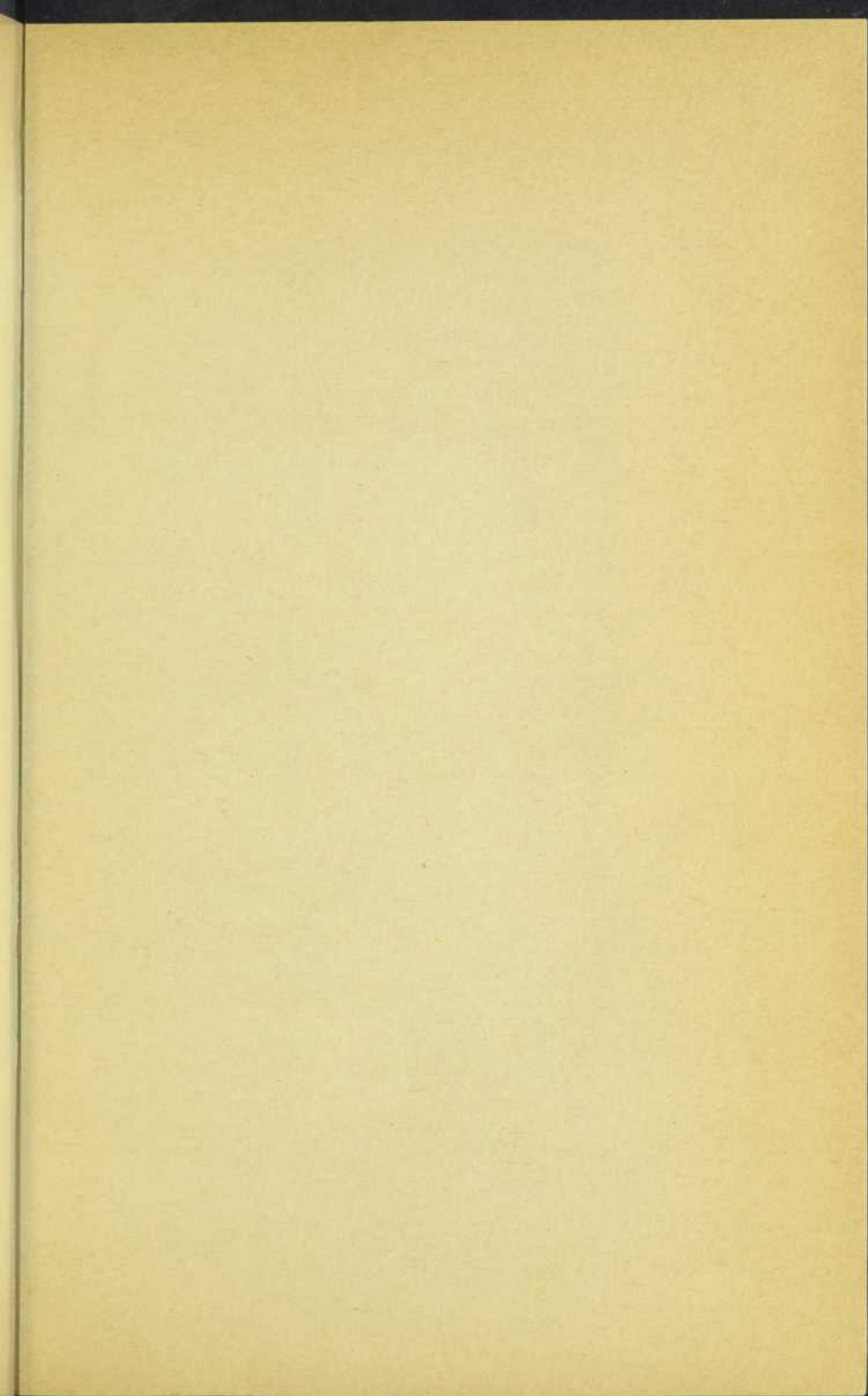
**Jean F. Somcynsky**  
Quarante Canadiens en Afrique

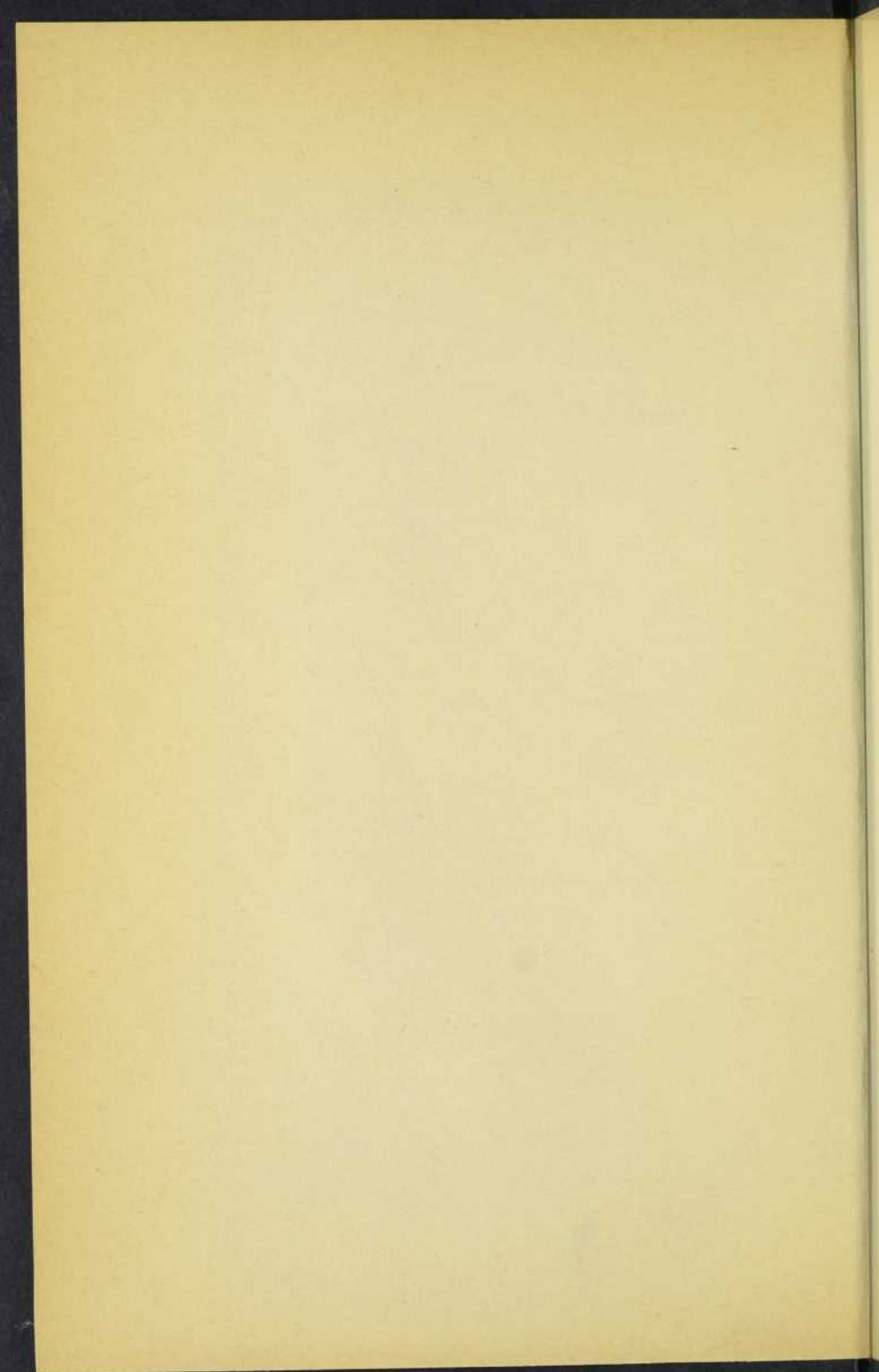
ancien

Histoire de l'eau-de-vie en Canada



Bibliothèque Nationale du Québec





ECRITS  
DU CANADA  
FRANÇAIS

## *Note de gérance*

*Les Écrits du Canada français  
seront heureux de publier tout manuscrit inédit  
qui aura été accepté par le comité de rédaction.*

*Le prix de chaque volume : \$3.00.*

*L'abonnement à quatre volumes : \$10.00,  
payable par chèque ou mandat à l'ordre des  
Écrits du Canada français.*

*Le comité de rédaction :*

*Robert Élie  
Jean-Louis Gagnon  
Gilles Marcotte  
Gilles Hénault  
Jean Simard  
Marcel Dubé  
Lucien Parizeau  
Georges Cartier  
Fernand Dumont*

*Administrateur :*

*Claude Hurtubise*

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS  
380 OUEST, RUE CRAIG, MONTRÉAL 126

27

ECRITS  
DU CANADA  
FRANÇAIS



Montréal 1969

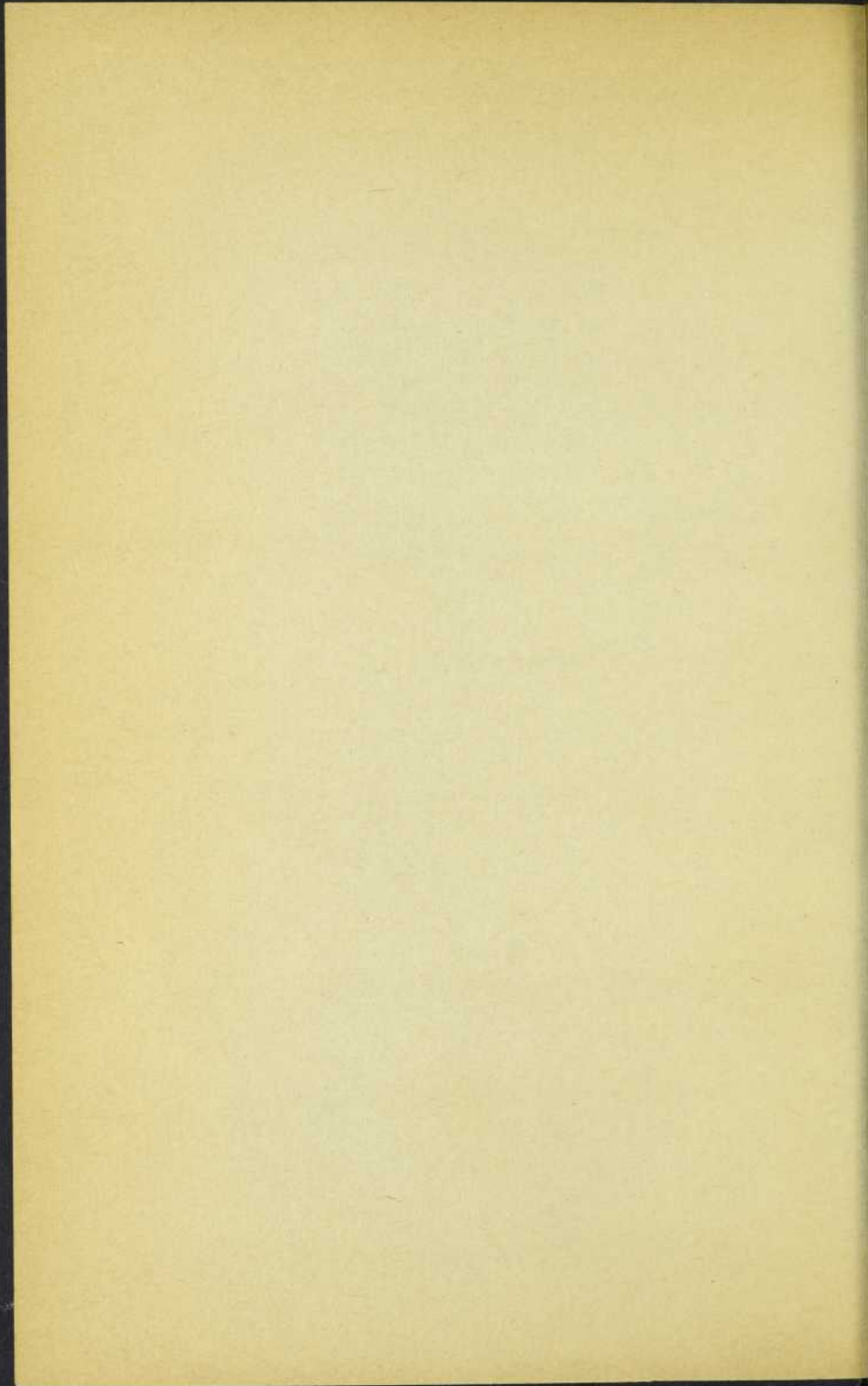


Dépôt légal — 3e trimestre 1969  
Bibliothèque Nationale du Québec

*Copyright* © 1969 LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

## TABLE DES MATIÈRES

ANDRÉE MAILLET	
Souvenirs en accords brisés .....	9
<i>Théâtre</i>	
PIERRE NEPVEU	
La force des choses .....	59
<i>Poèmes</i>	
PIERRE OLIVIER	
Le dernier des roseaux .....	99
<i>Nouvelle</i>	
CÉCILE CLOUTIER	
Cannelles et craies .....	121
<i>Poèmes</i>	
JEAN F. SOMCYNSKY	
Quarante Canadiens en Afrique .....	145
<i>Récit</i>	
ALBERT G. PAQUETTE	
Tueur à gags .....	185
<i>Nouvelles</i>	
BERTRAND LETOURNEUR	
Caro .....	213
<i>Nouvelle</i>	
ANONYME	
Histoire de l'eau-de-vie en Canada .....	229
<i>Texte ancien</i>	



ANDRÉE MAILLET

SOUVENIRS  
EN ACCORDS BRISÉS

THÉÂTRE

ANDRÉE MAILLET a publié en 1963 deux volumes de contes et de nouvelles; en 1964, un recueil de poèmes et un essai. Au début de 1965, son roman *Les Remparts de Québec* est publié aux Editions du Jour. En 1966, des contes pour enfants chez Fides et les *Nouvelles Montréalaises*, suite des *Montréalais*, chez Beauchemin. En 1965, les ÉCRITS publiaient une pièce de théâtre, *Le meurtre d'Igouille* qui fut montée à Québec, par la troupe de l'Estoc, au cours de l'été de la même année. En 1967, les ÉCRITS publiaient une seconde pièce : *La Montréalaise*.

## PERSONNAGES

CORINNE :	Françoise Faucher
FRÉDÉRIK :	Paul Dupuis
TANTE BABA :	Marthe Thierry
ANTIQUAIRE :	Roger Garceau
CHAUFFEUR DE TAXI	
EMPLOYÉ D'AIR CANADA	

## LIEUX DE TOURNAGE

- Aéroport de Dorval intérieur et extérieur.*
- Maison de Corinne intérieur et extérieur.*
- Auberge intérieur et extérieur.*
- Boutique d'antiquaire intérieur et extérieur.*
- Voiture de taxi intérieur et extérieur.*
- Voiture de Corinne intérieur et extérieur.*
- Rivière des Prairies.*

## SCÈNE 1

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Corinne au téléphone.*

CORINNE, *off* — Oui, j'écoute !

FREDERICK — Madame Soublière, s'il vous plaît.

CORINNE — Elle-même !

FREDERICK — Allo ! Est-ce vraiment vous ? Quelle chance de vous trouver là !

CORINNE — C'est vous Frédéric ?

FREDERICK — Oui, oui, c'est bien moi... Comment allez-vous ? Quelle chose extraordinaire ! Avez-vous donc reconnu ma voix ?

CORINNE, *off* — Il suffit d'avoir de l'oreille !... On n'oublie pas une voix. Le visage s'estompe, mais la voix, non... Jamais.

FREDERICK — Mais il y a vingt ans ! Oh ! Corinne comme il y a longtemps ! Et maintenant, il me semble reconnaître aussi votre voix. Vingt ans ! C'est donc bien court, après tout ?

CORINNE — Après tout, en effet. (*Un temps*) Vous êtes à Montréal depuis longtemps ?

## SCÈNE 2

FREDERICK A L'AÉROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — J'arrive et je repars. Je suis très précisément à Dorval, entre deux avions. Une escale de quatre heures environ. J'arrive du Japon. Et pour le retour, j'ai choisi la route Vancouver-Montréal-Paris. Pour changer.

CORINNE — Vous retournez en Suisse ?

FREDERICK — Oui. Pour être encore plus précis, chez moi, aux environs de Schaufhausen où je me suis installé définitivement. A Zurich je n'ai plus qu'un pied-à-terre.

CORINNE — Vous êtes gentil d'avoir pensé à me signaler votre passage.

FREDERICK — C'est la chose la plus naturelle du monde. Je ne connais que vous dans ces parages.

CORINNE — Tout s'explique.

FREDERICK — Comment allez-vous ? Que devenez-vous ?

### SCÈNE 3

*CHEZ CORINNE.*

*A l'extérieur.*

*Corinne au téléphone.*

CORINNE — Je suis devenue écrivain.

FREDERICK — Oui, oui, mais vous l'étiez déjà...

CORINNE — C'est-à-dire que c'est devenu mon métier. Je vais bien, ma famille aussi. Et la vôtre ?

FREDERICK — Avez-vous des enfants ?

CORINNE — Oui, j'en ai quatre. Et vous ?

### SCÈNE 4

*FREDERICK A L'AÉROPORT.*

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Mes enfants sont déjà assez grands. Ils sont en pension, là-bas. Ma seconde femme est morte.

CORINNE — Oh ! C'est un très grand malheur, pour vos enfants, pour vous, Frédérick ! Je suis désolée... toutes mes condoléances.

FREDERICK — Merci. Merci mille fois... Il y a tout de même trois ans. (*Un temps*) Etes-vous très étonnée de m'entendre après si longtemps ?

## SCÈNE 5

CHEZ CORINNE.  
A l'extérieur.  
Corinne au téléphone.

CORINNE — Non. Je suis... c'est comme si je m'attendais à cela depuis toujours.

FREDERICK — Comment dites-vous ?

CORINNE — Je vous ai dit que pour moi une voix était quelque chose d'inoubliable. J'ai l'impression de vous avoir entendu parler hier. Oui. J'ai l'impression que vous êtes tout près.

FREDERICK — C'est que je puis y être vraiment, vous savez ? J'ai envie de sauter dans un taxi et d'aller bavarder avec vous. Habitez-vous loin de l'aéroport ?

CORINNE, hésitante — Non...

FREDERICK — J'ai des heures devant moi. Ecoutez. Dites-moi où je pourrais vous emmener prendre un verre.

CORINNE, un temps — Vous avez donc vraiment envie de me revoir après vingt ans ?

## SCÈNE 6

FREDERICK A L'AÉROPORT.  
Cabine téléphonique.

FREDERICK — Une très grande envie ! Nous ne nous écrivons plus depuis votre mariage. Il me semble que vous me devez plusieurs lettres. J'ai le sentiment que nous avons beaucoup, beaucoup de choses à nous raconter. Je suis curieux de voir comment vous avez arrangé votre vie. J'aimerais...

CORINNE — Comme c'est curieux !

FREDERICK — Quoi donc ?

SCÈNE 7

CHEZ CORINNE.

A l'extérieur.

Corinne au téléphone.

CORINNE — Eh bien... que vous soyez devenu curieux. Vous ne l'étiez pas du tout. Et moi, je l'étais tellement ! Et puis, je viens de perdre toute curiosité. Vous êtes sans doute mystère pour moi !

FREDERICK — Ah ? Mais bien sûr, je n'ai jamais été autre chose qu'un homme très simple, enfin, je pense.

CORINNE — Par ailleurs, vous êtes l'être le plus indéchiffrable que j'ai jamais rencontré.

FREDERICK — Comme je vous reconnais là, Corinne. Aussi paradoxale qu'autrefois... aimant à énoncer des approximations...

CORINNE — Bref, je suis telle que j'étais, à ce qu'il vous semble.

FREDERICK — Oui, oui, oui, et je vous imagine quand même un peu différente...

CORINNE, *nerveusement* — Différente. Indifférente.

FREDERICK — Pardon ?

CORINNE — Je voudrais être sûre que ce n'est pas par vanité que j'hésite à vous inviter chez moi, pour que vous me voyiez avec mon air de tous les jours, au milieu des miens, et de mes écritures...

FREDERICK — Les pieds nus...

CORINNE, *saisie* — Vous vous souvenez de ça ?

SCÈNE 8

FREDERICK A L'AÉROPORT.

Cabine téléphonique.

FREDERICK — Vous êtes très belle, toujours, j'en suis certain. Vos enfants vous ressemblent-ils ?

CORINNE — Je ne sais pas... les enfants changent... alors, on ne peut pas dire...

FREDERICK — Mon père est mort il y a dix ans. Quand je vais dans mon patelin, à Stein Rheine, vous vous rappelez... ceux qui l'ont bien connu, mon père, ils me disent que je suis tout son portrait. Moi, je ne me vois pas.

## SCÈNE 9

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Corinne au téléphone.*

CORINNE, *se lève, l'écouteur en main et parle comme si c'était Frédéric qui était devant elle* — Vous ne vous êtes jamais regardé dans une glace ?

FREDERICK — Comment dites-vous ?

CORINNE — Vous ne vous regardiez pas. Je n'ai jamais connu d'homme aussi désintéressé de sa propre image. Pour obtenir votre photo, ce fut toute une affaire.

## SCÈNE 10

FREDERICK A L'AÉROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Mais voyons, il y a des tas de photos de moi, quelque part... Auriez-vous raison ? Mais qu'importe !

CORINNE — Il importe. (*Un temps*) De quoi avez-vous l'air ?

FREDERICK — Il n'en tient qu'à vous de le voir, mon air.

CORINNE — Mais sérieusement ?

FREDERICK — Oh ! Je n'en sais rien. Mes amis disent que je ne change pas. Je ne sais de quoi ils parlent, si c'est de ma façon d'être ou de mon apparence. Et vous, avez-vous changé ?

## SCÈNE 11

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.**Au téléphone.*

CORINNE — Très certainement. Je ne voudrais pas avoir traversé vingt ans sans qu'il y paraisse tant au moral qu'au physique.

FREDERICK — Mais oui, mais oui. Et votre mari ? Quel homme avez-vous épousé ?

CORINNE — Un homme très différent de vous. Il se regarde dans les glaces, lui. Il constate qu'il change en toute sérénité. Il aime bien l'homme qu'il voit. Moi aussi.

FREDERICK, *mélancolique* — C'est merveilleux ! Vous avez tous les deux beaucoup de chance. J'aimerais connaître votre mari.

CORINNE — Vous voyagez toujours beaucoup ?

## SCÈNE 12

FREDERICK A L'AÉROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Vous songez sans doute à quelqu'un d'autre. Moi, je ne me déplace qu'une ou deux fois par année. Un voyage autour du monde comme celui que je termine est tout à fait exceptionnel. En moins d'un mois, j'ai traversé trois continents. Ce sont mes associés qui voyagent. Oui, j'ai l'impression de rester au même endroit beaucoup trop longtemps. Il faudrait plus d'imprévus dans mon existence. Je m'en faisais la réflexion, justement, dans l'avion qui me menait ici. Comme il me serait agréable de survoler le monde à longueur d'année !

## SCÈNE 13

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Au téléphone.*

CORINNE — Moi, je n'ai pas quitté le Canada depuis trois ans. C'est cela que j'appelle rester sur place.

FREDERICK — Dites-moi, est-ce que je puis aller vous voir ? Répondez-moi franchement, tout comme autrefois, à Neuchâtel... Vous étiez si directe.

CORINNE — J'étais fausse, dissimulée, craintive. Ce sont mes lettres qui étaient franches, mes toutes premières lettres, je crois.

## SCÈNE 14

FREDERICK A L'AÉROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Vos lettres, Corinne. Je les ai lues des dizaines et des dizaines de fois chacune. Ce sont les plus belles lettres que j'ai reçues de toute ma vie. Merci. Encore une fois, merci.

## SCÈNE 15

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Au téléphone.*

CORINNE — Dans vingt ans, si vous vivez encore et si vous les relisez, elles vous sembleront encore mille fois plus belles.

FREDERICK — Pourquoi me dites-vous ça ?

CORINNE — Parce que ça me plaît. A ce moment-là, vous vous regarderez peut-être enfin dans un miroir. Alors...

FREDERICK — Alors... ?

CORINNE, *pensivement* — Alors, vous sentirez bien, vous saurez que mes lettres, elles ont été écrites à un homme qui n'était pas vous. Le récipiendaire, en somme, n'en fut jamais le destinataire.

FREDERICK — Ça, c'est un mot cruel, Corinne. Je n'en comprends pas la raison.

CORINNE — La dernière fois que nous nous sommes parlé au téléphone, rappelez-vous, Frédérick... je vous avais téléphoné du Havre, avant de m'embarquer pour le Canada... Vous, vous imaginiez que j'étais toujours à Neuchâtel, à quelques rues de chez vous... Votre stupéfaction...

#### SCÈNE 16

AEROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Il y avait de quoi être stupéfait. Du soir au lendemain vous aviez quitté la Suisse, et sans me prévenir, sans me laisser soupçonner.

CORINNE — ... Vous m'avez dit, comme tout à l'heure... oh ! souvenez-vous bien : « Merci, merci pour tout. Adieu et merci. Merci pour votre cœur, merci pour votre corps, merci pour votre attention durant ces mois où vous avez cru en l'amour. » Dire merci pour tout, c'est bien trop peu pour tout. Adieu et merci.

FREDERICK — Non, non, c'est vous qui avez dit adieu, la première. Oh, Corinne, mais que vous êtes injuste !

#### SCÈNE 17

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Corinne et Tante Baba.*

CORINNE — C'est vrai, je suis injuste. (*Un temps*) C'est très bien pour moi, que vous m'ayez téléphoné, aujourd'hui, que vous désiriez

me revoir, que vous m'avez parlé de mes lettres. C'est important même. (*Un temps*) Mes enfants sont à l'école. Mon mari à son bureau. Je corrigeais des épreuves. Je pensais à vous.

FREDERICK — Vous ? Vous pensiez à moi ?

CORINNE — Je pense à vous souvent. Quelques fois je rêve de vous. Ce ne sont jamais de beaux rêves. Il y a des rêves qui sont vraiment beaux. De ceux-là, j'aime à me souvenir. Quant à mes rêves désagréables, j'ai constaté que vous les hantiez presque tous.

FREDERICK — Ce n'est pas concevable !

CORINNE — Rappelez-vous Frédérick, essayez de vous rappeler !

FREDERICK — Je me souviens très clairement. Vous vous êtes fâchée pour une chose stupide. Tout à fait insignifiante. Vous êtes presque venue me chercher dans cette brasserie que fréquentaient les étudiants, les professeurs, la brasserie... Ah ! son nom ?...

CORINNE — La Brasserie Steinbeck. Celle que vous préférerez aux autres, Frédérick.

FREDERICK — Vraiment ? Alors, là devant des gens qui nous connaissaient et qui pouvaient nous entendre, en tous cas, vous m'avez demandé des explications. Et en quels termes ! Moi qui ai toujours eu peur des esclandres... j'ai gardé mon sang-froid de peine et de misère. Et j'ai refusé avec raison, de vous suivre dehors avant que vous n'avez dominé votre colère. Et puis, vous êtes partie, me lançant je ne sais quelle insulte.

CORINNE, *souriant* — Est-il possible ? Je n'ai pas souvenir de vous avoir jamais fait de scène.

## SCÈNE 18

FREDERICK A L'AEROPORT.

*Cabine téléphonique.*

FREDERICK — Ha ! Moi, si. Et de mon embarras, de mon désarroi plutôt. Et après, nous nous sommes revus.

CORINNE — Non. Jamais plus. Après je me suis enfuie. Je vous ai fui.

FREDERICK — Mais pourtant, nous nous sommes encore parlé !

## SCÈNE 19

CHEZ CORINNE.

A l'extérieur.

Corinne au téléphone.

CORINNE — Au téléphone, comme aujourd'hui, c'est drôle. Frédéric, cette obstination à ne pas vous souvenir. J'étais au Havre et vous à Neuchâtel lorsque nous avons échangé nos dernières paroles. Songeriez-vous à une autre ?

FREDERICK — Attendez, nous devons, oui, nous devons nous retrouver... Mais où donc ? Ah ! Je...

CORINNE — Dans votre esprit ! Pas dans le mien.

FREDERICK — Corinne, mais bon Dieu, Corinne, ces lettres, pour-quoi alors, nous serions-nous écrit des lettres pareilles ?

CORINNE — Les vôtres, je ne les ai pas gardées. Je les ai à peine lues. Finalement, je ne les lisais plus du tout.

FREDERICK — Elles ne valaient pas les vôtres, je le sais bien.

CORINNE — Elles valaient toutefois mieux que vous. Et vous auriez peut-être pu m'atteindre à travers elles ; mais je ne l'ai pas voulu.

FREDERICK, *très las* — Je suis seul, à présent. Plus de la moitié de ma vie est passée.

CORINNE — M'appelleriez-vous dans dix ans, dans vingt ans que je ne vous reverrais pas. Je ne vous reverrai plus Frédéric. Jamais, jamais plus.

FREDERICK — C'est donc cette bêtise que vous ne m'avez pas pardonnée !

CORINNE, *d'une voix basse et avec violence* — Je ne vous ai rien pardonné. Que m'aviez-vous fait ? Rien : ça ne vous intéressait pas de me regarder vivre. Vous m'avez pris, à moi, un vrai trésor, tout ce qu'une fille possède à dix-huit ans : la candeur, la douceur, la meilleure volonté, la confiance, la tendresse... Alors, comme si tout ça n'était rien, rien de fragile et de précieux vous avez tout dédaigné pour un caprice.

FREDERICK — Un caprice ? Est-ce encore cette idiotie, la cause de votre colère d'enfant qui revient dans la conversation ?

CORINNE — Vous n'aviez besoin d'aucun de mes cadeaux. C'est tout !

## SCÈNE 20

FREDERICK A L'AÉROPORT.  
Cabine téléphonique.

FREDERICK — Mais voyons . . . De qui parlez-vous ? La mémoire est l'une des facultés les plus bizarres de notre intelligence. On ne peut vraiment pas s'y fier . . . Ecoutez, il me reste encore des heures avant de prendre l'avion. Venez, prenez une voiture et venez passer ce temps avec moi. (*Un temps*) Allo ! Allo ! Corinne ! M'entendez-vous ?

## SCÈNE 21

CHEZ CORINNE.  
A l'extérieur.  
Corinne au téléphone.

CORINNE — Je vous entends.

FREDERICK — Dites que vous venez tout de suite, je vous en prie, est-ce que vous viendrez ?

CORINNE — Ce serait comme dans mon rêve, j'arriverais trop tard.

FREDERICK — Mais non.

CORINNE — Comment nous reconnaître ?

## SCÈNE 22

FREDERICK A L'AÉROPORT.  
Cabine téléphonique.

FREDERICK — Je vous reconnaitrai. Vingt ans, cela n'est rien.

CORINNE — Vous êtes très aimable de m'avoir téléphoné. Cela me rappelle un épisode de ma jeunesse.

FREDERICK — Corinne ! (*Un temps*) Voulez-vous m'apporter des photos récentes de vos enfants ?

CORINNE — C'est un bien étrange désir...

FREDERICK — Au moins cela... rien que cela? Je vous en prie.

CORINNE — Je ne sais pas, si vous voulez, peut-être...

FREDERICK — Je serai près de l'entrée de la terrasse d'observation. Je vous attends. J'ai très envie de les voir.

## SCÈNE 23

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Corinne au téléphone.*

*Elle raccroche, elle ne semble pas décidée.*

## SCÈNE 24

FREDERICK A L'AÉROPORT.

*Cabine téléphonique.*

*Il raccroche à retardement, se promenant, se préparant à attendre.*

## SCÈNE 25

CHEZ CORINNE.

*Corinne dans sa chambre.*

*Corinne est dans sa chambre. Puis dans la salle de bain, en combinaison. Elle s'essuie le visage, se maquille rapidement, se parfume, se coiffe, passe un tailleur, chausse des escarpins. Elle retire des photos d'un album, les glisse dans un sac à main, vérifie le contenu du sac à main, se regarde dans la glace.*

## SCÈNE 26

CHEZ CORINNE.

*A l'extérieur.*

*Corinne et Tante Baba.*

CORINNE — Tante Baba ? Je vais faire des courses. Bye ! Bye !  
J'en ai pour une heure !

TANTE BABA — Oh ! et moi qui viens de te faire du thé, ma fille.

CORINNE, *lui donnant une bise* — Tu es gentille, mais je n'ai pas le temps !

## SCÈNE 27

AÉROGARE.

*Frédéric.*

*Frédéric, dans l'aérogare. Il est nerveux, il consulte sa montre et l'horloge. Il demande des renseignements au sujet du départ de l'avion. Il va s'asseoir à l'endroit qu'il a indiqué à Corinne. Pour tuer le temps, il ouvre sa serviette, en sort des documents. Il fait mine de les consulter.*

## SCÈNE 28

AÉROGARE.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne entre dans l'aérogare. Elle monte l'escalier roulant, cherche Frédéric. Elle le voit de loin. Elle s'arrête, comme prise de panique. Elle le regarde intensément. Elle se reprend et s'avance vers lui.*

## SCÈNE 29

## SALLE D'ATTENTE A L'AEROGARE.

*Corinne et Frédérick.*

*Frédérick, qui, de temps à autre jette un oeil inquiet autour de lui, voit Corinne. Il fourre n'importe comment ses papiers dans sa serviette, se lève d'un bond et se précipite à sa rencontre.*

FREDERICK — ... Vous êtes là ... Corinne ! J'en crois à peine mes yeux. Que vous êtes belle ! (*Elle lui tend la main. Il lui prend la main, s'incline, se redresse.*) Vous me tendez la main et moi je la prends, il me semble qu'elle frémit comme autrefois, je ne puis déjà plus la laisser.

*Corinne dégage sa main doucement. Elle ouvre son sac, en sort les photos, les tend à Frédérick.*

CORINNE — Mes enfants ... vous vouliez les voir. Ces photos ont été prises durant les dernières vacances.

FREDERICK — Ils sont beaux ils ont l'air intelligents, ils ont l'air heureux, des enfants heureux, oui.

*Un silence.*

CORINNE — Merci. (*Un temps*) Dans combien de temps part votre avion ?

FREDERICK — Dans deux heures et demie environ. (*Un temps*) Ainsi, vous n'avez pas oublié ma voix, ni mon nom, ni mon aspect. Tout le reste, oui, apparemment.

CORINNE — Sauf que vous n'étiez pas vaniteux.

FREDERICK — Sauf cela oui, peut-être. Encore me semble-t-il que ce soit une exagération. Je dois bien avoir autant de vanité que n'importe qui. Peut-être est-ce le souvenir de quelqu'un d'autre superposé au mien ?

CORINNE — N'en croyez rien.

FREDERICK — Mais ... comme il vous plaira.

CORINNE — Je vous ai tenu compagnie quand vous aviez besoin d'une partenaire, d'un écho, d'une heure de distraction.

FREDERICK — Allons, allons, Corinne... Toutes mes heures de liberté, je les partageais avec vous.

CORINNE — Le beau mérite ! J'étais disponible, n'est-ce pas ? Mais le temps que vous n'étiez pas libre, à qui était-il ?

FREDERICK — A mes travaux, bien sûr. Qu'est-ce que vous vous imaginez ?

CORINNE — Laissons. (*Un temps*) Votre seconde femme, comment était-elle ?

FREDERICK — Très jolie.

CORINNE — Au moral, je veux dire.

FREDERICK — Elle était douce...

CORINNE — Douce et sans défense, ai-je raison ?

FREDERICK — Sans défense... oui, certes... Mais après tout, elle n'avait pas à se défendre. Elle était gentille. Gentille et réservée.

CORINNE — Au moins, avait-elle du caractère ?

FREDERICK — Non, pourtant...

CORINNE — Pourtant ?

FREDERICK — Rien.

CORINNE — Et votre première femme ?

FREDERICK — Nous étions déjà divorcés, lorsque nous nous sommes connus vous et moi, Corinne. Ne vous en souvenez-vous pas ?

Je retrouve à peine ses traits... ma foi... Quant à son caractère... Elle avait une forte personnalité. C'est un peintre de talent.

CORINNE — Je sais. Je l'ai rencontrée par hasard, une fois, à Paris, il y a peut-être, oh ! quinze ans de cela. Je ne lui ai pas dit que je vous avais... connu, oui. Je n'ai rien osé lui demander. J'ai été très tentée de savoir, je l'avoue.

FREDERICK — De savoir quoi ?

CORINNE — Comment vous étiez avec elle, par exemple.

FREDERICK — Vous auriez dû le lui demander, puisque cela vous intéressait.

CORINNE — Non, j'ai résisté. Vous avez déjà trop de racines dans mon souvenir. J'ai très fortement lutté pour les arracher, je vous assure.

FREDERICK — Je le regrette. Je vous dirai même que je tombe de haut. Tant que nous avons été ensemble, je n'ai jamais manqué de loyauté.

CORINNE — Loyauté ! Ce mot ne veut rien dire dans votre bouche !

FREDERICK — Je ne saisis pas du tout. Dans vos lettres, vous me disiez...

CORINNE — Je vous ai reconstruit tel que j'aurais tellement voulu que vous soyez. Mes lettres sont une création littéraire. Mes belles lettres... ah! elles s'adressaient à un être qui n'avait pas de substance en dehors d'elles.

FREDERICK — Lorsque vous avez cessé de m'écrire, je me suis senti une grande soif, ou bien comme si l'air me manquait subitement.

CORINNE — Je suis ravie de l'entendre.

FREDERICK — Ravie? Vous étiez cependant généreuse...

CORINNE — Généreuse?

FREDERICK — Oui, et si drôle!

CORINNE — Drôle?

FREDERICK — Amusante. Vous me faisiez rire comme personne. (*Il lui rend les photos. Elle les remet dans son sac.*) Vos enfants sont-ils gais?

CORINNE — Oui, très gais. Comment, dites, comment étais-je, encore?

FREDERICK — Poétique et sensible. Comme vos lettres.

## SCÈNE 30

## AEROGARE TERRASSE.

*Corinne et Frédéric.*

*Frédéric et Corinne sont à la buvette de l'aérogare.*

FREDERICK — ... et moi, comment étais-je il y a vingt ans?

CORINNE, *la voix lointaine, les yeux perdus* — Comme dans mes rêves. Nous nous retrouvons. Nous sommes contents d'être ensemble... Comme la toute première fois. Nous nous quittons avec l'entente que notre séparation sera momentanée, brève... seulement je m'é gare dans la ville, une ville qui s'appelle parfois Neuchâtel mais qui ressemble à Londres ou à une autre ville... alors je manque notre rendez-vous. Je vais à votre hôtel. On ne vous y a pas revu depuis des années. A mon hôtel, il y a un message de vous. Hélas, je le reçois trop tard, vous êtes déjà reparti. Ou bien, j'arrive à Stein Rheine où vous êtes attendu d'un jour à l'autre. On me dit que vous êtes dans la montagne,

mais je dois repartir. Ou encore, j'entre dans la Brasserie Steinbeck et l'on me dit que vous y êtes passé il y a deux ou trois ans et que vous avez demandé de mes nouvelles. Dans mes rêves, Frédéric, je parcours la Suisse en tous sens, interminablement. Dans un autre rêve, nous nous retrouvons au milieu des forêts de l'Engadine. Que c'est beau ! Nous nous aimons à mourir pendant une éternité que défie le temps, comme les toutes premières fois... et vous me dites que vous me cherchez depuis des années...

FREDERICK — Mais moi, moi, dans vos rêves, comment suis-je ?

CORINNE, *revenant à la réalité* — Vous, Frédéric ? Je viens de vous le dire. Vous êtes comme je vous imaginai avant de vous bien connaître ; un autre homme qui a votre nom, votre corps, votre visage. Ah ! Je m'interroge à votre sujet. N'est-ce pas ma propre personne que je tente de reconstituer dans ces rêves. Je n'ai jamais pu m'achever dans mon amour pour vous. Je me suis achevée bien plus tard avec un autre, mais un autre amour, c'est aussi un autre univers... Et j'étais différente, aguerrie, je connaissais les lois. Comprenez-vous ?

FREDERICK — J'essaie, Corinne, j'essaie de comprendre.

CORINNE — Chaque fois que l'on aime, on est une autre personne, quelqu'un de plus que soi... on fait naître quelqu'un qui est en soi et qui s'ajoute à la personnalité. Ce n'est pas facile à expliquer mais je ressens si profondément ce que j'exprime qu'il me paraît que ça doit être clair pour tout le monde. (*Un temps*) Je vous ai subi. J'ai eu grand tort. En vous résistant, j'aurais été fidèle à ma nature. Il faut que le premier éblouissement d'un premier amour soit total, sans apprêt, sans ombre et qu'il marque pour le bonheur le demeurant des jours...

FREDERICK — Vous m'avez subi ? Vous avez dit : subi, Corinne ?

CORINNE, *un temps* — Je suis entrée avec vous dans un pays inconnu qui m'a épouvantée. Je me suis sauvée. Mieux aurait valu n'y jamais aller.

FREDERICK — Quand nous avons pénétré dans ce pays, cet amour, nous y sommes allés ensemble, d'un même élan.

CORINNE — Oh ! non. Là vous n'êtes pas sincère ; ou bien vous vous souvenez mal. Vous parlez comme si nous avions été des égaux. Vous étiez un seigneur et vous aviez pour moi des complaisances.

FREDERICK — Est-ce la disparité de nos âges qui vous donne maintenant, de loin, cette impression ? Ou est-ce parce que vous vous rappelez que j'étais un jeune professeur et vous, une étudiante ?

CORINNE — Rien d'aussi banal, Frédérick.

## SCÈNE 31

## RESTAURANT A L'AÉROPORT.

*Corinne et Frédérick.*

FREDERICK — Un seigneur, des complaisances... Mais si cela était vrai, vous aurais-je demandé avec insistance de revenir, de me rejoindre ?

CORINNE — Ce que je crois, c'est que mes lettres m'avaient grandie à vos yeux, qu'elles vous avaient donné de vous-même une image flatteuse. Ne vous aimiez-vous pas beaucoup en elles ? Car enfin, Frédérick, vous ne m'avez pas aimée comme ce que moi, j'appelle aimer.

FREDERICK — C'est faux...

CORINNE — ... Et je ne vous ai pas aimé non plus de l'amour que j'ai eu pour un autre, plus tard. (*Un temps*) Votre souvenir est une blessure qui ne se refermera probablement jamais. Votre nom est une défaite.

FREDERICK — Tout cela est absurde, je ne croyais pas vous avoir fait du mal.

CORINNE — Vraiment ? (*Un temps*) Depuis vous, je ne lutte plus avec les éléments. J'ai pris la mesure de ma faiblesse. Je vous ai dit que je m'étais heurtée sur vous comme sur un mur. Soyons exacts; oui, vous m'avez fait du mal. Les êtres humains ne sont pas des cartes à jouer.

FREDERICK — Encore une parole sybilline... Vous êtes une femme...

CORINNE — Les femmes vous ont-elles beaucoup aimé ?

FREDERICK — Que vous répondre ? J'ai fait très attention, après vous, de choisir des femmes simples. Je suis peu compliqué. (*Un temps*) Des femmes... à vrai dire, il n'y en a pas eu en si grand

nombre. Je parle de celles qui comptent. M'a-t-on aimé ? Je suis d'un naturel réservé. Il y a des mots dont je me suis servi parcimonieusement. Le verbe aimer est de ceux-là. Mais, m'a-t-on aimé ? Mon Dieu, à part vous, on ne m'a pas fait tant d'aveux de ce genre.

CORINNE, *un temps, puis avec fermeté* — Je ne vous aimais pas, Frédéric. C'est moi-même que j'aimais.

## SCÈNE 32

## AEROGARE RESTAURANT.

*Corinne et Frédéric.*

*Ils quittent le restaurant, descendent l'escalier.*

FREDERICK — ... Alors qu'il me reste tout ce temps encore pour vous parler, vous dire... vous me quittez brusquement, comme si vous teniez à tout prix à m'ôter quelque chose.

CORINNE — C'est vrai, je souhaiterais bien vous enlever tout, tout et jusqu'au souvenir que vous avez de moi. En réalité, ce souvenir, qu'est-il sans mes lettres ? Je vous demande de les détruire. Quant à moi, vous constatez à quel point j'ai changé à votre égard.

FREDERICK — Vos lettres, les détruire ? ... Eh bien, je ne les ai plus. Après la mort de ma seconde femme, je me suis rendu compte qu'un grand nombre de mes papiers avaient disparu et aussi toutes vos lettres, vos photos, votre premier roman dédicacé, même. Cela ne cesse de m'étonner d'ailleurs. Corinne, vos lettres, je les ai perdues.

CORINNE — Vingt ans après, Frédéric, il y a toute une autre histoire qui se déroule, croyez-moi. On ne peut pas rattacher un fil cassé depuis si longtemps.

FREDERICK, *la retenant par le bras* — Je crois, j'espère que l'on peut...

CORINNE — Mais non. (*Un temps*) Mes lettres ont-elles vraiment disparu ?

FREDERICK — Oui.

CORINNE — Rêvez-vous de moi ?

FREDERICK — Non. Jamais. Je ne rêve jamais.

CORINNE — Tandis que moi qui rêve de vous, je ne me souviens pas de vos lettres. Je les jetais immédiatement. Sommes-nous quittes ? Etes-vous heureux ?

FREDERICK — Je ne suis pas exigeant.

CORINNE — Si jamais vous êtes malheureux, me le ferez-vous savoir ? Nous serions quittes alors.

FREDERICK — Je ne serai pas malheureux. Le diable si je comprends quelque chose à votre hostilité ! Parce que vous rêvez à moi de temps à autre et que cela vous est pénible, vous voulez vous venger de moi. Mais, Corinne, c'est enfantin ! Voyons, suis-je seulement l'homme de ces mauvais rêves ? Pourquoi moi ?

*Corinne hausse les épaules.*

Non, mais dites ! N'avez-vous connu que des êtres parfaits depuis moi ? Personne ne vous a-t-il jamais nui ? Regardez-moi. Non ? En ce cas, vous devez une grande reconnaissance au destin, Corinne. Et si vous n'avez été entourée que de gens exceptionnels, comment ne vous ont-ils pas guéri de ce cauchemar que je suis pour vous ?

CORINNE — Je ne sais pas. C'est bête. Oh ! Frédéric j'aurais dû ne rien vous raconter de tout cela.

FREDERICK — Je veux tout savoir, moi. Tout savoir de vous.

CORINNE — C'est comme si chaque désir que je ne peux satisfaire, c'est comme si ce qui m'est refusé prenait votre visage, votre voix, votre nom. Vous symbolisez ce que je ne peux pas obtenir, me semble-t-il, ou ce qui m'ennuie, me déçoit, me fait souffrir... une sortie manquée, une critique désagréable, un bobo, le mauvais temps, que sais-je ? Vous dites que c'est enfantin, je le sais bien. Qu'y puis-je ? Non, je n'ai pas connu de grandes épreuves. Et le sort est bon pour moi. Je ne me plains pas.

FREDERICK — J'en suis content.

CORINNE — Mais je ne sais pas comment me débarrasser de vous. Plus vous vous éloignez dans le temps, plus vous vous enfoncez dans mon âme.

## SCÈNE 33

CORINNE ET FREDERICK, PARKING DE L'AÉRO-PORT.

*Corinne et Frédéric près de la voiture où ils viennent d'arriver tout en devisant.*

CORINNE — . . . C'est fou. Les fantômes existent. Ce sont les parasites de notre mémoire. Ils viennent tantôt du monde, tantôt du plus profond de notre être. Qui peut les conjurer ?

FREDERICK — Corinne ! Cette violence à mon égard, non !

CORINNE — Oh ! Je ne vous hais pas tant que le souvenir qui m'est resté de vous et de moi. C'est peut-être pour me punir que je rêve ces rêves. C'était peut-être pour me donner de magnifiques raisons de vous avoir aimé que je vous ai écrit. Mes lettres vous ont paru très supérieures et l'amour que je vous croyais pour moi me rehaussait à mes propres yeux. Je n'étais pas assez grande pour être ainsi diminuée sans dommage.

FREDERICK — Vous n'étiez qu'une petite fille. Comme vous étiez jeune !

CORINNE — Je manquais de maturité. Vous m'avez abusée !

FREDERICK — Ça, je m'en défends avec la dernière énergie !

CORINNE — Sans le faire exprès, alors. Vous n'étiez pas attentif. Quand on tue par maladresse, on commet tout de même un meurtre. Tout dans ma vie m'a enrichie, excepté vous. Je n'ai même jamais été capable de vous transformer en personnage de roman. Et pourtant, Dieu sait si tout nous sert à nous autres. Il y a des moments où je me sens démunie, dans mon cœur, à cause de vous. *(Un temps)* Vous n'avez jamais éprouvé cela, je suppose ?

FREDERICK — Si. Quand vous m'avez annoncé votre mariage. Et puis, peu de temps après, quand vous avez cessé de m'écrire. Et quand il m'a paru, après trois ou quatre ans, que mes lettres resteraient toujours sans réponse. Votre scène, votre départ incompréhensible, vos adieux, vos lettres tendres, exaltées, pleines de ferveur, votre mariage, votre silence, tout ça, pourquoi ?

CORINNE, *ouvrant la portière de sa voiture* — Il faut que je vous laisse. On m'attend. Nous parlons déjà depuis très longtemps.

FREDERICK — Mais, nous commençons à peine à . . . je ne sais encore rien . . . Nous avons tant de choses . . .

CORINNE — Vous voulez rire ? (*Elle entre dans sa voiture.*) Bon voyage, Frédéric ! Et bon atterrissage.

*Elle referme la portière, démarre, s'en va.*

FREDERICK — Merci, Merci ! Au revoir ! (*Il la regarde s'en aller.*) Adieu !

## SCÈNE 34

SALON CORINNE.

*Corinne et Tante Baba.*

CORINNE — Tante Baba, m'entends-tu ? Je suis de retour. Si on me téléphone, dis que je n'y suis pas, s'il te plaît.

TANTE BABA — Je viens de nourrir les chats. Veux-tu une pointe de tarte ?

CORINNE — Non merci.

TANTE BABA — Alors, va travailler ma fille.

## SCÈNE 35

CHAMBRE CORINNE.

*Corinne seule.*

*Corinne dans sa chambre. Elle enlève sa veste. Elle se déchausse, un escarpin par-ci un autre par-là. Elle replace les photos dans l'album. Elle ouvre un tiroir d'une commode ancienne. Elle en sort une grande boîte d'époque victorienne, l'ouvre, en retire plusieurs paquets de lettres retenues par des élastiques. Elle va à la cheminée de sa chambre, elle déchire les lettres, éparpille les morceaux dans le foyer, va chercher des allumettes, met le feu aux lettres. Elle se relève, enlève distraitemment une boucle d'oreille, joue avec, va la porter sur sa coiffure, commence à détacher sa jupe et se place tout à coup devant le miroir et s'immobilise.*

## SCÈNE 36

## SORTIE AEROGARE.

*Frédéric.*

*Frédéric sort de l'aérogare, hèle un taxi, donne une adresse au chauffeur, s'installe dans le taxi, regarde l'heure à sa montre.*

## SCÈNE 37

## CHAMBRE CORINNE.

*Corinne seule.*

*Corinne rattache sa jupe, remet sa bouche d'oreille, va chercher une chaussure et puis l'autre.*

## SCÈNE 38

## DANS LE TAXI.

*Frédéric et chauffeur.*

FREDERICK — Dites-moi, chauffeur, est-ce loin ?

CHAUFFEUR — Non, monsieur. C'est entre Pointe-Claire et Beaconsfield; tout près du fleuve.

FREDERICK, *pensif* — Le Saint-Laurent.

CHAUFFEUR — Cette partie-là du Saint-Laurent, c'est le lac Saint-Louis. Etes-vous déjà venu par ici, sans indiscretion.

FREDERICK — Au lac Saint-Louis ? Non, jamais.

CHAUFFEUR — La maison où vous allez se trouve sur l'ancienne route du Bord de l'eau. Il y a beaucoup de circulation... c'est l'heure pour ça, hein ?

FREDERICK — Oui, oui. Et nous serons là dans combien de temps ?

CHAUFFEUR — Dans une quinzaine de minutes, environ. Ici le paysage est pas bien beau, mais tout à l'heure, vous allez rester surpris, surtout si vous avez pas encore vu nos beaux arbres à l'automne...

SCÈNE 39

CHAMBRE ET ESCALIER, SALON CHEZ CORINNE.  
*Corinne et Tante Baba.*

CORINNE — Tante Baba ! Excuse-moi, je descends, je sors, j'ai oublié quelque chose... Les enfants seront là dans quelques secondes... Je serai de retour pour dîner, d'accord ?... Alors, une bise, bye !

*Tante Baba la regarde.*

SCÈNE 40

INTERIEUR DU TAXI.  
*Frédéric et chauffeur.*  
*Frédéric fait faire demi-tour au chauffeur.*  
*Etonnement du chauffeur.*

SCÈNE 41

VOITURE DE CORINNE.  
*Corinne.*  
*Corinne au volant, anxieuse.*

SCÈNE 42

AEROPORT. GUICHET AIR-CANADA.  
*Frédéric et employé d'Air Canada.*  
*Il va aux cabines téléphoniques. Il recompose le même numéro ainsi qu'on va l'entendre.*

FREDERICK — Madame Soublière, s'il vous plaît ? Quand rentrera-t-elle ?... pour dîner... Personne. Je veux dire que je rappellerai, plus tard. Merci ! (*Il raccroche. Pendant qu'il parlait, le haut-parleur annonçait quelque chose au sujet d'un certain envol pour Paris. Frédérick va directement au guichet de la compagnie avec laquelle il voyage.*) L'envol pour Paris... Que se passe-t-il ? J'ai mal entendu.

LE PREPOSE — Mais, vous allez devoir attendre trois ou quatre heures. Une tempête sur l'Atlantique.. Je peux peut-être vous suggérer...

FREDERICK — Oh ! Merci bien, je m'arrangerai.

## SCÈNE 43

AEROGARE.

Corinne.

Corinne dans l'aérogare. Elle cherche partout Frédérick.

## SCÈNE 44

AEROPORT. MAGASIN SOUVENIRS.

Corinne et Frédérick.

*Au moment où Corinne a l'air angoissé d'une femme qui ne trouvera pas la personne qu'elle veut voir à tout prix, elle tombe sur Frédérick.*

*Il muse devant un kiosque. Sous son bras il y a déjà deux ou trois journaux. Il examine avec une rare attention un Amérindien en plastique fabriqué au Japon. Et puis avec un soupir, il le pose sur l'étalage, s'en détourne pour aussitôt faire face à Corinne.*

*Expressions d'espoir et de joie extraordinaires sur leurs visages. Ils vont se jeter dans les bras l'un de l'autre, peut-on croire un instant. Mais ils freinent leurs impulsions na-*

*turelles et évidentes et comme s'ils se rendaient compte de ce qu'ils sont l'un pour l'autre mais aussi du fait qu'ils ne se sont encore rien dit, ils vont l'un vers l'autre.*

FREDERICK, *tout près de Corinne* — Vous ne pourriez pas deviner ce que j'ai fait tout à l'heure. J'ai pris un taxi pour aller chez vous. (*Un temps. Elle le regarde avec une intensité brûlante.*) Je suis revenu parce que j'ai compris qu'il fallait respecter votre volonté, si c'était votre volonté de ne plus me revoir.

CORINNE — Ecoutez-moi. Nous n'avons plus que quelques minutes. Je suis revenue parce que...

FREDERICK — Mais pas du tout! Nous avons beaucoup de temps, au contraire. Tout le temps qu'il faut. On vient de me dire que mon avion ne partira pas avant quelques heures. Et je suis là, en panne... Vous! Si je m'attendais, par exemple! (*Il lui prend le bras.*) Où allons-nous, Corinne? Montrez-moi le chemin, j'aurai l'air de vous suivre tandis qu'en réalité ça sera moi qui vous emmènerai.

CORINNE, *très simplement* — Voulez-vous voir Montréal?

FREDERICK — ...

CORINNE — Alors, laissez-moi vous montrer l'île de Montréal, ces coins champêtres, ces bords mouvants, et bleus, une toute petite partie de notre beau Québec.

FREDERICK — Partons tout de suite.

CORINNE, *joli mouvement de tête et sourire très doux* — Allons...

## SCÈNE 45

VOITURE CORINNE.

*Corinne et Frédéric.*

*Frédéric et Corinne sont en auto.*

*Corinne conduit.*

*Frédéric la mangera des yeux pendant presque toute la scène.*

FREDERICK — ... La maison au toit incliné? Oui, je l'ai bien vue. Je voudrais vous dire... je voudrais que vous sachiez combien je me repens de vous avoir... Cette mésentente à propos de

votre amie... Elle n'était rien, absolument rien pour moi, cette fille-là. J'ai commis une gaffe, pire, une muflerie, je le sais bien, aujourd'hui... Je ne l'ai jamais revue d'ailleurs, sauf une fois en passant, pour lui demander de vos nouvelles.

CORINNE — Regardez cet érable rougi. C'est un de nos plus grands poètes lyriques, Gatién Lapointe, qui a écrit sur notre érable en automne ce vers magnifique : « L'année brûle dans un bouquet de feuilles... »

FREDERICK — C'est très beau. L'année brûle.

CORINNE — ... dans un bouquet de feuilles. Et cet orme, Frédéric, qui dépense tout son or sur la route...

FREDERICK — Oui... Je l'avais invitée à ce banquet tout à fait fortuitement, parce qu'elle se trouvait là, sur mon chemin au moment où... Elle est assez laide. Je n'ai jamais eu envie d'elle. De plus, elle avait refusé mon invitation, par affection pour vous. Elle vous aime énormément.

CORINNE — Je le pense. En revanche elle vous exérait. Vous étiez fort mal tombé. Mais elle vous amusait !

FREDERICK — Elle ? Jamais de la vie !

CORINNE — Si, si, rappelez-vous. Nous sortions quelquefois tous les trois ensemble. C'est elle qui vous faisait rire. C'est elle qui était pleine d'inventions : comme un singe. Pas moi. Moi, j'étais grave, très grave. J'étais en extase devant vous comme devant un maître.

FREDERICK — Mais voyons... ! Toujours si animée, toujours une répartie à la bouche, impertinente, même dans nos discussions; mais adorable !

CORINNE — Elle. Pas moi.

FREDERICK — Vous, c'est de vous que je parle, de vos yeux brillants, de votre foulard rouge et blanc noué à la diable autour de vos cheveux fous, de vos éclats de rire, de vos boucles d'oreilles. (*Il effleure d'un doigt sa boucle d'oreille.*) dont l'une tombait toujours... je l'ai ramassée mille fois, cette boucle.

CORINNE, *détendue* — Oui, oui, vous avez raison, c'est bien ainsi que j'étais à dix-huit ans...

FREDERICK — Dix-huit ans... Et qu'une gamine se permit de me contredire, moi, qui tout de même n'étais plus...

CORINNE — Et pourtant, non; c'était elle ou une autre qui vous contredisait, pas moi. Quand je sortais dans notre bande, avec les

camarades de mon âge, bien sûr, alors, j'étais animée, nous nous bousculions tous; mais avec vous, non. Nous n'avions pas de discussions.

FREDERICK — Permettez . . .

CORINNE — Aucune, d'aucune sorte. Vous parliez, moi, j'écoutais. J'écoutais, bien trop heureuse de faire la sotte. C'était un rôle tout nouveau pour moi. Il me plaisait d'être subjuguée. Et puis, d'ailleurs vous m'éblouissiez avec tous vos titres. Vous amassiez les doctorats. Je me souviens . . . je vous questionnais avidement. Je voulais tout savoir de vous.

FREDERICK — Ah! là, là, il me fallait répondre à des questionnaires d'une variété inouïe. Mais quand vous n'étiez pas de mon avis, par exemple . . .

CORINNE — Je voulais tellement vous connaître! Mais je n'ai pas une seule fois exprimé une opinion qui divergeât de la vôtre. Tout ce que vous disiez, c'était un miel divin.

*Frédéric sourit d'aise.*

#### SCÈNE 46

*AU BORD D'UNE RIVIERE.*

*Corinne et Frédéric, sont descendus de voiture.*

FREDERICK — Comme ce fleuve est vaste, fougueux.

CORINNE — . . .

FREDERICK — Ne vous rappelle-t-il pas les bords du Rhin, tout près de Schaffhausen? Moi, avec mon gros bon sens de Suisse Alémanique, j'emportais un copieux casse-croûte et vous vous en détourniez avec dédain, vous disiez que la présence de la Lorelei vous coupait l'appétit. Vous vous étendiez sur la berge avec ce visage radieux que jamais je . . . n'oublierai . . . Dites-moi, Corinne, êtes-vous bien certaine de ne pas me confondre avec un autre homme lorsque vous vous remémorez notre passé?

CORINNE — Il n'y avait pas eu un autre homme, avant vous.

FREDERICK, *il fait le geste de la prendre par les épaules, mais il se retient* — C'est bête . . . Je ne sais comment m'expliquer. Je vou-

drais redevenir réel pour vous. Je voudrais sortir de vos rêves, oui, c'est très déplaisant d'être la bête noire dans la vie de quelqu'un, et surtout pour moi, dans votre vie, vous qui ne m'avez laissé que des souvenirs délicieux.

CORINNE — Délicieux...

FREDERICK — Je devrais pouvoir vous persuader.

CORINNE — Votre visage d'autrefois, tout éclaboussé par l'eau des chutes, dans l'air humide et frais, dans l'odeur des sapins, je le revois maintenant très bien.

FREDERICK — Je ne suis peut-être qu'un mauvais prétexte. J'aimerais revenir dans votre vie, vous êtes si droite si bien! Vous m'avez parlé cet après-midi avec une franchise bouleversante.

CORINNE — Quelle heure avez-vous, Frédérick?

FREDERICK — Cinq heures à peine. Est-ce que j'ai jamais compté, moi, pour une autre femme que vous? Je crois bien que je ressens pour la première fois combien c'est rare et précieux, un amour vrai.

CORINNE — Je me demande, quand je vous entends, si vous êtes amnésique, obtus ou inconscient.

FREDERICK — Pardon?

CORINNE — Amnésique!

FREDERICK — ...obtus ou inconscient, oui, oui! Allez, dites-moi bien tout ce que vous avez sur le coeur! Je vous écouterai aussi longtemps que je pourrai!

CORINNE, *revenant à l'auto* — Je n'ai plus rien à dire.

#### SCÈNE 47

##### VOITURE CORINNE.

*Corinne et Frédérick dans la voiture traversant le pont qui mène à l'île Bizard.*

CORINNE, *sur le ton d'un guide touristique* — Montréal est la plus grande des îles de l'Archipel d'Hochelaga. L'Archipel se compose de cinq îles principales et de dizaines d'îlots très ombrés, très feuillus, très jolis...

FREDERICK — A quel nouveau livre travaillez-vous en ce moment?

CORINNE — J'écris un téléthéâtre. (*Un temps*) Tout à l'heure dans l'aérogare vous aviez l'air d'admirer ces horreurs que l'on vend aux voyageurs naïfs ou pressés, ou les deux. Il y avait pourtant à côté de ce kiosque, une assez belle boutique d'artisanat, de sculptures esquimaudes...

FREDERICK — J'aime les vieux objets.

CORINNE — C'est vrai, mais oui, que vous aviez un appartement charmant, à Neuchâtel. Rien que des meubles anciens, de la crotte fleurie, un peu passée... Ecoutez, je connais une antiquaire, à quelques milles... d'ici. Elle a une belle collection de meubles canadiens; ça vous intéressera, je pense.

*Frédéric la contemple, comme s'il était en état de torpeur, et puis après un silence...*

FREDERICK — Pourquoi, vraiment, m'avez-vous abandonné ?

CORINNE, *ralentit et freine. Elle lui fait face après avoir arrêté la voiture.* — Dans un train, un voyageur m'aborde; nous causons. Arrivée à destination, je descends. Lui, il continue. L'ai-je délaissé ? Nous n'allions pas au même endroit, vous et moi, Frédéric.

FREDERICK — Est-ce là un exemple pertinent ? Etions-nous des étrangers, l'un pour l'autre ?

CORINNE — Oui.

FREDERICK — Non. La preuve, nos lettres. Nous étions sur le point de nous retrouver, de commencer la vie ensemble.

CORINNE — J'étais dans votre sillage au péril de ma vie. C'est cela qui est vrai. Le jour où j'ai aimé pour de bon, où quelqu'un m'a vraiment aimée, enfin, j'ai compris ce que j'avais risqué auprès de vous. Je ne vous aimais pas. Vous ne m'aimiez pas, surtout. L'amertume, tenez, elle me suffoque chaque fois que je pense, que je me souviens de la fascination que vous exerciez sur moi. Quand je rêve de vous, je me déteste. Je me méprise.

*Elle redémarre.*

## SCÈNE 48

CHEZ UN ANTIQUAIRE A L'EXTERIEUR.

*Corinne, Frédérick et l'antiquaire.*

*Corinne et Frédérick sont maintenant chez l'antiquaire, une charmante femme qui accueille les gens sans s'imposer à eux.*

*Corinne stationne l'auto.*

*Elle et Frédérick en descendent et regardent les choses anciennes qui sont disposées dehors sans avoir l'air d'être exposées.*

*L'antiquaire est en train de décaper une vieille bûche.*

*Frédérick et Corinne s'approchent d'elle et la regardent faire une moment.*

*L'antiquaire les voit, leur sourit, n'interrompt pas son travail.*

ANTIQUAIRE — Bonjour !

FREDERICK — Bonjour, madame. (*Un temps*) Ça doit être agréable de travailler dans un musée en plein air.

ANTIQUAIRE — C'est vrai que c'est agréable. Et j'aime mieux décaper les meubles dehors, quand il fait beau comme aujourd'hui.

FREDERICK, *il prend un candelabre en bois sculpté et l'examine* — Ceci est une très belle pièce.

ANTIQUAIRE, *à Corinne et à Frédérick* — Cherchez-vous un cadeau à donner ou bien un objet pour votre maison ?

FREDERICK, *vivement* — Quelque chose pour notre maison.

*Il saisit le poignet de Corinne.*

ANTIQUAIRE — Si vous êtes collectionneurs, je vous montrerai les pièces rares que je garde à l'abri ! (*Elle indique sa boutique.*) J'en ai pour quelques minutes à finir ce coin-là.

CORINNE, *ramassant le premier objet qu'elle voit* — Frédérick, est-ce que ceci ferait bien dans notre maison ?

FREDERICK, *stupéfait de la voir entrer dans le jeu* — Mais... je ne sais pas. Voyons autre chose.

ANTIQUAIRE — Il y a des gens qui s'arrêtent rien que pour voir, pour toucher, pour apprendre à connaître les antiquités, et ça me

fait plaisir. Si, toutefois, vous trouvez un objet qui vous tente, je suis à votre disposition.

CORINNE — Merci !

*Elle se détourne et suivie de Frédéric fait le tour de ce qu'il y a dehors.*

## SCÈNE 49

ANTIQUAIRE A L'INTERIEUR.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne et Frédéric seuls, à l'intérieur de la boutique.*

*Ils en font lentement la visite.*

*Frédéric ne la quitte pas des yeux. Il s'approche d'elle.*

FREDERICK — Que vous ai-je fait ? Que vous ai-je donc fait ?

CORINNE — Rien. Vous êtes un créateur de néant. Vous aimez les chandeliers ?

FREDERICK — Ce n'est pas cette histoire de banquet ?

CORINNE — Si. Justement.

FREDERICK — Mais voyons, ce n'est pas possible. L'événement le plus embêtant de l'année.

CORINNE — Le banquet des Anciens de l'Ecole Supérieure de Commerce de l'Université de Neuchâtel.

FREDERICK — Une corvée . . .

CORINNE — Oui, et il vous fallait une compagne spirituelle, quelqu'un de distrayant pour que ce soit moins une corvée. Tandis que pour moi, ce banquet représentait autre chose. C'était là où les Anciens se réunissaient avec leur femme, leur fiancée, la femme qu'ils préféraient. Ils étaient fiers de présenter leur femme à leurs amis. Nous étions amants, mais c'est mon amusante amie que vous avez choisie . . . Ce porte-bougie est sculpté dans un seul morceau de bois.

FREDERICK — Qui m'eût dit que vous attachiez la moindre importance . . .

CORINNE, *elle lui tend une boîte à musique. Il la fait jouer. On entend un petit air triste et vieillot.* — Vos enfants, que pensent-ils de vous ?

FREDERICK — Nous nous entendons bien, mes enfants et moi. Ils ont tout ce qu'il leur faut.

CORINNE, *lui reprend la boîte et la referme* — Ont-ils un père ?

FREDERICK — Qu'est-ce qu'un père ? C'est un homme qui pourvoit aux nécessités des siens. Je ne m'immisce pas dans la pensée de mes enfants. Je ne violente pas leur esprit. Ils sont libres vis-à-vis de moi de penser ce qu'ils veulent. Ils me parlent, je les écoute.

CORINNE — Vous êtes peut-être un bon père. (*Elle examine un crucifix, janséniste et polychrome.*) Mais une femme, Frédérick, une femme a besoin de se sentir présente dans le cœur d'un homme; vibrante et croissante. Le regard de l'homme qui l'aime, c'est pour elle le soleil, l'air, l'ombre et la pluie. Il faut que la sollicitude parachève ce que le désir a fait naître dans l'âme d'une femme. (*Elle pose le crucifix sur une table et prend d'autres objets, tout en parlant.*) Il est possible que les enfants n'aient pas besoin d'autre chose que d'une nourrice... d'un tuteur. Ils grandissent à côté de leurs parents, en parallèle, tandis que l'homme et la femme s'inclinent l'un vers l'autre, se rejoignent et se mêlent peu à peu jusqu'à ne plus avoir qu'un verbe, qu'un sentiment, qu'un seul visage double dans leur vieille âge et qu'un souffle de vie pour les deux.

FREDERICK — Oh ! Je mourrai seul, probablement.

CORINNE — Adieu, donc. Quelle heure est-il ?

FREDERICK — Six heures cinq. Adieu, si vous voulez. D'autant que ce mot n'a pas nécessairement un sens tragique, n'est-ce pas ? (*Un temps*) C'est le hasard qui vous a rendue libre aujourd'hui, libre de votre temps, libre de me parler.

CORINNE — Libre... Alors...

*En sortant, Frédérick a la boîte à musique dans ses mains et l'achète.*

#### SCÈNE 50

EXTERIEUR ANTIQUAIRE.

*Frédérick, Corinne.*

*Frédérick sort de la boutique avec boîte à musique et va rejoindre Corinne à la voiture.*

## SCÈNE 51

## CORINNE ET FREDERICK EN VOITURE.

*Frédéric fait jouer boîte à musique.*

FREDERICK — Nous avons encore beaucoup de temps. Nous pourrions prendre un verre... Faut-il absolument que vous rentriez chez vous pour dîner ? Ne connaissez-vous pas un endroit où nous pourrions manger ensemble ?

CORINNE — Si. Un endroit ravissant. On y mange bien et la cave vous étonnera car on y trouve même du vin suisse, du Fendant... vous vous souvenez ?

FREDERICK — Je me souviens de tout, Corinne.

*Elle ouvre la radio.*

## SCÈNE 52

## PASSERELLE TERRASSE AUBERGE.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne et Frédéric ont fini leur repas, sortent de la salle à manger poursuivant la conversation sur la passerelle.*

CORINNE — Je n'étais pas une fille libre. Rappelez-vous, je ne me livrais pas facilement. L'acte d'amour c'était pour moi l'acte le plus sérieux du monde : un acte solennel. Car aimer, pour l'être humain, ce n'est pas avant tout un instinct, c'est un choix.

FREDERICK — N'est-ce pas d'abord une impulsion souveraine, Corinne ?

CORINNE — Aimer, c'est peut-être l'instinct qui prime tous les autres, et même dans les civilisations de la faim. De toute façon, l'accouplement sans raison du coeur est une déviation de notre vraie nature. Je vous aimais de m'aimer.

FREDERICK — Je vous aimais.

CORINNE — Non. Mais je croyais que vous m'aimiez. C'est ma seule excuse. Je prenais votre désir pour de l'amour.

FREDERICK — Je vous aimais.

CORINNE — Non . . . vous étiez d'une nature qui ne peut se laisser investir. Je vous cherchais dans mes sens et aussi dans votre coeur.

FREDERICK — Vous y étiez.

CORINNE — Mais non. Ce n'est que lorsque je me suis enfuie, n'est-il pas vrai, que vous avez voulu me rejoindre. A distance, j'ai pris forme et substance. Je suis devenue une personne avec des dimensions, un poids, une température, un tempérament; peut-être était-ce à cause de mes lettres, peut-être aussi parce que j'avais pris l'initiative de la rupture. Je n'étais plus la petite fille que l'on retrouve à sa guise et que l'on peut négliger. J'espère pour elles que toutes les femmes qui vous ont connu ont pu s'échapper, elles aussi !

FREDERICK — Je n'ai jamais retenu quelqu'un de force.

CORINNE — Je vous crois volontiers. Vous ne savez pas combien une femme aimante veut être retenue. Vous pensez vous suffire à vous-même. Vous avez un coeur suffisant, ce qui est bien à mon avis la pire des vanités. (*Un temps*) Il vous manque cependant quelque chose.

FREDERICK — Oui, c'est exact. Il me manque je ne sais quoi; j'évite constamment d'y songer. Et malgré tout . . .

CORINNE — Des mots que je conserve en moi depuis vingt ans et qui devraient vous empoisonner. Ah ! Je ne suis pas assez forte. Je ne vous atteins pas.

FREDERICK — Vous m'atteignez profondément, au contraire.

### SCÈNE 53

#### TERRASSE AUBERGE.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne et Frédéric se promènent sur la terrasse, au bord du fleuve, derrière l'auberge.*

*Il y a des tables et des chaises.*

FREDERICK — Vous me manquez, je le sens bien, c'est vous qui me manquiez. (*Il lui prend la main, la soulève et la pose contre sa joue et puis lui embrasse la main.*) Vous m'avez trop manqué !

CORINNE — Vous dormiez sur le ventre, la tête détournée de moi. Je voyais votre nuque rasée, votre cou large, votre dos à la peau chaude.

FREDERICK — Nous allions marcher dans un petit bois, au bord de la rivière, il y avait des bancs, comme ceux-ci !

*Il indique les bancs.*

CORINNE — L'une des toutes premières fois que nous sommes sortis ensemble, rappelez-vous, Frédéric, nous sommes allés voir le torrent, la lune, sur l'eau agitée...

FREDERICK — Et sans même y penser, je vous ai mis le bras autour des épaules.

*Il lui entoure les épaules.*

CORINNE — Je me suis sentie subitement grandie d'un seul coup et remplie d'arrogance envers les autres femmes qui n'avaient pas, elles, votre bras autour de leurs épaules. Un soir, vous m'avez pris sur vos genoux...

FREDERICK, *s'arrêtant de marcher, fait face à Corinne et lui met les deux mains sur les épaules* — Tu es belle, tu le sais...

CORINNE — Restons ensemble, restons ensemble.

FREDERICK — Vous avez dit : Je veux que tu sois heureux, je veux que tu sois heureux avec moi...

CORINNE — Vous paraissiez interroger mon visage, vous aviez un sourire incertain sur les lèvres, vos lèvres si bonnes, et de l'inquiétude dans les yeux...

FREDERICK — Que veux-tu dire ? Tu veux me rendre heureux ? Comment peux-tu me rendre heureux ?

CORINNE — Comme tu voudras, aussitôt que tu voudras... (*Frédéric la serre contre lui et l'embrasse avec passion. Corinne y répond. Ils s'embrassent plusieurs fois, et longuement. Puis, elle se dégage, lui prend la main et recommence à marcher lentement.*) Vous sautiez du lit et vous disiez : J'ai bien dormi ! J'ai une faim terrible ! Quelle énergie vous aviez le matin ! Je vous vois encore, vous vous prenez la nuque et vous secouez la tête de gauche à droite plusieurs fois. (*Frédéric a l'air amusé et attendri. Corinne lui laisse la main et poursuit sur un ton mélancolique.*) Vous êtes

déjà tout habillé, prêt à sortir et moi, j'attends. J'attends votre premier mot, un mot pour moi.

FREDERICK — Non, non, ce n'est pas moi. Vous ne vous souvenez pas de moi. Pourquoi d'ailleurs ressasser des choses triviales ?

CORINNE — Quelle heure avez-vous ?

FREDERICK — J'ai tout le temps au monde. Il est un peu plus de sept heures.

CORINNE — Il ne s'agit pas de vous. Je dois donner un coup de téléphone à la maison. Excusez-moi.

*Elle se dirige vers l'auberge.*

*Lui reste seul, va s'asseoir à une table.*

#### SCÈNE 54

TERRASSE AUBERGE.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne et Frédéric sont assis à une table dans une partie de la terrasse.*

FREDERICK — Vous me demandez sans cesse l'heure qu'il est.

CORINNE — Je ne porte pas de montre. D'ordinaire, l'heure qu'il est ne me préoccupe guère, mais vous avez un avion à prendre.

FREDERICK — Je sais, je sais. (*Un temps*) Ne me direz-vous donc rien de ce qui était vraiment important pour nous, rien de l'essentiel ?

CORINNE — A l'Université de Neuchâtel, vous étiez engagé dans un travail de recherches de statistiques. Qu'y avait-il d'autre d'essentiel ?

FREDERICK — Tout le reste. Tout. (*Un temps*) C'est une chose incompréhensible, que la mémoire... Je peux évoquer des faits, des lieux, des mots.

FREDERICK, *un temps, il lui prend le poignet* — Je voudrais lire tous vos livres. Me les enverrez-vous ? Ou bien dites-moi comment je puis aisément me les procurer ?

CORINNE — Peu importe. (*Un temps*) Vous vous sentez peut-être tout gêné, ou bien excessivement flatté de cette place immense que vous avez tenu dans ma vie ?

FREDERICK — Cet homme égocentrique, maladroit, sans cœur : moi, il y a vingt ans, non, je n'accepte pas de lui ressembler. Je n'ai pas été cet homme-là. (*Un temps*) Vous ne disiez rien de ce que vous éprouviez.

CORINNE — J'étais fière. Il fallait me deviner.

FREDERICK — Je n'ai pas le don de divination. Je ne savais rien de ce qui risquait de vous froisser. Comment aurais-je pu agir autrement ?

CORINNE — Vous ne vous penchiez pas sur ma solitude, mon besoin de sécurité. Vous ne me disiez pas que vous m'aimiez.

FREDERICK — Je vous l'ai dit. Je vous l'ai dit.

CORINNE — Pas assez. Vous ne formiez pas de projets d'avenir.

FREDERICK — D'avenir ? Vous aviez dix-huit ans ! Nous nous aimions depuis trois mois. Je nous voyais beaucoup de temps pour parler d'avenir, je vous le jure.

CORINNE — Hé oui, Frédéric, je sais, tout vous semblait normal dans nos rapports, des rapports de surface. Vous disiez par exemple que nous formions un beau couple... C'était ridicule.

FREDERICK — Il n'y avait pas de malice en moi.

CORINNE — L'original qui tourne autour d'un mont boisé en mangeant les feuilles et les jeunes pousses, il ne sait pas qu'il fait un ravage... Il n'y a pas de malice chez lui.

FREDERICK — Un ravage ?

CORINNE — C'est fini. Aujourd'hui, vous êtes dans l'âge mûr. Vous avez de l'argent, des loisirs. Vous avez collectionné les souvenirs plaisants, les amitiés de jeunesse, moi je n'en suis pas encore là. J'en suis à me débarrasser de ce qui m'encombre encore : mes chagrins d'autrefois.

FREDERICK, *lui baisant les doigts* — Oh ! Corinne, vos chagrins !

CORINNE — Par exemple, ces deux ans qui ont suivi notre rupture, ce temps où j'ai vécu suspendue entre le passé et l'avenir. Il fut une époque où je marchais dans votre ombre, une époque où vous étiez devant moi et derrière et de tous les côtés. Et puis après notre séparation, oh ! vous ne pouvez pas vous imaginer... pendant deux ans, je vous ai vu disparaître dans la foule, tourner le coin d'une rue ; j'ai reconnu votre visage dans une voiture, votre silhouette reflétée par une vitrine, votre voix dans une salle remplie de monde... Cet homme avait votre stature, celui-là votre menton, cet autre, vos yeux clairs et celui que je frôlais, votre consistance ;

et chaque fois, un saisissement douloureux, l'espoir éperdu et la déception... Aujourd'hui, lorsque vous m'avez téléphoné, j'ai été prise de panique...

FREDERICK, *la serrant contre lui* — J'ai bien fait de vous appeler. Oui, j'ai bien fait. Vos paroles remuent quelque chose en moi, je ne sais pas quoi. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil. (*Un temps*) Je suis bien étonné de ce qui m'arrive. Dites, dites-moi, si pour vous aussi, j'ai bien fait de téléphoner ?

CORINNE, *la tête contre la poitrine de Frédéric* — Comment le savoir ? Si après je ne rêve plus de vous, c'est que je serai parvenue à vous déraciner de moi. Je le veux tellement ! Seules doivent être réelles les années qui nous séparent, la mer qui nous sépare et les êtres dépendants de nous qui nous maintiennent éloignés l'un de l'autre. (*Elle le regarde.*) Je voudrais que seuls soient réels tous les bons souvenirs. Ce sont les seuls que l'on devrait pouvoir garder.

FREDERICK — Après la mort de ma seconde femme, lorsque je n'ai plus retrouvé vos lettres, que j'ai compris qu'elle les avait détruites par jalousie, sans doute, je me suis senti dénué, plus abandonné du fait de leur disparition que de sa mort à elle.

CORINNE — Pourquoi ?

FREDERICK — Vous le savez, Corinne. Vous qui croyez avoir une excellente mémoire.

CORINNE — Non, je ne le sais pas. Je ne saurai jamais si c'est pour vous distraire que vous êtes demeuré à me parler si longuement. Ou bien si c'est pour vous faire pardonner, parce que finalement, vous avez des remords.

FREDERICK, *tristement* — C'était pour me distraire bien sûr. (*Ils se lèvent*) Oui, oui, j'ai encore le...

## SCÈNE 55

### PASSERELLE DES BATEAUX.

*Corinne et Frédéric.*

CORINNE, *souriante* — Que vous êtes égoïste, mon Dieu ! Vous demandez, mon Frédéric, vous demandez sans cesse !

FREDERICK, *lui, il est grave* — Je suis égoïste par nécessité. Pas plus qu'il ne faut ! Comment survivre sans égoïsme ? De votre égoïsme à vous, vous n'êtes pas consciente. (*Un temps*) Vous vouliez savoir si plusieurs femmes m'avaient aimé. Il me semble que oui, à leur manière. A leur manière égoïste, évidemment. Quand je dis : plusieurs, mettons trois ou quatre, avec vous.

CORINNE — Ah ?

FREDERICK — La passion... (*Il s'arrête et la regarde.*) Mais la passion, jamais je ne l'avais ressentie. Pouvait-on survivre à la passion ? Je ne croyais pas que l'on puisse, et...

CORINNE, *vivement et avec violence* — C'est cela même que je cherchais avec vous, (*Rêusement*) me perdre toute entière, me laisser emporter comme par un grand vent, très loin, très haut, avec au dedans un feu dévorant, c'est à cela que j'aspirais. (*Un temps*) Mais vous étiez froid.

FREDERICK — Froid, moi ? Allons, Corinne...

CORINNE — Je parle de votre âme. Vous n'étiez pas sentimental. Vous vous préserviez d'un trop fort attachement du cœur. C'est ce qui vous a permis d'aimer beaucoup de femmes ; et de n'en aimer, en fin de compte, aucune.

FREDERICK — Sauf vous.

CORINNE — Moi, je ne me croyais capable que d'un seul amour. Après vous, j'ai eu cette chance magnifique de pouvoir aimer quelqu'un pour de bon. Je ne vous avais donc pas aimé, croyais-je ? Et savez-vous qu'alors, j'ai eu peur de ne pouvoir réussir ? de me tromper encore ? Peut-on survivre à la passion ? Mais, quelle question, Frédéric ? Il faut se demander comment un être humain peut s'achever lui-même sans elle.

FREDERICK — Je sais cela maintenant. Vous me l'avez appris. On ne va au-delà de soi-même que par la passion.

CORINNE — Et elle fait grandir, grandir... et on ne pénètre vraiment dans la réalité qu'après avoir traversé cette passion d'un bout à l'autre avec toutes ses armes et toutes ses forces qui ne servent à rien sans elle. (*Un temps*) Vous ne dites rien.

FREDERICK — Que vous êtes entière, que vous êtes orgueilleuse !

CORINNE — Comment ?

FREDERICK — Le premier petit prétexte a suffi pour éteindre ce début de passion que vous prétendez avoir eu pour moi.

CORINNE — Une offense !

FREDERICK — Pas une offense, Corinne, une erreur bête. Ce banquet, je pensais qu'il vous ennuerait aussi. Je ne suis pas Pelléas, je ne suis pas Tristan. Je ne voyais rien de tragique à vous priver de ma présence pour une soirée. Je ne me croyais pas indispensable à chacun de vos moments. Et puis, l'amour n'avait pas pour moi le goût de l'absolu. C'est vrai, si je ne m'étais pas gardé, croyais-je alors, tout aurait pu m'engloutir, l'instinct mêlé à un trop fort sentiment... c'est vrai que j'avais peur.

CORINNE — Ainsi, vous l'avez.

FREDERICK — Il le faut bien. En vérité c'est la honte... n'est-ce pas la honte d'avoir cru m'aimer qui vous tourmente, et qui vous fait rêver obstinément de moi.

CORINNE, *avec pitié* — Frédérick... ne dites pas cela.

FREDERICK — Je suis indigne d'un grand amour.

CORINNE, *se serrant contre lui* — Non, non.

FREDERICK — Autrefois, en tout cas, j'en fus indigne, je l'admets. Parce que ce n'était pas ce que je cherchais, moi, dans ma vie sentimentale. Nous ne sommes pas tous égaux en valeur. Était-ce ma faute si j'étais peut-être alors affectivement inhibé, pauvre ?

CORINNE — Un pauvre homme...

FREDERICK — Je suis un homme moyen, dans la bonne moyenne, avec les désirs et les espoirs de la plus grande majorité des hommes. Je souhaitais un bonheur simple et tranquille. C'est tout !

CORINNE — Et moi ?

FREDERICK — Vous, Corinne, m'aimiez-vous ? Vous étiez en extase devant moi, pensiez-vous ? Peut-être étiez-vous bien mieux en extase devant vos propres instincts, devant votre pureté, exultant à l'idée de l'immoler à votre première passion. Vous auriez voulu, me semble-t-il, si toutefois il n'y a pas d'autres significations à tout ce que vous m'avez dit... il aurait fallu que je vous examine au travers d'une loupe, que je m'interroge sur la cause de vos moindres soupirs, que je suscite l'angoisse quand il n'en était nul besoin...

CORINNE — Bon. Je préférerais penser cela. Tout deviendrait compréhensible.

FREDERICK — Vous frissonnez, Corinne. Il fait plus frais. Retrons, voulez-vous ?

## SCÈNE 56

## AUBERGE A L'INTERIEUR.

Corinne et Frédérick.

Dans un coin de l'auberge, Corinne et Frédérick, près l'un de l'autre, et poursuivant leur colloque.

CORINNE — Je ne vous aime plus. Je suis heureuse. Je suis heureuse à présent. Je vous assure. Mais... (*Elle a un élan vers lui.*) Mais si vous ayant revu, ces vingt années allaient s'écrouler dans mon coeur, et si, devant vous, je me retrouvais soudainement telle qu'autrefois, avec une mémoire lavée de toutes les expériences, les yeux purs, les mains ouvertes (*Elle ouvre les mains, Frédérick s'en empare et lui baise les paumes l'une après l'autre.*) et tout mon corps et mon âme remplis d'anticipation. Je sais bien que c'est une supposition, folle, mais...

FREDERICK — Une supposition folle...

CORINNE — Si j'allais, non pas peut-être vous aimer, mais croire un seul instant que j'ai dix-huit ans.

FREDERICK — Dix-huit ans...

CORINNE — Croire, je veux dire, sentir, éprouver en moi que ce qui commence pourra s'achever, que je peux enfin aller jusqu'au bout du chemin? Vous vous dites que c'est folie d'imaginer même ces choses. (*Il fait signe que non.*) Je ne crois pas à l'impossible; cela ne m'empêche pas de trouver parfois l'impossible extrêmement désirable et de me délecter dans sa contemplation, en rêve, en rêve seulement, car lorsque je suis consciente, j'ai mille autres désirs. D'ailleurs nous croyons tous à l'impossible, sans quoi nous n'arriverions jamais à l'accomplir. (*Un temps*) Vous me regardez, Frédérick. M'écoutez-vous?

FREDERICK — Je vous contemple. Je vous écoute, je n'étais pas tel que vous m'avez décrit. Ou bien j'ai changé. Je pense comme vous, Corinne. Croire à l'impossible, de toutes ses forces, c'est parfois forcer la chance. Vous avez dix-huit ans, j'ai trente ans. Nous sommes bien vivants, ensemble, il n'y a pas de passé, pas d'océan, il n'y a de vrai que ce que nous sommes l'un pour l'autre... Heureux, oui, nous l'étions ensemble, je ne me souviens que d'avoir été heureux avec vous, seulement avec vous. Le bonheur, une fois ressenti, quand on se le remémore, c'est la seule chose qui soit éternelle dans une existence. M'écoutez-vous?

CORINNE — J'entends une voix d'autrefois, je sens tout près de mon visage, un souffle d'autrefois, votre voix, votre souffle.

FREDERICK — Je vous aime.

CORINNE — Comme là-bas, moi aussi; comme ici, maintenant, c'est le même instant que je vis.

FREDERICK — Je ne partirai pas. Rien ne m'y oblige. Je reste et vous ne vous en irez plus jamais. Ce qui commence pourra s'achever. Nous irons jusqu'au bout du chemin tous les deux.

*Ils s'étreignent longuement.*

CORINNE — Partez. (*Elle lui caresse le visage.*) Nous avons été bien trop déraisonnables. Partez.

FREDERICK — Non, je reste. C'est partir qui serait déraisonnable. Nous n'avons qu'une seule existence; pas deux fois la vie, Corinne, une seule, une seule fois. Et il n'est pas donné à tout le monde de se reprendre. Je demeure. Je ne veux pas vivre sans vous.

CORINNE — Moi non plus. Je ne veux pas vivre sans vous.

FREDERICK — Corinne !

CORINNE — *Je veux* n'est pas la loi du monde. (*Un temps*) Pour garder le meilleur au secret, bien au chaud, en nous-mêmes, vous partirez.

FREDERICK — Non. Pour vous aimer de près tout le restant de mes jours, pour vous le dire et vous le dire tous les jours, pour vivre enfin, au lieu de subsister, Corinne, je resterai.

CORINNE — Pour nous aimer de près ? Comment le pourrions-nous ? Et ceux que j'aime aussi ? Et ceux qui nous aiment et que nous ne pouvons pas détruire ? ... Oh ! Non, nous ne devons rien abîmer ! Pour l'amour de moi, si vraiment, aujourd'hui vous m'aimez, Frédéric, vous vous en irez. Je ne le veux pas mais partez quand même. (*Très douce et tendre*) Ne m'obligez pas à devenir sévère, à fuir ...

*Frédéric se cache la figure dans ses mains.*

*Corinne lui écarte les mains du visage et ils se regardent un long moment.*

FREDERICK — Je ne vous ai jamais oubliée. Je ne vous oublierai jamais. (*Très malheureux*) Etais-je obtus parce que vous ne saviez pas me faire comprendre ? Je vous croyais parfaitement heureuse avec moi. Oui, vous l'avez été, vous l'avez été. Vous étiez timide, vous étiez terriblement câline...

CORINNE, *lui embrassant la main* — Toujours.

FREDERICK — Toujours oui. Vous aimiez Tristan et Yseult, Peléas et Mélisande. Vous me demandiez ce que j'aurais fait à la place de Faust, vous vouliez vivre avec moi sur une île déserte, vous connaissiez mieux que moi les plantes de mes montagnes, vous récitiez les sonnets de Louise Labbé... vous n'aviez jamais faim !

CORINNE — C'est vrai ! Que j'étais amusante !

FREDERICK — Non. (*Il regarde l'heure. Corinne lui prend le poignet gauche et regarde l'heure aussi. Elle ferme les yeux, soupire et rouvre les yeux sur Frédéric, qui se lève, va tirer sa chaise et la tenant par la main, l'entraîne vers la sortie.*) Non, vous n'étiez pas amusante. Vous viviez d'enchantements... Vous étiez merveilleuse.

*Il ouvre la porte.*

#### SCÈNE 57

VOITURE DE CORINNE.

*Corinne et Frédéric.*

*Corinne et Frédéric sont en automobile. Ils retournent à l'aéroport. C'est Frédéric qui conduit.*

*Corinne a sa main sur le siège.*

*Frédéric pose sa main droite sur celle de Corinne qui tressaille.*

*Ils ne parlent pas.*

#### SCÈNE 58

A L'AÉROPORT. TAPIS ROULANT.

*Corinne et Frédéric.*

*Ils se disent adieu pour de bon. Ils marchent lentement en se tenant la main.*

FREDERICK — Ecrivez-moi encore. Ecrivez-moi.

CORINNE — Pour dire quoi ?

FREDERICK — Tout ce qui vous passe par la tête. Pour me raconter vos mauvais rêves, par exemple, s'ils reviennent jamais.

CORINNE — Ce serait une manière de les neutraliser ?

FREDERICK — Oui.

CORINNE — Vous pensez que nous pourrions en plaisanter ensemble ?

FREDERICK — Mais oui.

CORINNE — Vous voulez dire que nous nous sommes connus à un moment inopportun, que nous aurions pu devenir simplement des amis ?

FREDERICK — Non... mais des amants pour toujours.

*Ils marchent en silence pendant un autre long moment.*

#### SCÈNE 59

AEROPORT, SALLE DES DEPARTS.

*Corinne et Frédéric.*

FREDERICK, *un temps* — Ne me hâissez plus.

CORINNE, *l'embrassant* — Non.

FREDERICK — Je vous ai laissé une impression pénible.

CORINNE, *ton affectueux, rapprochée* — Pas seulement pénible, désastreuse, dévastatrice.

FREDERICK — Dites-moi, comment réparer, transformer cette impression ?

CORINNE, *l'embrassant* — Il n'y a pas moyen.

FREDERICK — Je le désire pourtant, j'y arriverai.

*On appelle les voyageurs pour l'envol.*

FREDERICK — On nous appelle. Je partirai donc. (*Un temps*)  
Mais c'est vous qui me chassez.

CORINNE — Il le faut.

FREDERICK — Vous prendrez toujours l'initiative de nos ruptures.  
De nos arrachements.

CORINNE — Il n'y en aura pas d'autres. (*Un temps*) M'aimiez-vous quand même autrefois, Frédéric ?

FREDERICK — Oui, je vous aimais. Je n'ai pas su comment vous le dire, jadis, ni même en témoigner comme il aurait convenu. Mais, maintenant, il faut me croire, je vous aimais. Et je vous aime encore plus.

CORINNE — Votre avion passera tout à l'heure au-dessus de ma tête, de ma ville, je l'entendrai.

FREDERICK — Nous penserons peut-être la même chose en même temps.

CORINNE — Que penserons-nous ? Frédéric, que penserons-nous ensemble, tout à l'heure ?

FREDERICK — Nous penserons peut-être que c'est fini, qu'il faut oublier pour de bon : vous, ce qui n'a pu s'épanouir ; et moi, vos lettres, votre visage . . . tout.

CORINNE — Je tâcherai.

FREDERICK — Moi aussi, je tâcherai . . . (*Un temps*) Je reviendrai.

CORINNE, *s'agrippant à lui comme pour le retenir* — Oh ! Non, jamais plus. Ce serait trop dur. Oubliez.

*Frédéric ouvre sa serviette, sort la boîte à musique, la tend à Corinne et dit :*

FREDERICK — Pour notre maison.

*Corinne la prend et la serre contre elle, elle a les larmes aux yeux.*

FREDERICK — Je reviendrai. Vous me chasserez encore. (*Ils se regardent intensivement et puis se jettent dans les bras l'un de l'autre. Long baiser. Longue étreinte*) C'est drôle, la mémoire... Rien n'est jamais fini...

*Ils s'étreignent brièvement puis il s'arrache à elle et part d'un pas rapide sans se retourner.  
Elle le suit des yeux. Elle a un léger sourire plein d'amour et d'espoir.*

PIERRE NEPVEU

LA FORCE DES CHOSES

POÈMES

## PIERRE NEPVEU

A l'âge de l'aventure cosmique, les métaphores d'hier, où l'homme avait fixé sa vision du monde, ont déjà la naïveté qu'a prise à nos yeux la mythologie des Anciens. La poussée scientifique du XXe siècle aura bousculé nos vieux rêves. Les images poétiques qui avaient ébloui notre jeunesse pâlisent à la lumière aiguë d'un énorme savoir. *L'Apollo-11* a défardé la lune et, de son périple, il ne reste que l'hécatombe des musiques et des vers qui avaient enchanté cent générations d'amants. Chaque fois que l'homme se heurte à une nouvelle réalité, un mythe verbal se brise.

on a guillotiné les cauchemars à têtes dorées  
maintenant c'est  
l'enseigne de COCA-COLA

Mais, par « la force des choses », il y aura toujours des poètes pour recréer le mythe de l'homme, pour reconstruire le réel dans la matière du langage. En voici un, Pierre Nepveu, dont la sensibilité rappelle Reverdy; son ironie mélancolique évoque certaines pages d'élite de Jacques Prévert; et, par la recherche et la précision verbales, son écriture n'est pas sans affinités avec les premiers poèmes de René Char. Ces rapprochements sont d'ailleurs inutiles. Ce que vous entendrez en tournant les pages qui suivent, ce n'est pas un concert de réminiscences : c'est la voix authentique, ce sont les accents rares et personnels de Pierre Nepveu, poète de 23 ans, poète de notre milieu et de notre temps.

LA DIRECTION

PIERRE NEPVEU — Né à Montréal en 1946. A fait ses études au collège Sainte-Marie et vient de terminer sa licence en lettres à l'Université de Montréal. Il collabore occasionnellement à la revue *Maintenant*. Ses poèmes sont publiés ici pour la première fois.

## LA FORCE DES CHOSES

(le soir où)

on a guillotiné les cauchemars à têtes dorées  
maintenant c'est  
l'enseigne de COCA-COLA  
le glouglou de la bouteille vidée  
on se fait les poings sur des ventres rugueux  
et roule roule  
sur le tapis de grenades entreposées  
dans le grand salon pavoisé de corps frais  
— au bout du doigt  
la perle des larmes se durcit  
la main caresse le sang froid  
les femmes ont sorti les couteaux  
le papier-journal tremble aux fenêtres

(l'orage de chaleur  
poignardait le square  
le soir où)

les grandes photos de famille  
palpitent trop longtemps  
puis : pulvérisées  
à la santé des muscles et des crachats  
ou des lèvres d'acier  
torses-citernes

n'éteignez pas  
dans la nuit des sueurs  
les yeux clignent en doublant la mort  
il y a peut-être une porte ouverte  
SORTIE 69 EXIT

dans l'arrière cour  
là où s'avancent les herbes  
ô les hurlements figés  
les filles qui rampent  
les enfants qui boivent de l'essence

(le soir où les arracheurs de mots)

CARNAVAL

peuples carrousel  
foules splendides

un enfant à cheval  
faisait le tour du monde

la vieille aux joues de bois  
fouettait ses chiens aveugles

cirque : la haine  
rugissait  
dans la cage des prêtres

toute une chevauchée de fillettes  
striait la nuit creuse

au bord du précipice  
trois ou quatre hommes discutaient  
de choses sérieuses

monsieur le président  
apprenait à marcher  
le sommeil faisait souffrir  
les juges

jamais plus ne cesserait  
le carnaval aux mille rires.

## POÈME DE L'INTÉRIEUR

laissez-le  
c'est évident qu'il ne veut pas  
ses lèvres pourries  
parlent d'un autre monde  
on ne l'entend plus  
ses yeux dans ses poches  
sonnent comme de la vieille monnaie  
tête de lépreux  
il se rebiffe  
il descend de l'autre côté  
au lieu de l'angoisse

le croc-en-jambe de l'angoisse  
on n'en revient pas  
laissez-le  
ici tout devient clair  
la clarté froide de la pierre  
bien-aise de la glace  
suffoque  
suffocante  
étouffante  
la pression de la main morte  
la mort crispée  
le grand schisme  
la flèche sifflante  
crève la cible  
la cible le coeur de verre  
cristal sanglant  
étincelant parmi les longs cours d'os  
l'intérieur figé  
crachant aux grandes nuits  
le clapotis des amibes

le frétillement qui brille  
trop doré  
fraction des gestes  
et de l'immuable  
squelette phosphorescent  
émietté par le rêve

flou crin brûlé  
crou front flambé  
plissement de langue  
cylindre où le piston s'arrête  
bielle fracturée  
ceinture de pierre dénouée  
l'écorché se relève  
indien dans la jungle des nerfs  
ne voyage plus scande l'éclatement du diaphragme  
how are you — quite well  
non Arthur non  
je n'est pas un autre  
et c'est bien ça qui nous emmerde tous

je suis tu es ich bin you are  
la très haute polyphonie  
la musique universelle  
des machines à penser  
le testament du chanteur de juke-box  
et l'herbe qui nous respire  
le beau parfum humain  
hum hum humain  
fume flume piano baisé  
par les lèvres brûlantes  
de la sonate opus 115  
ou la douleur sérielle  
dans la gorge gelée...

## MISANTHROPIE

encore toujours  
tremblement  
tremblement de peau  
d'yeux sans couleurs  
couvés comme des oeufs par le corbeau des haines

cliquetis  
d'écailles et d'autre chose sous l'écaille  
tout le corps prend sa mesure  
se calque sur des odeurs de suie  
un bec de fer dans la poitrine  
des pattes fraîches sur l'épaule

le jaune de l'oeil n'éclatera jamais  
le jaune de l'oeil sommeille dans un corps de paille

tout de paille  
brindilles de nerfs au vent pâle  
deux yeux vêtus de coques blanches  
tournent leur feu vers le dedans  
et contemplent la nuit.

## LECTURE

sa main scande les mots  
(ce n'est pas Flaubert)  
il mémorise  
le pauvre  
il mémorise contre le tintamarre  
un orchestre de coeurs  
pétarade autour de lui  
il va savoir  
il sait  
mais les coeurs n'ont pas dit leur dernier mot  
seul contre mille  
il s'agrippe  
le parapet des phrases  
craque dangereusement  
son coeur à lui  
se sent pris de vertige  
et c'est un beau noyé  
que l'on retrouve au soir  
entre deux pages des Pensées.



NATURE MORTE

carrousel d'horloges peintes  
tic-tac dévorés par le vent  
âpre âpre languissement

aiguilles grinçant de rage  
chiffres baignés de sang  
sur le coup de midi

un poisson frais brille sur la table  
couteaux entrecroisés sur  
une nappe en fleurs  
— conscience entre quatre murs blancs  
la fenêtre donne sur une émeute

elle est charmante  
elle mange un chapelet de raisins bleus  
perpétuel  
le jour est propre  
les pêches dorment dans l'assiette  
elle rêve aux pluies folles  
qui dansent au fond du parc  
sur le coup de minuit

un grand bouillonnement de foule  
emplit sans fin le paysage

un parfum de viande rouge  
tue le temps à la cuisine.

## SITUATION

la musique  
ne suivait plus le cours normal  
des événements soudain brûlants  
on imprimait l'angoisse  
à grandes rotatives clandestines  
les vitrines parlaient rouge  
il ne fallait plus refaire  
l'ordre immuable des nombres

les femmes affichaient leurs cris  
sur les murs décharnés  
sur les portes suantes  
qui mènent à l'arrache-tête

l'alphabet s'enflammait  
les lois crevaient au gré des rires  
marcher la tête en bas  
devint chose agréable

impossible de rester calme  
— les voix communes dissonaient.

PROVISOIRE

tourne tourne  
le bout des mains  
saccage au passage  
le cercle des ampoules affaiblies  
plus loin les pierres frémissent  
les pas frôlent dangereusement la vase  
les marais dégelés  
digèrent la pluie froide  
tourne tourne  
avant le grand départ  
déjà les mains se tendent  
vers l'argile

l'abîme du cri  
se referme si vite  
la voix lancée au zénith  
ne retombe jamais  
n'a pas d'écho  
il faut parler vers la tendresse du bois  
au ras de l'herbe encore jaune  
là-bas vers le torse bombé des rochers  
et marcher sans fléchir  
malgré la glace qui enchaîne  
et le danger d'enlissement

encore un tour  
dans le remous de l'attente  
la tête enfin lourde  
se penche désormais  
vers l'épaule de la nuit.

## HEURE DE VÉRITÉ

réverbères déracinés  
nous habitons une rue sans obstacles  
la craie languit sur les trottoirs  
jeux éclatés dans la mémoire déjà lourde des enfants présents  
les forges craquent au loin  
la fumée emporte les cheminées  
les autoroutes surchauffées  
nous étranglent à grand bruit

où trouverons-nous les masques  
pour affronter la loi ?  
les juges au poing de cendre  
les loups poliçant les terrasses  
le guet fervent des premiers vents lourds

les maisons nues faiblissent  
fenêtres infinies murs limpides  
troublés sans fin par l'odeur des viandes crues  
et le murmure de la sueur

le long songe des vierges  
se heurte à l'araignée brillante  
les ballons légers éclatent à hauteur de vue  
après les piétinements naïfs plongent dans le couloir d'épines

aujourd'hui sont passés  
le tourbillon du vin  
la faim perturbant les glaces  
et les hommes qui viennent  
pointent du doigt la fausseté de nos moeurs

têtes d'anges poussiéreuses  
le rictus à peine formé  
s'égoutte comme la cire chaude  
quelle main cachera nos bouches sans soifs ?

la fadeur de nos ombres ne peut mentir.

VOYAGE

sur la route  
vitesse illimitée  
le mensonge des courbes  
la chanson des destinations blanches

odeur d'asphalte  
roulement chaleureux  
il ne faut pas dormir  
au virage de la bonne foi

le parapet des arbres est ambigu  
accrochés à la brume  
les panneaux disent : RALENTIR  
temps mort en avant

les oiseaux volent bas  
soleil télescopé  
libre passage  
passé l'intersection du rêve  
la voie se glace  
et l'on n'arrête plus

au crépuscule  
la collision frontale  
attend les indécis

plus loin  
pour tous les survivants  
le monde entier  
est un très large passe-temps

## MONOLOGUE

je compare mes deux mains depuis longtemps étrangères  
toujours égales  
je soupèse la chaleur araignée sèche au dos de ma main droite  
les fils reliant mes doigts cireux  
à la pile électrique à jamais vide impuissante  
il suffirait de quoi ? pour que tout saute

la boule de cristal maintient l'ailleurs  
(belle à cheveux frais  
éloignée sous l'ombrelle  
dans la fadeur du trèfle mouillé)  
le chat dans le jeu de dés poursuit la beauté envolée

CRAC de l'autre côté du mur  
englouti par le bruit d'un avion  
il ne reste que JE  
près des clôtures du jardin  
suis pourtant capable d'apprécier le trompe-l'âme :  
le mouvement des petits animaux  
les oiseaux de bois rouge  
le cliquetis du puits  
la maison tangué en approchant le bout de la ville  
qui prendra soin des pots de fleurs vides ?

ne tolère pas  
supporte à peine la salve de cris civilisés  
vidabawa  
l'oliphant  
le cri d'espace chauffé à blanc  
apostrophe cingler  
les bras coupés battent bien le tambour  
infiniment  
revient renversée physique  
la proie saignante à dos de montagne sauvage  
où les aigles d'aluminium  
pitoyables  
pitoya pitoya dans la lie

je deviens malléable  
resculpte ma tête humaine  
malgré la bête née subjective

. . .

## FACÉTIE

J

E ne pense pas  
 demain me lavera  
 suis un binôme  
 petit + ou -  
 dénombrable  
 l'alphabet me ronge  
 lettres cancéreuses

j e

à nulle inconnue  
 ferme la chair  
 en minces nerfs grammaticaux  
 la peau décline  
 les accords sont brisés  
 après le règne et l'échafaud  
 « pantin » à guillemets  
 « (ma vie citait des rires étrangers) »  
 yeux suspendus  
 les sourcils coulent  
 rage de cire et de larmes

JE

glisse lentement dans la jungle des marges  
 le mur ligné palpite encore  
 vision brûlée  
 les plumes flambent

et

JE

sans rites et mains furieuses  
 menues concentrations  
 parle pour ne rien vivre (...)

COURONNEMENT

souffle souffle  
la main grignote un peu d'épaule  
souffle la brume a gagné la bouche  
les deux joues sonnent creux  
la langue vieillit à tous les mots  
dans le noir de l'abdomen  
le sang répond à tous les oui  
souffle

la reine ne s'y reconnaît plus  
la peur lui déchire le dos  
chant de la peau blanche sous les ongles  
le sanglot redescend  
cela craque  
dans la forêt noire du ventre  
la reine commence à s'y perdre  
le temps lui monte à la tête.

## ÉLÉGIE

la joie ne reste pas  
l'épaule rose  
renversée dans le bois d'automne  
parmi la mousse et les fougères  
frémit soudain  
et il ne vente pas  
tout le corps reste là  
à vous défier de sa peau blanche

l'on se lève pour partir  
mais ce n'est plus possible  
le paysage nous cultive  
et nous dispose entre ses arbres  
folies folies  
frou-frou de soies entre les dents  
le gazon mouillé reverdit sans tromper  
une pluie molle nous rassure  
et puis la femme se lève  
et part pour Gaspé-nord  
et l'on reste ici à ne plus rien comprendre  
une femme peut toujours partir  
vous laisser ses cheveux dans la bouche  
oh une touffe seulement  
mais c'est bien assez pour en mourir

ce soir on sort et va danser  
entre les enfants qui rêvent  
et ne s'embrassent pas encore  
le baiser c'est pour ailleurs  
la touffe de cheveux pour les amours brisées  
le temps des choses moins faciles  
mais la peine s'oublie  
la tempête la mène  
parmi les faces interdites  
les têtes de la belle Hélène  
ou d'Agathe Christie

femmes que l'on ne connaîtra jamais  
et celles que l'on connaît  
les roses Place Jacques-Cartier  
les longs sourires entrelacés  
parmi les noires étrangères  
après  
il reste peu de couleurs tendres  
on ne s'éveille qu'à onze heures  
le rouge part bien avant l'heure  
pour l'île Anticosti  
le bleu pour Ste-Hélène  
le jaune pour midi

les yeux verdâtres s'illuminent  
pour mieux regarder vers le soir  
les troupes de blondes sirènes  
récitant l'alphabet chinois  
ou la belle dame fantôme  
robe blanche et fuseau noir  
dentelle de rire aux lèvres de satin  
les arbres descendent aussi  
et toute la meute enfantine  
sans crimes à payer  
l'innocence fleurie tachée de boue  
sans que l'on sache comment  
la guerre puisse pousser un peu  
dans ce vallon cultivé où chacun s'aime  
les jeux de mots ne comptent plus  
partie nulle ou partie remise  
la peau referme les blessures  
à même sa toison d'argent  
il reste peu de marques  
une fois les lits refaits  
après le temps des jeux de sable  
le beau temps de la joie  
le bonheur à trois soleils  
comment savoir ?  
tous les sommets se ressemblent  
panorama de vanité

la vie brille au loin  
et c'est ici qu'elle fleurit  
dans le lointain crèvent des roses  
sachant que nul ne les verra

on se lève pour partir  
mais longtemps longtemps  
le corridor s'épuise  
à broyer des os frais  
le voyage tristesse folle  
longueur du paysage hérissé  
au retour  
le réveil  
devant l'énorme bouche  
d'un monde noir  
vorace et joyeux.

LE DERNIER RÈGNE

le roi dort  
sur son trône électrique  
on lui a volé sa couronne  
sa couronne de poète  
cercles de lauriers secs  
la reine est morte hier au soir  
d'une pomme empoisonnée  
les rideaux de papier  
se déchirent de haut en bas  
(le voile du temple)  
les enfants disparus  
renaissent clowns et vagabonds

le roi rêve  
aux dynasties sans âme  
mangeuses de temps cru  
ô solitude  
inventeur de bombes  
et de fleurs impossibles  
imprimeur de faux dollars  
le roi crocodile  
pleure à très chaudes larmes

la poésie se porte bien

## HEURE FIXE

une heure pas comme les autres  
très longue très dure  
une heure d'acier  
sans minutes ni secondes  
pleine et pénible

les cheveux tombent  
les ongles noircissent  
il ne fait plus ce qu'il veut avec ses dix doigts  
une heure pas comme tant d'autres  
il se lave les mains  
échappe ses yeux dans l'évier  
il n'a plus d'yeux pour les chercher  
malheur d'être aveugle  
au creux de cette heure visible

les poumons soufflent trop vite à son gré  
il a l'éclat d'air froid dans la gorge  
il se glace peu à peu  
impitoyable.

## PREMIER JOUR

les fils télégraphiques chantent soudain  
les oiseaux éloignés par le pain du rêve  
s'alignent en refaisant leurs ailes  
la ville disloquée mesure notre course  
longue obstination de nos jambes  
contre l'épaisseur du vent  
et la flamme ignorant nos forces

il n'est plus possible d'échapper au grand jour  
au quotidien du grand air  
la roue du spectre tourne déjà  
trottoirs prismes de sons et de couleurs  
polyphonie des cris d'enfants au jeu  
beau grincement de freins  
mordant à dents féroces la grisaille du silence

il n'est plus possible de vivre sous terre  
dans le couloir des langues chuchotées  
nous sommes au premier temps  
du cri furieux de l'espace.

## WEEK-END

au beau milieu de la cÔTE  
en train de doubler doubler  
la panne la maudite panne  
si l'on n'avance plus on recule  
c'est long (?)  
jusqu'au prochain Sunoco Service  
jusqu'au soleil  
à quatre essences  
à bleu givre de fin d'hiver  
à gris comme un lundi matin  
vert comme la rage  
à blanc-sein  
c'est long jusqu'au terrain plat  
de la semaine horizontale  
c'est dimanche il faut monter ou descendre  
les pneus n'ont plus de dents  
personne ne s'arrête sur ce terrain glissant  
les bons samaritains ferment l'oeil droit  
et croient fermement leur oeil gauche  
contempler le paysage  
derrière : la ville en petits blocs gris et noirs  
les collines qui font le dos rond  
l'envol parabolique des avions AIR FRANCE  
long jusqu'au soleil  
en attendant : terre à terre  
et ça n'avance plus  
la grand-route glacée  
la glace à fendre l'âme  
à se laisser dormir  
au beau milieu de la cÔTE  
où personne ne s'arrête  
c'est dimanche il faut vivre ou mourir.

## PEPSI

pop et pop et pop  
pop corn et populaire  
pop-si  
toute la journée  
rongés par la fumée  
la bouche en sang les yeux cernés  
dans l'église incendiée  
on a chanté  
pop et pop  
drapés dans notre rage  
(le beau manteau mi-saison)  
la tendre ô tendre mélopée  
des tendres amants  
entre deux Players la gorge sèche  
on a valsé sans style  
le coeur en guimauve grillée  
les fesses insolentes  
tous nus sous not' veste des Hell's Angels  
pop et pop  
on a été propres  
dansé purement sans pitié sans haine  
dansé pour laver un peu  
toutes les erreurs et les maladresses  
dans les champs de fleurs au printemps  
sur le corps nu d'une fille alanguie  
dans la tempête de soleil  
le 7 mai précisément  
les erreurs dans les poignées de main  
les coups de poing perdus dans la rixe  
les accords maladifs sur la guitare  
pop pop pop  
une seule fois hurler pendant l'amour  
cracher le vieux malaise  
éclater de toutes parts  
petite

tu serais ma grenade à moi  
nous sauterons ensemble  
couchés sur une voie ferrée  
nous serions confondus  
dans le même éclair de violence  
le même choc de rails brisés  
pop et pop  
nous avons dansé l'un devant l'autre  
crié crié râlé peut-être  
dehors  
les gens polis taillaient leurs pelouses  
les enfants dormaient sous les saules  
qui pleuraient volontiers  
au service de la beauté du quartier.

POÈME

touffes d'aiguilles froides  
la balle de laine  
est tombée de la table  
les vieilles contractions  
scandent l'éclair de sueur

la femme qui tricote  
masquée silencieuse  
ne répond pas

multicolores l'angoisse  
l'écharpe qui étrangle  
les enfants pendus  
revivent à propos  
du moindre regret

brûlée jusqu'aux os  
elle travaille encore  
à bouts d'ongles roses  
pour la vérité.

## VOIS-TU

qui donc a laissé ici son visage ?  
ce visage vous appartient monsieur ?

non il y en a trop  
de regards et de bouches  
oh les visages tournés  
dans le sens unique des rues sanglantes  
on ne peut les compter tous  
il faut s'attendre à les trouver  
dans le miroir  
ou l'album de photos  
et tous ceux qui sont là  
et que l'on sent tourner  
autour de son propre visage  
il faut s'attendre à trouver  
quelques bouches jaunies au fond du tiroir  
quelques joues tendres à la fenêtre  
et des rires glacés  
au moment de la faim

il ne faut pas s'attendre  
à trouver tout de suite  
ce que l'on a à voir  
ce que l'on a à dire  
ce que l'on a à dire.

## DÉPOUILLEMENT

c'étaient nos corps qui s'en allaient  
et l'on n'y pouvait rien  
les voix de l'étrange n'épousaient plus nos voix  
nos poignets perdaient leurs rides rouges  
les lignes de chance pâlissaient  
les dés tournaient en rond dans la cage d'enfants  
le hasard se mourait à présent

entre les grilles et les murs froids  
c'étaient nos faces qui tombaient  
et l'on n'y croyait pas  
impuissante à bien vivre  
la fortune en retrait  
avilissait les roses

en lettres blanches sur l'espace  
un temps calme écrit la loi nouvelle  
les perspectives s'étranglent  
la vérité nous tisse ses robes de barbelés  
grande énigme d'une chair enfuie  
dans la tendresse du plaisir

c'étaient nos corps qui s'en allaient  
et dépouillés jusqu'aux os  
nous trouvons sans chercher  
les gestes sûrs de l'évidence  
et le sérieux des ascètes.

## COMPOSITION

l'occulte et le pervers :  
la lèvre magique  
baise l'épaule humide  
ah vienne  
mourir le papillon de la main

à peine imaginée  
la place dorée scintille  
en femmes désirables  
vu : petites reines coincées  
ou l'automobile verte à reflets obsédants  
par ce bel avant-midi d'octobre

fragiles alchimies  
espionnage des doigts  
sourires à lame tranchante  
et la rougeur sur la joue gauche

poème : le tapis de béton frangé de roses  
mène à celle qui dort  
au teint de lait tiède  
au visage habitable  
sur la soie tendre des jardins  
simplement douce

durant le baiser  
on ne saurait dire  
si les éclats de rire  
entameront les rafales de soufre  
et la clameur des vieilles étreintes.

HAUT

gueule des sèves menacées  
le cri vertical  
des pierres douloureuses  
nous propulse au-dessus du temps clair  
il faut démêler de nos doigts  
les filaments qui nous faisaient gémir

à la naissance des neiges  
à la préparation des pluies froides  
nous ouvrons une bouche insonore  
le souvenir reprend nos bras  
— même plus ce désir d'exploser  
mais la netteté du dos  
la clarté des cuisses nues  
la courbe de l'épaule lisse  
dans la main qui se retire

et la voix qui criait  
à portée de nos gestes  
reste à jamais vivante  
dans le buisson d'étoiles et le frisson  
faudra-t-il palper encore  
tout ce qui souffle dans le noir ?

## POÈME

j'ai cherché si longtemps  
la forme de ton corps  
la coupe cristalline  
de ta conscience jamais bue

je me suis battu  
avec la rage de mes gestes  
dépouillant notre espace  
des mensonges du cri  
couches multicolores  
de voix non possédées

ô sculpture née de ma caresse  
tendre chair blanche  
ignorant mes colères  
ô présence lumineuse

j'ai retrouvé sur ta peau tiède  
l'étrange rugosité de mon regard.

PARCE QUE

mineure  
majeure  
cariatide nue  
femme d'appui  
qui laisses tomber le toit  
sur le sol  
l'azur brisé

dis-moi parce que  
les pourquoi m'étouffent  
l'hiver est un crime  
pourquoi  
les fleurs nous déciment  
pourquoi  
nos doigts tiges de vie  
nos yeux ampoules de givre  
nos pas dessins ratés  
parce que  
sister tell me why

tu es là  
les plafonds tombent  
le feu lâche ses meutes dans  
mes globes bariolés de bleu  
crevés par terre  
à quoi bon les lustres  
et les néons-néant

femme de chute  
je me couche avec toi  
sans abri  
un ciel grand ouvert  
flotte en ta bouche entrebâillée  
parce que

## LIAISON

tu es la femme  
atteinte au sifflement de l'herbe  
rumeur illuminée d'une foule invisible  
tu ne brises jamais  
livrée au paysage  
tes liens d'ombrage et d'eau filante

la guerre des marais  
mitraillés de reflets  
occupe ton visage  
tu es l'élue  
des grands combats de forêts vierges  
rongées par la crue des songes

je ne puis plus marcher  
sans retrouver tes pas  
tu es mon mode de connaître  
forme brûlante des voies tendues  
à l'orée des luttes naturelles.

## MASQUES

on a fait  
(par un temps de pain rassi  
et de neige glacée au coin des tables)  
les grands achats  
pour remplir la soif  
pour boucher  
la tuyauterie de l'horreur  
les caisses vides  
aboyaient dans les chambres  
au grenier craquaient  
les maigres voix désertées

ce fut  
l'impression des faux regards  
les robes de papier teint  
le mensonge des lignes de la main  
grattées douloureusement dans le noir  
les grands plateaux  
aux pommes intouchables  
la tricherie des festins sous les lustres  
pour masquer la faim  
qui durait depuis l'autre hiver

poing dans la bouche  
le feu léger  
dans la maison muette  
ô cavité froide

jamais repus  
nous réclamions méchamment  
le tatouage des chimères  
les têtes maquillées se vendaient bien  
nos musiques imitaient le plein-vent.

## ÉVÉNEMENTS

1

la banque des plans et des itinéraires  
a sauté  
le sang tiré des veines se répand  
seuls un pas d'acier et un coeur ferme  
peuvent encore frayer  
l'humble sentier de la tendresse

2

je pose lentement mon souffle  
je ramène à moi les noires chevauchées  
le glissement des yeux vers le miroir du sable  
les mains évadées par temps fou  
je vis à pleins poumons dans mon corps retrouvé

3

les vols d'avions sauvages  
ne nous affolent plus  
nous ne songeons qu'à mener droit  
notre propre frénésie

4

êtreindre un autre corps est peut-être  
l'acte ultime qui prévient l'explosion de l'être  
brillaient en moi mille grenades  
et l'eau courante saignait déjà  
j'ai roulé entre les berges fauves de tes mains

5

que faire sinon jouer avec le feu ?  
dans le halo du risque  
nous découvrons les plus fines magies  
lovées à nos doigts tremblants

6

la neige enflammée n'a pas laissé de cendres  
tu te relèves dans les courants d'herbe  
ton cri démesuré se tient debout

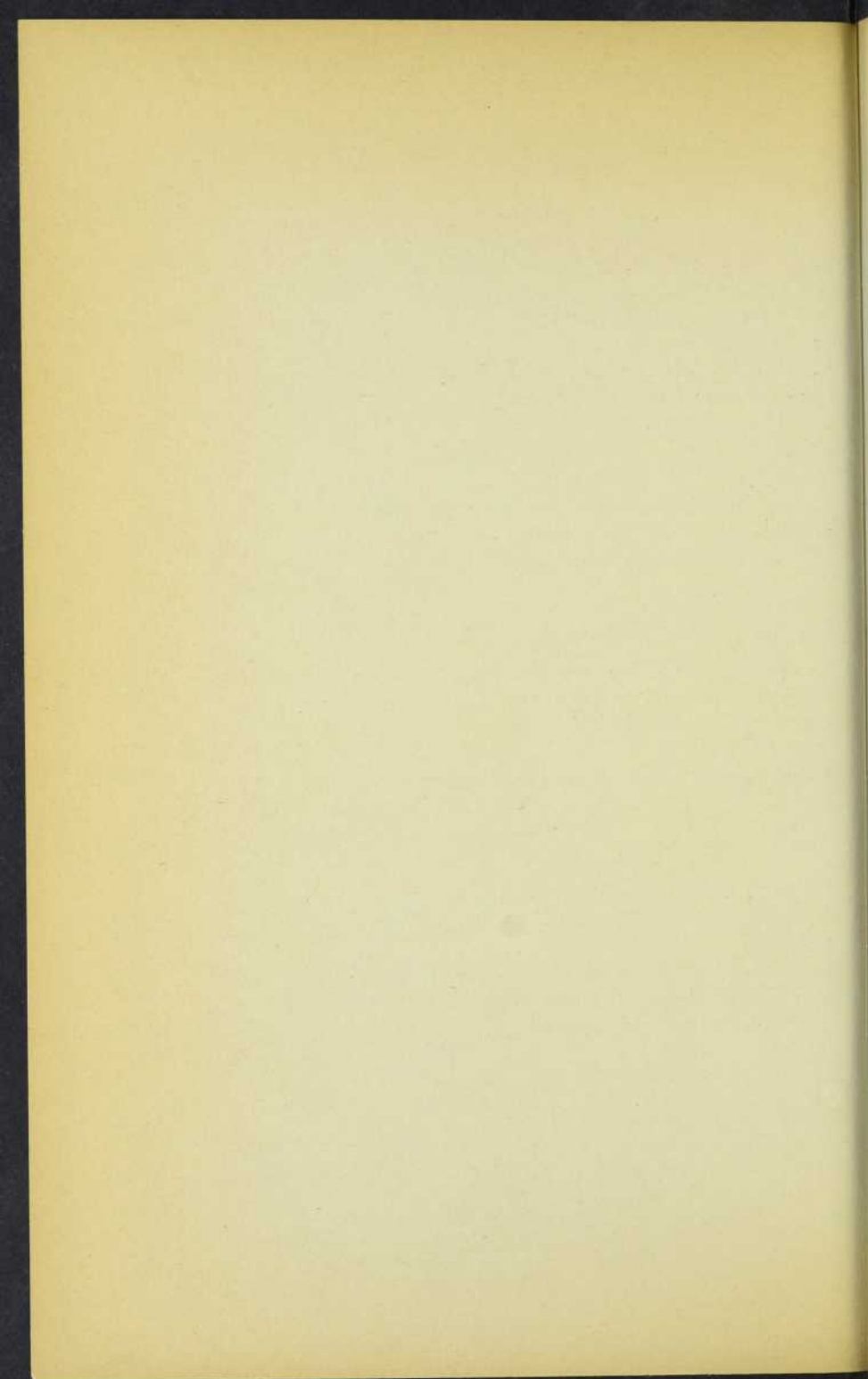
7

l'intensité brille à tes épaules  
je porterai un peu ce poids  
qui te courbe vers le sol vague

ô l'épi parfait de ta nuque redressée

8

en grand danger d'éclatement  
ils menaçaient le repos des routes mortes  
d'un pas  
ils embrasaient les hauts massifs du rêve  
leur voyage n'épuisa jamais la fontaine aux étincelles  
ils se perdirent énergiquement.



PIERRE OLIVIER

LE DERNIER  
DES ROSEAUX

NOUVELLE



## PIERRE OLIVIER

Les ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS ont publié plus d'un auteur chevronné, souvent même des noms prestigieux. Mais on s'y flatte aussi, et l'on s'y réjouit, de faire confiance à de jeunes talents encore inconnus du public lecteur — voire inconnus d'eux-mêmes. C'est le cas aujourd'hui de Pierre Olivier, élève au collège Jean de Brébeuf et qui n'a que dix-sept ans. Sa famille habite Sorel, dont il hante les environs : le fleuve, ses îles, ses battures; ses marais, ses roseaux, ses joncs; les oiseaux de toutes sortes qui viennent y faire leurs petits; ou, tels les goélands, les canards et les outardes, s'y arrêtent un moment pour reprendre leur souffle, au cours d'incroyables migrations. Pierre Olivier a observé tout cela, il l'aime et il le connaît. Car il est chasseur, comme son père; mais pardessus tout, chasseur d'images, de ciel et d'eau, comme en témoigne cette longue nouvelle. N'est-ce point merveilleux que les îles de Sorel, qui nous avaient donné Germaine Guévremont, sachent encore nous offrir une relève de jeunes auteurs comme elle amoureux de ces paysages humides.

## LE DERNIER DES ROSEAUX

Il y avait déjà quelque temps que les outardes, pressées par un printemps hâtif, étaient passées. En même temps qu'elles, la glace avait relâché son étreinte. Le fleuve, libre, avait bondi. Son eau, pure comme le soleil nouveau, avait coulé sans se rassasier, baignant les derniers bordages qui s'accrochaient encore à la grève. Et depuis, le printemps s'installait, repoussant les dernières incursions d'un hiver agonisant.

Les îles, ici et là, émergent de dessous leur carapace de neige et de glace, mais elles se retrouveront cet été encore diminuées, grugées par l'eau qui, dans sa hâte de partir, les meurtrira en passant. Dans les baies, une vie nouvelle repousse le grand silence de l'hiver. Par petits groupes, quelques canards, seuls rescapés du massacre de l'automne dernier, s'abattent dans une eau appauvrie par un hiver trop long, trop rigoureux, et cherchent la nourriture qui leur permettra de continuer leur voyage.

C'est au fond d'une de ces baies, semblable à toutes les autres, où le Fou un jour s'installa. C'est justement parce qu'elle ressemblait à toutes les autres que le Fou l'avait choisie. Il les aimait toutes, ne pouvait en préférer aucune. Ainsi, il lui semblait habiter partout.

Comme les autres, elle s'éloignait du fleuve à un tournant et se retranchait derrière un mur de joncs, se séparait de lui de plus en plus, jusqu'à venir mourir sur le rivage tapissé de bois mort et clôturé d'arbrisseaux. C'est, appuyé contre deux de ceux-ci, et avec l'aide de quelques pierres ramassées sur le rivage, que le Fou avait construit sa maison.

Il était arrivé à peu près en même temps que les premiers vols d'oies sauvages.

• • •

Il déboucha au village, un matin, tout essoufflé d'avoir dû monter la pente raide qui le sépare du fleuve. Ses maisons lui apparurent tout à coup dans la demi-clarté d'un soleil qui se levait. Le petit village de Sainte-Anne, que relie à Sorel une étroite route en lacet, ressemblait ce matin-là à un vol de goélands posés dans un champ fraîchement labouré. Ses petites maisons blanches s'étaient spontanément groupées autour de l'église, comme le font ces oiseaux autour de celui qui a la confiance de tous.

Il descendit. A peine quelques aboiements montant du village, puis ce fut le silence. Le Fou entendait rouler les cailloux sous ses pieds. Malgré l'heure matinale, personne : les hommes, déjà aux champs, devaient fouler de leurs pieds une neige attardée. Le Fou se dirigea vers l'épicerie et entra. Tout de suite, madame Péloquin le trouva bizarre, cet étranger qui arrivait avec un peu de cette dernière neige dans les cheveux.

— « Madame, pourriez-vous me donner pour quelques sous de pain ? »

Méfiant, elle prit un petit quignon et, sans prendre même la peine de l'envelopper, le tendit à l'homme. Il le prit, paya et sortit, un drôle de petit chien roux sur les talons. L'épicière le suivit et, sur le pas de sa porte, le bras gauche appuyé sur son balai, regarda longuement l'étranger s'éloigner.

Depuis ce temps, le Fou s'était installé non loin du village, au fond d'une baie, en plein centre des marais. On l'avait su par Emmanuel, le pêcheur, qui avait aperçu entre les arbres l'étroite cabane de chaume que l'étranger venait d'ériger. Mais il n'avait pas reparu. Ceux qui allèrent dans ce qu'on appelait déjà « son domaine » le virent à plusieurs reprises assis dans l'herbe, regardant se jouer le vent dans les joncs, les remuer et les rouler comme les vagues de l'océan. Mais dès qu'on s'approchait de lui, il s'éloignait. Alors, peut-être parce que d'instinct l'homme de la campagne, comme l'animal, suspecte l'anormal qui le force à s'imaginer autre chose que le déjà-vu, on se mit à raconter des histoires que chacun savait inventées mais qu'on se plaisait à redire, espérant en trouver qui plairaient à tout le monde et qui deviendraient alors réelles. C'est ainsi que peu à peu on en vint à détester cet homme qui regardait vivre les joncs et chanter le vent. On dit qu'il était fou et chacun désormais l'évita.

Le soleil est déjà haut lorsqu'il s'éveille. Par le toit de chaume où un des fagots s'est déplacé, un rayon caresse en s'étirant un peu le mur de pierre contre lequel sa paillasse est appuyée. Il se lève et sort. Le soleil le frappe en plein visage, le force à fermer un instant les yeux. Le temps est magnifique. L'homme aussi : grand dans le soleil, avec sa figure basanée et son regard intense, il semble voir plus loin que l'horizon, là où Emmanuel en chaloupe étend ses filets.

Il se retourne vers une boule de poils roux qui accourt à sa rencontre, venant de la grève proche.

— « Qu'as-tu là, Ami ? »

Il prend dans la gueule du chien un petit oiseau de rivage encore chaud de vie.

— « Ça nous fera un bon déjeuner, à tous les deux. Viens ! »

Et, le chien derrière lui, il se dirige vers la maison. Entre deux roches plates, sur un fond de terre battue, le feu sommeille sous une épaisse couche de cendre. Le Fou prend une brassée de bois et la jette sur les tisons. Bientôt, une flamme lèche le bois sec et s'en empare. Elle se lève, éclairant la pièce restée dans la pénombre. Dans le coin gauche, contre le pied du lit, une table. Un bout de planche appuyée d'un côté à la paroi de pierre et de l'autre à deux pieux plantés dans le sol. Sur la table, un bol ébréché, quelques ustensiles ternis, un encrier, une plume et plusieurs livres. Dans le coin gauche près de la porte, le foyer. Devant, une peau de mouton posée à même le sol sur laquelle est couché Ami, le chien du Fou. Un vieux fanal de marin, écaillé et rouillé, pend au plafond. Tout ce que possède le Fou est là, il n'en désire pas plus.

— « Tu as faim ? »

Ami le regarde, bat de la queue et se recouche. L'homme lave l'oiseau, une petite bécassine, qu'il vient de plumer et de vider; puis il l'enrobe d'une épaisse couche de glaise, l'enfouit sous les braises, s'étend près de son chien et, les yeux dans les nuages qui par la porte ouverte entrent, il rêve.

Après avoir partagé l'oiseau avec son chien, ils sortirent visiter ensemble leur domaine. C'était un bien étrange domaine, en fait, que celui du Fou ! Aux mers de joncs succédaient de grandes battures de vase habitées par les goélands et hantées par le vent et les vagues. Mais, bien étrange aussi était le maître de ce

domaine : ses cheveux longs au vent, il courait maintenant pieds nus, sur le sable, jouant avec son chien qui peinait pour le suivre, tout empêtré dans sa toison trop longue et ses pattes trop courtes. Ensemble, ils disparurent au loin et ne revinrent qu'à la nuit tombée. Trop fatigué pour préparer un repas, le Fou donne à son chien un peu de poisson cru et mange du bout des lèvres, un morceau de viande séchée. Il ne s'était jamais senti si seul. Il venait de rencontrer Emmanuel, le pêcheur, et comme le Fou depuis longtemps avait senti le besoin de parler à quelqu'un et qu'il s'était approché de l'homme, celui-ci, l'oeil mauvais, lui avait crié quelque chose que le vent avait emporté et s'était éloigné à grands pas, laissant le Fou désemparé au milieu de la batture. Tristement, avec son chien qui ne courait plus, il était revenu à sa maison alors que le soir tombait.

La longue soirée commença. Ami essaya de divertir son maître en lui mordillant la main mais le Fou le frappa. Le chien, inquiet et malheureux, se réfugia sous le lit. Il ne comprenait pas. Le Fou, le regard perdu dans la flamme de son foyer, se revoit, très loin d'ici, quand avec sa famille il regardait le feu et que sa mère, interrompant un instant le babillage de ses frères, lui demandait à quoi il pensait. Il se revoit, la regardant sans la voir, lui parlant sans lui répondre. Le feu de ce soir, il l'avait déjà bâti bien avant son arrivée dans la batture, bien avant même d'avoir quitté son ancienne vie, alors qu'il rêvait à cette chaumière construite de ses mains et où le soleil en se jouant dans le toit de paille viendrait réveiller celle qui avec lui partirait bientôt. Il ne regrettait rien. Seulement...

— « Ami, viens ici. »

Et plongeant la main dans la fourrure de son chien tout heureux de retrouver son maître, il s'endormit contre le seul ami qui lui restait.

Le soleil émerge de l'horizon puis explose en chassant les derniers lambeaux de nuit qui ici et là s'accrochent encore aux touffes de joncs. Le silence ouaté de la nuit recule devant les cris de plus en plus précipités des oiseaux qui voient à chaque minute s'éloigner leurs craintes, l'obscurité pleine de dangers contre lesquels ils ne peuvent rien. Là-bas, sur la batture inondée de soleil, les goélands s'éveillent. Un à un ils déplient leurs ailes où perlent encore quelques gouttes de rosée et prennent bruyamment leur envol. Avec de

grands cris d'enfants heureux, ils partent à l'aventure, à la recherche d'un trésor, quelque banc de ménés, un peu de nourriture rejetée par les navires, au large. A peine l'un a-t-il trouvé quelque chose qu'à grands cris il l'annonce aux autres qui, en un instant, apparaissent des quatre coins de l'horizon et, à l'endroit où il n'y avait qu'un oiseau solitaire se laissant porter par le vent, c'est tout un vol qui maintenant plonge, nage, crie, avec partout le frétillement de milliers de petits poissons d'argent essayant de trouver une eau plus profonde. Le Fou sur la berge regarde, les yeux remplis de ces grands oiseaux blancs qui semblent l'inviter à se joindre à eux, à vivre. De l'amertume d'hier, il ne lui reste qu'un vague souvenir, un goût amer dans la bouche qui disparaît à mesure que le soleil lui réchauffe le coeur.

Il siffle Ami, puis monte avec lui dans une étroite embarcation à fond plat. S'aidant d'une perche, il s'éloigne doucement du bord en direction du fleuve.

L'embarcation se faufile entre les joncs qui se courbent pour la laisser passer, puis se redressent, encore tout humides et scintillants au soleil. De temps en temps, Ami et lui débouchent sur un petit étang au milieu duquel trône une cabane de rats musqués. Grossière construction de joncs coupés et assemblés sans grâce, mais qui résiste aux glaces les plus épaisses, aux froids les plus coupants. Sur ces étangs, c'est la débandade. Des dizaines de canards qui pataugeaient prennent leur essor en voyant arriver au milieu d'eux la courte embarcation silencieuse. Ami, tout excité, les regarde fuir, jappant quand un retardataire décolle trop près de lui. L'étang s'est à peine esquissé que le canot replonge dans la barrière de joncs, infranchissable au premier abord, mais où le Fou a vu le point faible, là où le jonc a poussé plus clairsemé. Ainsi, de mare en mare, de coulée en coulée, il atteint le fleuve. Devant eux, le soleil qui a repris des forces, plonge, rebondit à la surface de l'eau qu'aucune brise n'agite. Le Fou, tout en continuant à percher, se dirige vers une ligne de poteaux plantés chacun à 8 ou 10 pieds de l'autre. Arrivé tout contre le dernier, le Fou plonge la main puis, s'arc-boutant, il sort de l'eau un « varveau », sorte de panier beaucoup plus long que large tissé avec des branches puis recouvert d'un filet. C'est le genre d'appareil utilisé par les pêcheurs des îles. Comme il y a trop de végétation sous-marine, trop de variation de profondeur, on procède ainsi. Sur le passage habituel des poissons, on place une barrière, un filet maintenu

par ces perches qui sortent de l'eau. Le poisson voit cet obstacle et cherche à le contourner en le longeant. Il arrive au bout, où l'attend le « varveau ». Le poisson entre, mais ne peut ressortir. C'est ainsi qu'il y a longtemps le grand-père d'Emmanuel pêchait. Son père a continué et maintenant Emmanuel l'enseigne à son fils tout jeune, qui le suit déjà à la pêche.

Le Fou a saisi un énorme brochet. Il l'assomme, le dépose au fond de son bateau puis laisse retomber le « varveau ». Pour le Fou, c'est normal. Emmanuel, quand il viendra relever ses filets, aura une centaine de poissons. Le Fou n'en a pas : il est juste qu'il en prenne un.

« Retournons à la maison, Ami. Allons déjeuner. »

L'agitation du matin s'est peu à peu étouffée dans la chaleur du midi d'un été déjà vigoureux. Ami est couché, à l'ombre, car les animaux n'aiment que le soleil du matin, et ne fait qu'esquisser de temps en temps un mouvement, lorsqu'une mouche plus hardie que les autres le taquine. Le Fou, assis sur le pas de sa porte, s'amuse avec deux bouts de bois et la terre. Il n'aime pas l'heure chaude du midi où la nature qui ne fait rien se donne cet air de suffisance qu'il déteste tant chez certains hommes. Il aime l'étrangeté de la nuit, l'éveil du matin, la poésie du soir. Midi, c'est la nature faite bourgeoise. Ce jour-là pourtant, elle fit révolution, rompit avec ses précédents. Le Fou, le visage penché vers la terre, les jambes allongées au soleil, rêve. Il songe à la douleur du petit prince découvrant tout à coup, alors qu'il est prêt à partir et qu'il lui dit adieu, l'amour de sa rose vaniteuse. Ami se lève, oreilles tendues. Devant lui, les joncs s'écartent doucement et une drôle de petite fille s'avance sur la grève. Elle est toute brune, avec de longs cheveux et des yeux immenses. Ami va vers elle sans japper. Elle lui prend la tête et, le caressant, se dirige vers le Fou qui ne l'a pas vue venir. C'est lorsqu'il voit son petit pied nu s'enfoncer un peu dans le sable, tout près de lui, qu'il relève la tête.

— « Ce sont les goélands ? » demande Thérèse.

Puis, elle s'assit près de lui.

— « Ton nom, c'est quoi ? » dit le Fou.

— « Thérèse. »

— « Tu ne m'évites pas, toi ? »

— « Je n'évite personne. Je voudrais tellement rencontrer quelqu'un. »

Le Fou la regarde, longtemps.

— « Tu aimes les couchers de soleil ? »

— « Oui. »

— « J'ai connu quelqu'un qui en regardait toute la journée. »

— « Je sais. Moi aussi. »

— « Tu aimes les roses ? »

— « Je ne sais pas. Il n'en pousse pas sur la batture. »

Le Fou, tout attristé : « Je t'en trouverai une. »

— « Merci. Elle est belle... C'est quoi le nom du chien ? »

— « Ami. »

— « C'est le seul ? »

— « Oui. »

Puis, sans un mot, elle se leva et partit.



Thérèse revint souvent parler avec le Fou des battures. Maintenant, ils partaient ensemble, elle, lui et Ami, dans de longues promenades au milieu des marais où le vent pour eux seuls chantait, humiliant les roseaux, bouleversant la rivière. Quand il repartait pour aller, plus loin, parler à d'autres plus malheureux qu'eux, ils revenaient silencieusement à la chaumière, pensant à ce que le vent leur avait confié. Ainsi, à mesure que coulaient les jours, une amitié profonde s'installait entre Thérèse, Ami et le Fou. Quand, en même temps que le soleil, celle-ci repartait, elle laissait, comme lui, un vide dans la batture. Le Fou se dépêchait alors de rentrer pour emprisonner avec lui le souvenir de tous les instants de la journée passée trop vite. C'est ainsi que, peu à peu, l'été s'éloigna.

Un matin, la nature prit plus de temps à se réveiller. Le soleil, encore cette fois, hésita quelques instants avant de se lever. Et quand il regarda par-dessus l'horizon, il vit scintiller quelques cristaux blancs posés sur le sol, comme l'écume sur le fleuve un jour de grand vent.

Sous sa mince couverture d'étoffe, le Fou frissonne. Le feu éteint a relâché sa surveillance. Sournoisement, passant sous la porte, par le chaume disjoint, entre deux pierres descellées, le

froid se glisse, saisit l'eau tranquille d'une bassine et mord l'homme à l'épaule. Celui-ci, inconsciemment, le repousse. Qu'importe, il reviendra. Mais pour le moment le soleil paraît, la terre s'ouvre à sa chaleur et la nature se remet, riant de sa peur de cette nuit.

Le Fou se lève, secoue le feu, qui lui brûle un peu les mains, dans sa hâte de revivre. Dehors, rien n'a changé. A peine quelques joncs plus courbés qu'hier, qui prennent plus de temps à se relever. L'été n'a pas fui, ce n'était qu'une feinte. Pourtant, personne n'est dupe : un matin, il ne reviendra plus. Le Fou le sait, mieux que quiconque. Mais pour lui, c'est — il le veut — encore loin. Car, dès que l'été partira, il devra le suivre, il quittera ses baies. Mais Thérèse, elle ? Il siffle. Ami accourt, inquiet.

« Non, mon bon chien, pas aujourd'hui. Ce n'est pas encore le temps. »

Puis, ensemble et heureux, ils s'éloignent.

• • •

Le Fou se réveille. La démarche mal assurée, les yeux encore remplis de nuit, il se lève. Une seconde fois, il perçoit un cri. Il sort dans l'aube naissante et se dirige vers la grève proche où il entend maintenant très bien Ami, qui gémit sourdement. Il s'approche. Le chien, affaissé dans la vase, essaie de se relever lorsqu'il voit son maître.

« Tranquille, mon chien. Qu'est-ce que tu as ? »

Lui prenant la patte droite repliée sous lui, le Fou la trouve coincée dans un vieux piège rouillé, posé probablement le printemps dernier et oublié là.

« Bouge pas, chien. Ça va faire mal. »

Il le libère et le ramène exténué dans ses bras. Il entre à la maison, nettoie la plaie, puis, avec un morceau de vieille chemise lui fait un pansement.

« Bon chien. Couche-toi. »

Durant toute la journée il en prit soin. Il se coucha inquiet et, la nuit, le chien délira. Le matin trouva, côte à côte, l'homme et la bête épuisés. Le chien avait la patte enflée et infectée. Le Fou

partit avec son fanal pour se rendre au village. Il voulait l'échanger pour qu'Ami puisse encore courir comme avant. Le village immobile le regarde. A peine ici et là un rideau s'écarte-t-il, et une tête de femme curieuse apparaît. Les hommes, probablement aux champs, doivent labourer. Comme au printemps, le Fou se dirige vers l'épicerie et entre. Les vieux, assis sur un banc de bois, arrêtent brusquement leurs conciliabules en voyant entrer l'étranger.

« Madame, mon chien s'est blessé à la patte. Pourriez-vous me donner du désinfectant ? »

— « Avez-vous de l'argent pour payer ? »

— « Non, mais j'ai apporté . . . »

Mais déjà la femme ne l'écoute plus et lui a tourné le dos. Il se retourne; les vieux, gênés, baissent la tête. Sans dire un mot, il sort. Devant le magasin, Emmanuel et quelques villageois se sont réunis. Quand le Fou veut passer, ils le repoussent. C'est Emmanuel, le père de Thérèse, qui l'apostrophe.

« Eh ! toi, l'étranger ! Que viens-tu faire ici ? »

— « Je suis venu pour . . . »

Mais, sans lui laisser le temps de finir, il continue :

« Je te conseille de quitter la région et de ne plus parler à ma fille. Ici, on est tous contre toi. Retourne d'où tu viens — on ne te veut pas. »

Puis, en le bousculant, ils lui arrachent son fanal et le brisent.

Quand le Fou pousse la porte de sa maison, Ami relève la tête et le regarde, confiant.

« Repose-toi, mon chien. Tu vas aller mieux. »

Et, plus malheureux qu'Ami, le Fou se couche.

• • •

Une branche de tremble, tristement, bat contre la porte. Une pluie fine tombe, s'infiltrant sous le toit. Ami n'a pas dormi et sa blessure s'est aggravée. Le Fou l'examine et, sans un mot, va dehors. Il revient avec du bois qu'il jette dans le feu. Il fait chauffer de l'eau, puis s'approche de son chien avec un bâton.

« Excuse-moi, Ami, mais c'est la seule façon. La gangrène s'est mise dans ta patte. »

Rapidement, sans que le chien, affaibli, n'ait pu parer le coup, il l'a frappé et assommé. Il prend ensuite une hache et sans presque voir, lui tranche la patte. C'est tout. Avec une ficelle il arrête

le sang et il nettoie les chairs avec l'eau bouillante. Il refait un pansement et sort, incapable d'assister au réveil de son chien.

Thérèse arrive, tandis que le soleil se couche sans être apparu. Elle trouve le Fou, le visage défait, appelant seul le vent qui s'éloigne de lui.

— « Où est Ami ? »

Il ne lui répond pas.

Pressentant le drame elle court vers la maison. Ami ne se lève pas quand elle entre. A peine esquisse-t-il un mouvement de queue. Elle sent le Fou derrière elle.

« Qu'est-ce qu'il a à la patte ? »

— « Elle était malade. Je n'ai pu le soigner, et j'ai dû la lui couper. Si l'infection ne s'arrête pas, je devrai le tuer. »

• • •

Le village dort. Même ses chiens somnolent, couchés dans leur niche, se protégeant de la fine pluie qui tombe, obsédante, depuis le matin. Les maisons se sont éteintes, une à une, comme soufflées par le vent rageur. Seule, la vitre arrière de l'épicerie veille encore. Madame Péloquin compte l'argent de la journée, puis sa lumière s'éteint, elle aussi, et le rêve s'empare du village tout entier.

Le jour va bientôt se lever dans la grisaille d'une aube souillée de pluie. Le Fou suspend ses vêtements mouillés au crochet d'où pendait son fanal. Puis, il se couche et s'endort.

• • •

Depuis quelques jours, Ami, soigné par Thérèse et le Fou reprend des forces et, un beau matin, il se lève et vient comme avant réveiller le Fou. Son maître, heureux, lui donne un morceau de viande saignante et le force à se recoucher. A Thérèse, qui arrive de la grève, il montre Ami, guéri. Elle s'approche.

— « Tu vas bientôt courir comme avant sur la batture. »

Puis, se tournant vers le Fou :

— « Tu sais, à propos du vol commis chez Péloquin, l'épicier, ils ont fait venir la police. »

Un silence gêné s'installe dans la pièce. Le Fou comprend que la chose est grave, car les gens de la campagne n'aiment pas qu'on se mêle de leurs affaires. Aussi est-il rare qu'on appelle la police.

« Soupçonnent-ils quelqu'un ? »

Mais Thérèse ne lui répond pas et l'entraîne sur la batture où le soleil, revenu, allume un par un les roseaux humides.

• • •

Petit à petit, à mesure que passaient les jours, les pas d'Ami s'allongeaient. La blessure s'était cicatrisée et, sur trois pattes, il réapprend à marcher, d'abord avec difficulté, puis plus aisément, à mesure que l'habitude le guide.

« Viens mon chien. C'est ça. Bon chien. Pas trop vite. Ne te fatigue pas. »

Et le Fou appelle Ami, le caresse, l'encourage.

Maintenant, il l'a couché et, de sa porte, il regarde le soleil descendre, freiner sa chute, laisser tomber partout ses rayons pour mieux s'agripper de toutes ses couleurs aux nuages qui le soutiennent. Puis, le vent accourt et les roseaux, tous ensemble, se mettent en marche d'un seul geste et le Fou rêve que seul, il les commande. Thérèse arrive, se frayant un chemin à travers la foule qui s'écarte. Elle trouve le Fou changé, bizarre, comme le soir de sa première rencontre.

— « Le soleil meurt bien ce soir. »

— « Oui. »

— « Sur la rivière il y a... »

— « Je sais. »

— « Ah ! »

— « Le vent est passé. »

Silence.

— « Les policiers sont venus. »

— « Je sais. »

— « Avec ton père. »

— « Je sais. »

— « Il te l'a dit ? »

— « Oui. »

— « Ils pensent que c'est moi le voleur. »

— « Je sais. »

— « Toi ? »

Silence — Puis, après un moment :

— « Si tu l'avais fait, tu aurais eu raison. »

Silence.

— « Mon père a décidé de m'envoyer au couvent. »

— « A cause de moi ? »

— « Oui. Il ne veut plus que je te voie. »

— « Pourquoi ? »

— « Il te craint. »

— « Moi ? »

— « Oui, toi. Tu lui fais peur. »

— « Mais, je... »

— « Je sais. »

— « Alors, le vent, les goélands, les baies ? »

Silence.

— « Je ne te verrai plus. »

— « Quand les outardes passeront, je reviendrai. »

— « Tu promets ? »

— « Oui. »

Et elle s'éloigna dans le vent qui hurlait, lui reprochant peut-être sa lâcheté, de ne pas lui avoir dit : « Reste avec moi. Je t'emmène. On part. »

En même temps que son désespoir, l'obscurité s'empara de la batture. Les nuages accourus des quatre coins du vide s'élançèrent, se heurtèrent au-dessus de lui. Il y eut tempête. Les arbres se tordirent, les joncs roulèrent, chacun s'appuyant sur son voisin qui cédait. Un butor passa, bas, entre deux éclairs, lui crachant à la face sa plainte de mort. Le vent redoubla. Puis, au milieu du chaos, une petite voix s'éleva — un cri perça, déchirant le silence du tonnerre, couvrant l'immensité en furie. Puis, plus rien. Il marcha, courut, tomba, repartit, se relevant, tombant, se relevant encore puis retombant dans la boue. Pour la première fois il maudit le vent. Il tomba encore et ne se releva plus, exténué, brisé.

Le matin le retrouva, méconnaissable, affalé sur une petite butte de terre au milieu du marais. Il regardait, sans le voir, le fleuve étrangement calme et froid, où s'étiraient quelques lambeaux de brume.

Inquiet comme l'animal qui sent le feu approcher, l'homme s'est remis à vivre. Depuis deux jours il n'a pas de nouvelles de Thérèse. Personne ne lui a parlé, mais quand il voit s'avancer au loin sur la batture qui recule deux policiers escortés d'un groupe de paysans, il comprend.

Quand les hommes sont suffisamment près, l'un d'eux s'avance, Emmanuel.

— « Qu'as-tu fait de ma fille ? »

Un des policiers l'interrompt de la main et, se tournant vers le Fou, enchaîne :

— « Monsieur, suivez-nous. Vous êtes retenu comme témoin important à propos de la disparition de la jeune Thérèse Péloquin, fille de monsieur Emmanuel Péloquin. »

— « Mais, je ne peux pas partir, mon chien, Ami... »

— « Vous devrez le laisser ici. Vous ne pouvez pas l'emmener. »

— « Que fera-t-il, seul ? Il est blessé. Regardez. »

Et du doigt il désigne Ami qui, les yeux humides, le fixe, effrayé. Mais déjà les deux policiers l'encadrent et l'emmenent. Ami, avec sa patte amputée, ne peut les suivre. Il regarde son maître disparaître et revient se blottir contre le seuil de la cabane. Son maître, il est sûr, reviendra avec la nuit.

Quelques heures plus tard, c'est l'obscurité. Le chien hurle quand, pour la première fois, il voit descendre seul le soir. Affolé, il se lève et court de sa course infirme jusqu'au bateau, puis jusqu'à la côte où avec son maître et Thérèse il regardait souvent le soleil se coucher. Rien. Il revient à la cabane fatigué, apeuré, seul.

• • •

Les idées se bousculent dans la tête du Fou. Il pense d'abord à Ami puis, persuadé que les policiers le relâcheront vite, il ne se fait plus de soucis. Mais Thérèse ? Où est-elle ? Que lui veulent ces gens ? Il trébuche. Un des villageois, traîtreusement, l'a accroché du pied. Sans se retourner, le Fou entend les autres murmurer contre lui. « Quand j'arriverai au village », se dit-il, « elle sera là. Tout simplement, elle se sera égarée dans les joncs. C'est ça. Il faut que ce soit ça ». Du mieux qu'il peut, il se rassure. Et il pense à Ami. « Il doit être inquiet, pauvre chien. »

Sous les pas du Fou, le sol s'est raffermi. On est sorti des marais. L'homme n'en est que plus seul. Au bout de quelques minutes de marche, le village apparaît, comme un oiseau blessé, blotti entre deux monticules de terre, il se rapetisse sur lui-même, craint l'homme qui approche. Puis, brusquement, il fait volte-face, attaque, se sentant attaqué. De chaque maison sortent des hommes, des femmes, des enfants. Chacun est là, pourtant ce n'est ni fête ni congé et tout ce petit peuple marche, court au-devant de l'étranger capturé. L'homme les regarde s'approcher, l'entourer, lui et les policiers. On se met à murmurer dans la foule, puis quelqu'un crie distinctement :

« Laissez-nous-le : On fera justice nous-mêmes. »

Une clameur couvre la fin de la phrase et on entend encore distinctement :

« On sait que c'est lui le coupable. Maintenant qu'on le tient, partez d'ici ! »

Puis, venue d'on ne sait où, une pierre vole et frappe le genou du Fou. Un des policiers en dégainant son arme s'avance sur eux :

« Laissez-nous passer. Sinon, je tire. »

On s'écarte — ils passent — puis la foule se referme derrière eux.

L'homme, poussé par les deux policiers, pénètre dans une salle basse, humide, aux murs de ciment blanchis à la chaux. Cette salle servait, selon l'occasion, de salle paroissiale, de salle de retraite. Aujourd'hui, elle servait de prison. Dehors, l'atmosphère est aussi lourde. Puis, la pluie qui menace depuis le matin s'abat sur la foule et la disperse.

Le Fou reste seul toute la journée. Vers trois heures, un des deux policiers entre et, sans rien dire, dépose sur le vieux banc d'église où l'homme est assis, son souper : un bol de soupe, un quignon de pain, un peu d'eau. La journée s'étire, triste, interminable. Le Fou se lève. Par l'étroite fenêtre qui, au ras du sol, espionne les champs, il regarde le ciel gris où, pressés, défilent en rangs serrés les nuages. La pluie a cessé et un vent froid se lève. Puis, méchamment, sans avertir, le vent fait sa première victime : une feuille plus petite, plus fragile que les autres, qu'il détache de sa branche. Insensiblement, elle descend, glisse, se déploie et, doucement, se dépose sur le sol juste devant la fenêtre du Fou. L'automne est venu.

Brusquement, la porte s'ouvre.

« On va t'interroger demain. Tiens, prends ça. »

Le plus grand des deux policiers lui lance une couverture de laine. Le Fou, sans esquiver un geste, la regarde tomber à ses pieds. Le policier se retourne en haussant les épaules.

Le soir est tombé. Le Fou, tristement, regarde le plafond gris et les murs sales. Il pense à Ami, blessé. A Thérèse qui, elle aussi, les yeux grands ouverts, regarde un autre ciel gris, froid, sans fin. Il pense à elle qui, indifférente, regarde passer les hommes, son père, les autres, avides et hypocrites qui la recherchent. Il en est sûr, c'est à lui qu'elle pense. Elle ne lui en veut pas, c'est certain, elle a compris que le Fou regrette.

A l'horizon, très bas, une vague lueur apparaît, au ras du sol, à la hauteur des repousses de blé coupé hier et terrassé par le gel. Ce matin, le soleil se traîne, hésitant. Il rampent, craignant de déranger, de surprendre, d'éclairer même. Il a changé depuis un mois, le soleil. Lui, qui arrivait si éclatant, si beau, il hésite maintenant et ne parvient pas à réchauffer le sol engourdi. Le Fou lève la tête. Il n'a pas dormi, à peine a-t-il fermé un instant les yeux. Maintenant, il est en paix avec lui-même, avec Thérèse. Le jour peut venir.

• • •

« Eh ! l'homme, mange ça et prépare-toi. Il y a un inspecteur qui vient d'arriver pour toi. »

Le policier sort, pressé d'aller voir son supérieur. Quelques minutes plus tard, il revient chercher le Fou et le conduit à son chef installé chez le maire, dans une petite maison blanche, près de l'église. Le perron craque un peu sous le poids des deux hommes et le Fou remarque sur la première marche, crispée et sèche, une autre feuille morte. Le soleil s'est esquivé et laisse le vent siffler et refroidir la terre. Derrière les deux portes où l'on a remplacé le moustiquaire de l'été par une vitre, le Fou devine l'inspecteur. Ce n'est qu'une apparition brisée par le reflet de la fenêtre, mais le Fou a situé l'homme. Il entre et s'avance vers lui.

C'est un homme à l'allure soignée, à la moustache tombante, aux joues bien rasées et parfumées. Bien qu'assez jeune il a une canne et un lorgnon. Il semble impatient et doit pester contre le sort qui l'envoie dans ce coin perdu. Visiblement, il est mal à l'aise et de mauvaise humeur.

« Ah ! Enfin ! Ce n'est pas trop tôt. »

Le policier embarrassé baisse la tête.

« Venez ici, vous ! »

Sans un mot, le Fou s'avance, les mains dans les poches, les yeux absents.

« Dites-moi, que lui reproche-t-on ? »

Le policier se hâte de répondre.

« On l'accuse d'avoir volé madame Péloquin, l'épicière, la nuit du 26-27 août. On le soupçonne également d'avoir enlevé la petite Thérèse Péloquin par rancune contre monsieur Emmanuel Péloquin, son père. »

« Qu'avez-vous à répondre à cela ? »

Le Fou, distrait, regardait par la fenêtre où son regard s'attardait sur une fleur oubliée par le froid.

« Répondez quand je vous parle. »

Et, ce disant, il frappe la table de son poing. Deux verres s'entrechoquent.

« Je vous ai demandé ce que vous aviez à répondre. »

Le Fou, le regard haut : « Je n'ai pas volé la veuve Péloquin et Thérèse était ma meilleure amie. » Et il s'enferme dans un silence obstiné, contre lequel viennent se briser toutes les questions. L'inspecteur, au bout d'une heure, se tourne vers le policier et, s'épongeant le front :

« Je ne peux rien tirer de cet homme. Je propose qu'on le libère et que vous continuiez l'enquête. Quant à moi... »

Mais ces derniers mots sont couverts par un cri venant du dehors.

« Monsieur l'inspecteur, monsieur l'inspecteur » et la porte de la cuisine s'ouvre, livrant passage à un petit homme rouge d'émotion qui laisse tomber entre deux souffles :

« On a retrouvé le corps de Thérèse. »

Pour la seconde fois, le Fou semble sortir de son rêve.

« Où l'a-t-on trouvée ? »

L'homme se tourne vers lui et la voix en colère :

« Dans le fleuve, juste en face de ta baie. Elle était restée accrochée par les cheveux à des branches. »

L'inspecteur, inquiet de voir de nouvelles complications surgir et peu désireux de rester plus longtemps dans « ce trou » :

« J'ai changé d'idée. Gardez cet homme, poursuivez l'enquête sur place et amenez-le moi à mon bureau demain, à Sorel. »

Puis, pressé de quitter l'endroit, il monte dans sa voiture et s'éloigne rapidement vers la ville. Le policier, prenant le Fou par le bras :

« Tu as entendu ce que l'inspecteur a dit. Suis-moi. Je vais te raccompagner à ta cellule. »

En traversant la place, le Fou voit arriver à l'autre bout du village un triste cortège, portant, drapé dans un filet, le petit corps gelé de Thérèse. Avant que la porte ne se referme, le Fou entend quelqu'un lui crier : « Assassin. »

L'homme regarde par la petite fenêtre. Le groupe s'est arrêté en face de l'église. On dépose le corps de Thérèse sur la terre gelée. Chaque maison s'approche, le groupe augmente. On s'agite. Le Fou aperçoit Emmanuel qui, le poing levé, désigne la prison. Il ne s'en occupe pas. Son seul regard est pour ce petit corps allongé sur le sol. « Elle doit avoir froid », se dit-il. Et il imagine Thérèse avec ses longs cheveux noirs mouillés, éclaboussant ses épaules trop frêles, trop blanches et ses grands yeux noirs tristes, fermés pour toujours. Il se souvint alors d'un petit garçon de son enfance qui lui avait dit : « C'est bien d'avoir eu un ami, même si l'on va mourir ». Alors, le Fou en paix, s'étend sur son banc et s'endort, tandis que dehors la nuit arrive et recouvre le village.

Le Fou ne se réveille qu'à l'entrée du policier.

« Lève-toi vite et mange. On part dans quelques minutes pour Sorel. »

Le Fou se lève. Le soleil brille. Il fait beau aujourd'hui, on se croirait en été. Tellement, qu'au loin, imperceptible, un goéland appelle ses frères pour repartir à l'aventure. Rapidement, l'homme mange le morceau de pain et le plat de fèves que son garde lui a apportés. Il boit un peu d'eau, puis attend le policier qui ne tarde pas à arriver.

« Viens. L'auto est prête. »

Il embarque dans la vieille voiture, encadré des deux gendarmes. En chemin, il remarque un camion arrêté en face de la mairie dans lequel on s'efforce d'entasser tant bien que mal les hommes du village. Le chauffeur accélère. De chaque côté, des poteaux filent et la route s'éloigne peu à peu du fleuve. Au bout de la dernière terre, une corneille sonne le rassemblement et tout le vol prend son élan vers le sud. Le Fou les regarde partir et les suit du regard jusqu'à ce que la première maison vienne les cacher. On entre dans la ville. A la route sinueuse de terre succèdent les tranchées paral-

lèles et perpendiculaires de béton et d'asphalte. La voiture roule un certain temps, puis s'arrête en face du Palais de Justice. Les deux policiers font sortir le Fou et l'escortent.

Après une série de portes fermées et ouvertes et de secrétaires occupés et pressés, le Fou débouche dans un grand bureau richement décoré et éclairé discrètement par deux fenêtres voilées de lourdes draperies mauves. Le parquet de bois, recouvert en partie, brille par plaques chaudes et dorées. Derrière un immense bureau qui occupe le quart de la pièce trône l'inspecteur. Métamorphosé, il sourit, détendu.

« Alors, voilà mon homme d'hier ! »

Il fait signe aux policiers de se retirer et, désignant une chaise, il fait asseoir le Fou.

« Vous savez, je suis pour vous. D'ailleurs ce monsieur Péloquin m'est antipathique. Je suis convaincu de votre innocence et j'en ai touché un mot au juge ce matin. Votre affaire est presque réglée. Il vous faudra néanmoins témoigner au procès de cet après-midi. Pour le vol, on soupçonne un homme qu'on a trouvé ce matin, ivre mort et qui a déjà travaillé pour madame Péloquin. Quant à la noyade de la jeune Thérèse, il appert qu'il s'agit là d'un accident causé par la forte tempête, le soir du drame. Je vais rappeler les policiers. Ils vous emmèneront dîner puis vous conduiront à la Cour à deux heures. A bientôt. »

Le Fou, peut-être vaguement déçu, se lève et sort, sans un remerciement pour l'inspecteur qui, le visage humble, se préparait à recevoir une louange qui ne vint pas.

Son dîner, le Fou le prend dans un petit « snack bar », rendez-vous des étudiants et des amoureux. On le regarde avec intérêt, pitié peut-être, ce grand gars aux yeux bleus, aux cheveux longs, encadré de deux policiers. Le Fou ne pense à rien. A un moment, son regard se pose sur une jeune fille qui, à l'écart, le regarde manger. Plus vieille, elle lui rappelle cependant Thérèse, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux immenses. Tout le temps que dure le dîner, ils se regardent. Le Fou n'a pas faim. Il voudrait être loin d'ici, avec Ami.

« Presse-toi. Il faut être à la Cour pour deux heures. »

Le silence s'est fait dans le restaurant. Comme tous les étudiants du monde, ceux qui sont ici n'aiment pas les policiers. Ce gars étrange est comme eux et les « flics » l'emmènent — on va le juger. Quand le Fou passe près de la jeune fille, elle lui souffle :

« Bonne chance — qui que tu sois. »

Le Fou se retourne et la regarde. Un des policiers le tire par le bras. Ils sortent. Tout en marchant dans une rue bruyante et sale, ils se rendent jusqu'à la Cour. C'est l'attente. Finalement, apparaît un greffier.

« Suivez-moi monsieur. »

Le Fou, précédé du greffier, débouche dans la salle des audiences. On l'amène vers un homme qui lui fait prêter serment et qui le conduit jusqu'à la boîte aux témoins. On va l'interroger.

D'où il est, il voit toute la salle. A son entrée, les gens ont tendu la tête, se sont poussés pour mieux voir. Dans la foule, son regard s'arrête. Emmanuel, les bras croisés, le fixe, farouche. Il a le regard sombre et méchant. Le Fou baisse les yeux, triste. « Pourquoi m'en veut-il tant ? » Mais déjà un avocat s'adresse à lui.

« Que faites-vous dans la vie ? »

— « J'existe et je regarde. »

Les questions se succèdent, stupides et méchantes. Quelquefois, le Fou ne répond pas. Il se contente de hocher la tête. Puis, d'autres témoins font leur apparition et, vers quatre heures, le juge demande le silence :

« Ayant pensé et mûrement réfléchi à la cause qui nous occupe, et en connaissance des faits qui m'ont été soumis, je déclare cet homme innocent et libre. La séance est levée. »

Le Fou n'est pas heureux. Vaguement soulagé peut-être. Surtout fatigué, et pressé d'aller rejoindre Ami. Il se tourne vers un policier.

« Allez-vous pouvoir me reconduire ? »

— « Bien sûr, et plus comme un prisonnier. Je suis bien content pour vous. »

• • •

Quelques minutes plus tard, la voiture file sur la route de Sainte-Anne. Au début, les policiers essaient de se faire joyeux, mais le Fou est mélancolique. Le trajet lui paraît plus long qu'à l'aller. Le soleil, obscurci par des nuages accourus à sa rencontre, se prépare à descendre. L'auto s'arrête. En bordure de la route, le fleuve. Un peu plus loin, les marais et, à droite, au fond, la baie du Fou. Il descend, se tourne vers les deux hommes.

« Merci quand même. C'était pas votre faute. »

Puis, joyeux à la pensée de retrouver Ami, il dévale la côte qui mène au fleuve.

A mesure que la distance diminue, les pas du Fou s'allongent. Il court presque lorsqu'il sent sous ses pieds le sable de la grève où sa maison est bâtie. Le soleil est presque couché et le vent froid, revenu. Sans couleur, le ciel s'assombrit peu à peu. « Derrière ce bosquet, c'est ma maison. J'espère qu'Ami a trouvé le poisson que j'ai laissé. » Et il rit, en pensant à la joie de son chien. Et le Fou est presque heureux. Le bosquet contourné, il s'arrête, fait un pas, un autre, chancelle. De sa maison, il ne reste qu'un peu de fumée s'élevant des poutres noircies, et un des murs de pierre resté debout et que le vent fait osciller.

« Ami ! »

Il court, se jette sur ce qui reste de son chien. Affaibli et infirme, il n'a pas dû pouvoir esquiver l'homme qui, d'un coup de feu, l'a abattu. Il est tombé d'une masse, mi-assis, mi-allongé sur la pierre noircie qui servait de seuil à la maison.

Le Fou, de ses mains, commence à creuser le sable de la grève. Il y fait un trou, y dépose Ami. Il se lève. Le vent gonfle ses cheveux. Les yeux humides, il voit au loin un vol d'oies trouer le ciel presque noir. Alors, il se met en route et, plus courbé, plus seul qu'avant, il disparaît au loin.

• • •

CÉCILE CLOUTIER

CANNELLES ET CRAIES

POÉSIE

CÉCILE CLOUTIER — Née à Québec, en 1930. Etudes à l'Université Laval où elle obtient, en 1953, une licence ès Lettres. Etudie l'espagnol, l'allemand et le russe. Doctorat de l'Université de Paris, en 1962, avec une thèse sur *L'esthétique de la vie quotidienne au Canada français*. Licence en Philosophie, en 1965, de l'Université d'Ottawa. A enseigné (1958-1964) la littérature française à l'Université d'Ottawa. Depuis 1964, professeur d'esthétique et de littérature française et canadienne à l'Université de Toronto. A publié deux recueils de poèmes : *Mains de sable* (Editions de l'Arc, 1960), *Cuivre et soies* (Editions du Jour, 1964). Nombreux articles dans revues et journaux.

## CANNELLES ET CRAIES

J'écrirai

De la craie de mes os

Le seigle libre

Créant sa fleur

En hiver

Et ses fils de pain

Je tuerai tous les chevaux dressés

De mon pays

J'abolirai les édifices de patience

Des villes mortes

Je lui donnerai

Des paquebots pleins d'ailleurs

Aux ailes de toile

Glissant sur la fourrure des neiges

Jusqu'au soleil

L'inconnaissable se fit petite fille  
Et devint l'inconnu  
Un panier de nombres  
A chaque bras

Je porte le nord en moi  
Comme le point au bout de ma phrase

J'ai hiver de tendresse  
Aux saisons de moi-même

J'ai semence de soleil  
Aux glaces de ma chair

J'ai neige de pierre  
Au creux de mes silences

Je te confie le sud  
Dans un cri perpendiculaire

Le silence fait  
Des noeuds algébriques  
Aux sources neuves  
Des pays paralysés

Je laisserai à la marée  
Le signe de mon corps  
Sur une plage déserte

J'apporterai tous mes chagrins  
D'amour  
Ceux que j'ai donnés  
Ceux que j'ai reçus  
O homme  
Nombreux  
Dont mes âges ont cherché  
Le visage unique

Les hommes de mon pays sont au printemps de leur parole  
Ils ont de grands cris étranglés  
Dans leurs gestes  
Dans leurs joies  
Les racines de toutes choses sont pour eux traduites  
Leur univers s'épelle en néon  
Alors que lettre  
A lettre  
Au bout d'eux-mêmes  
Une enfance  
De trois siècles  
S'appelle France

Pour naître vrai  
Il faut naître vieux

Je serai une vieille dame  
Avec beaucoup de chagrins d'amour  
J'aurai corsage de cognac  
Et jambe de frêne dur  
Et des feuilles pousseront à mes mains  
Comme à un vieux printemps

Je voudrais écrire un poème  
Comme le printemps est certain après l'hiver  
Comme le glaïeul s'ouvre à chaque matin  
Comme la cannelle joue son bruit d'odeur  
Comme le sable est multiple

Tu avais tant de paroles en toi  
Au bout des mots  
Qu'au plus creux de l'amour  
Tu signifiais

Un long voile de bêtise  
Couvrait les hommes

Une grande soif de matin  
Se répandait sur toutes choses

J'avais besoin du premier mot

Je me voudrais

Toute

Voulue

Geste

A

Geste

Un panier d'actes

Sur la table d'albâtre corail

## CHAGRIN D'AMOUR

J'ai trempé tes mugets  
Dans l'amphore de sang  
Mai est rouge  
Douze mois par an

Mon frère est mort  
Au bout de l'avenue du temps  
J'ai mal aux grandes paroles  
Qu'il m'a données  
Et dont j'ai fait des chaînes

Je ferai à ma fille  
Une poupée d'avoine chaude  
Et je lui chausserai  
Un voyage à chaque pied

Tu as mis en moi  
La longue flûte de ta parole d'homme

Mon corps a appris la vie

## L'ASPHALTE PENSAIT

Dans une fenêtre champagne  
Deux rideaux de mousseline  
Répétaient

Peau de bête noire

A peau de bête noire

Je construirai une grande route blanche

Jusqu'au bout des mois de tout le temps

Jusqu'à une hutte d'écorce beige

Où

Vivait

L'homme

LIBRE

Quand je mourrai  
Il faudra me retirer de moi  
Ville à ville

Quand je partirai  
Il faudra muer  
Tous les pétales de l'amitié

Quand je laisserai tomber ta main  
Il faudra me recommencer  
Homme à homme

Orme, érable, frêne

Mon pays porte des noms de saints

Hébert, Lapointe, Chamberland, Vigneault

Nous lui donnerons des noms d'homme

Anne, Pauline, Rachel, Pascale

Nous lui donnerons des prénoms de femme

Je dis joie  
Comme vêtement chaud  
Et couronne de ferveur

Je dis joie  
Comme saison de pain  
Et septembre d'épis

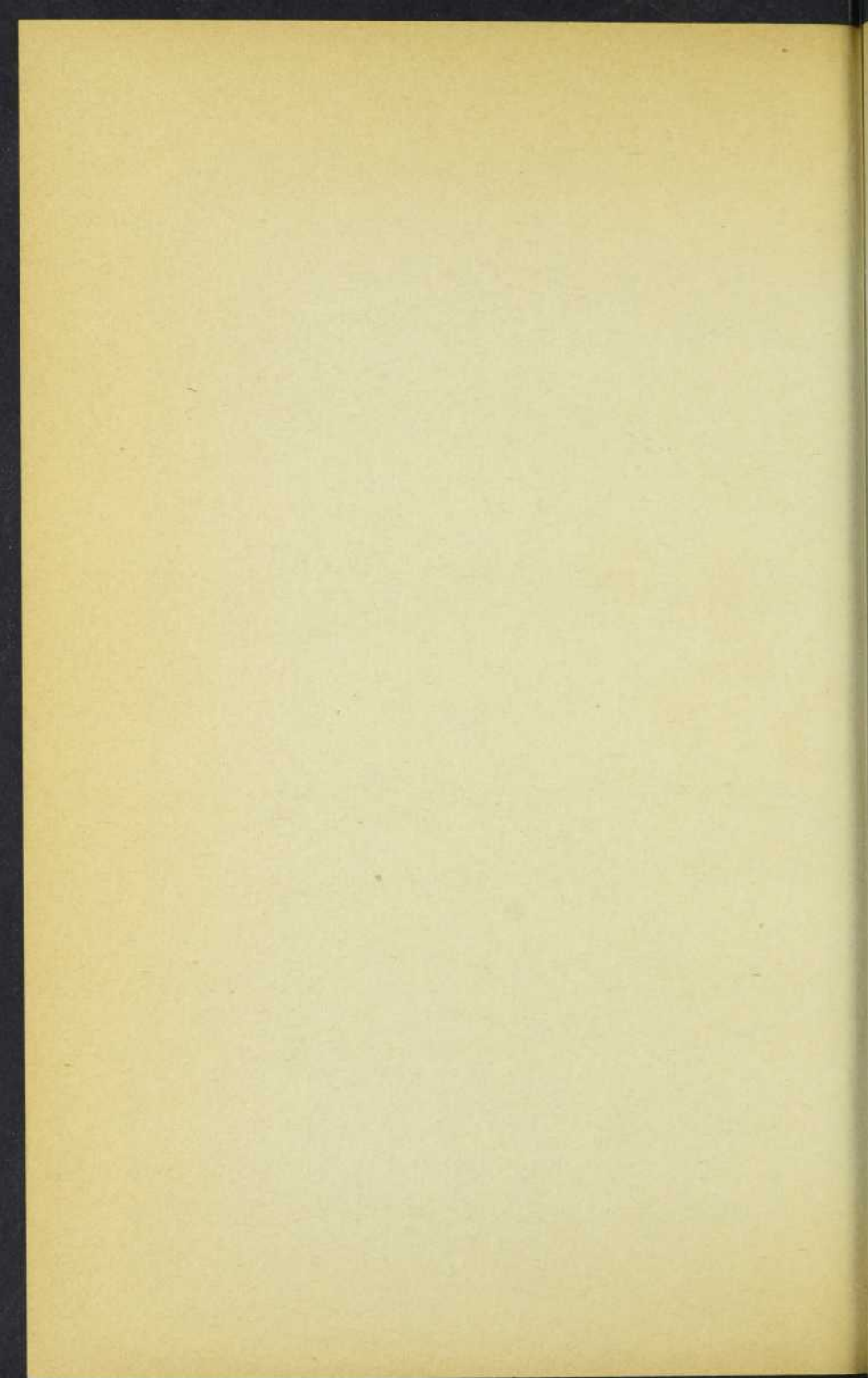
Je dis joie  
Comme gerbe de juin  
Et printemps de caresse

Je dis joie  
Comme capeline  
De baisers blonds

Cannelles et craies

Encres

Paroles debout



JEAN F. SOMCYNKY

QUARANTE CANADIENS  
EN AFRIQUE

RÉCIT

## JEAN F. SOMCYNKY

Jean F. Somcynsky est né à Paris en 1943. Il a vécu une dizaine d'années en Argentine et vit au Canada depuis 1957. Il achève présentement, à l'Université d'Ottawa, une maîtrise en économie. Il a pour intérêt principal et professionnel le développement économique, au Canada comme dans le Tiers-Monde; c'est d'ailleurs le thème du reportage que nous publions ici, *Quarante Canadiens en Afrique*. La littérature est également, et au même titre, l'une de ses préoccupations majeures. Il a publié un roman, *Les rapides*, en 1967, au Cercle du Livre de France, et en 1968 une nouvelle, *Au Vietnam ou ailleurs*, dans *les ÉCRITS*. Boursier du Conseil des Arts, il a écrit cet été deux romans, *Les technocrates* et *Adrénaline*, qu'il compte publier dans les prochaines années.

Il aime la littérature qui veut dire quelque chose, qui sert à brasser idées et sentiments, qui parle de la joie de vivre dans ce monde imparfait. Il ne prise pas, nous dit-il, la littérature d'introspection, ni les jeux stylistiques.

## QUARANTE CANADIENS EN AFRIQUE

Le 25 juin dernier, un groupe de quarante Canadiens quittait l'aéroport de Dorval, en route pour l'Afrique. Il s'agissait d'un voyage d'étude organisé par l'Entraide Universitaire Mondiale (EUM) du Canada. Nous devons visiter le Sénégal, le Mali et la Côte d'Ivoire, trois pays francophones de l'Afrique de l'Ouest. Mais les révoltes françaises du printemps s'étaient repercutées à Dakar, en raison de la similitude des structures universitaires, des problèmes communs et de l'esprit d'imitation. Le président Senghor décida alors de fermer l'Université pour un an, histoire de calmer les gens (et d'aggraver les problèmes); et nous, nous avons remplacé le Sénégal par le Maroc, quelques jours à peine avant le départ.

La délégation était composée du directeur, le docteur Roger Ghys, de trois professeurs, Mesdames Jean Morisson et Marie Perimbam et le docteur Michel Maldague, d'un administrateur, Pierre Lefrançois, président-sortant de l'UCEQ, et de trente-cinq étudiants, dont la nomenclature serait trop longue. Ces étudiants avaient été choisis par les comités locaux de l'EUM dans toutes les universités canadiennes où de tels comités existent. Les critères du choix concernaient autant les qualités académiques que l'ensemble de la personnalité. Les deux sexes étaient représentés, ainsi qu'un éventail de disciplines : médecine, sylviculture, économie, droit, arts, politique, etc.

Ces six semaines de voyage et d'étude ont été pour les participants une expérience de premier ordre. Ça a soulevé parmi nous plusieurs questions fondamentales quant au développement et ses difficultés. De plus, le voyage a été intéressant en soi, et nous a permis de voir et de connaître l'Afrique de façon unique. Finalement, il y eut l'expérience humaine, hautement valable. Tout cela appelle le partage. Les lecteurs, surtout mes amis d'outre-mer, voudront excuser les quelques fautes dues aux faiblesses de la mémoire, aux insuffisances de l'observation et aux possibilités d'erreur dans les sources d'information.

## LA MONARCHIE MAROCAINE

D'abord, une brève escale à Paris, pour admirer les murs placardés de photos de Félix Leclerc, des candidats aux élections de juin, et des restes des émeutes du printemps — ces affiches merveilleuses où l'on sentait le peuple dans la rue et ce rêve : l'imagination au pouvoir (interdiction d'interdire), dans ce pays bizarre qui fait une révolution teintée d'anarchie puis donne une majorité électorale à un régime bourgeois. Nous gagnâmes l'Afrique du Nord le 27 juin. Notre premier contact avec le Maroc : un aéroport simple, entouré de mauvaises herbes, la terre rouge, le soleil. Casablanca. Nous étions attendus par des délégués du Ministère de la Jeunesse et des Sports, qui avait organisé en vitesse notre itinéraire marocain et quelques conférences. Le ministère s'occupa de nous durant tout le périple, nous fournissant des guides qu'ils appelaient conseillers de voyage et dont la mission consistait à ne pas nous laisser trop libres dans la nature.

Le Maroc. Ayant beaucoup fréquenté les Sudaméricains, imbibé encore de culture hispanique, je me sentais très à l'aise parmi les Arabes, qui avaient si fortement influencé l'Espagne, qu'elle n'arrive plus qu'à peine à être terre européenne. La terre rouge de latérite ferrugineuse, fertile comme tout quand elle est irriguée, dépayse d'un coup le visiteur. Mais il y avait les gens, cordiaux, faciles, simples, et riches d'une forte civilisation, parmi lesquels je me sentais chez moi. Certains de mes camarades ont eu de la peine à s'acclimater. Non pas tant à cause de la population qu'en raison du niveau de vie. L'expérience d'un pays sous-développé affecte chacun différemment. Alors même que certains, par disposition, reentraient de plain-pied dans le milieu, d'autres ne parvenaient pas à s'habituer à l'hygiène rudimentaire des endroits publics, aux odeurs de la rue, au côtoiement des insectes. Mais c'était un bon début avant l'Afrique Noire, où les lézards vous fuient devant les jambes, où les toilettes sont le gîte de familles des cancrelats, où l'on se couche en compagnie de moustiques, de papillons de nuit, de mille bestioles diverses, un rêve d'entomologiste, et où occasionnellement une mante religieuse vient dormir sur votre mur.

## LES GENS

Le contact avec les gens était facile. On fréquentait surtout les étudiants, mais aussi nous entamions de bonnes conversations avec des inconnus rencontrés au hasard d'un parc ou d'un café. On voyait peu de femmes dans les rues. Il y avait de vieilles dames au voile noir, de jeunes femmes au voile bleu, vert, mauve, translucide, et quelques jeunes filles en minijupe. Les jeunes filles, excepté (comme partout) les soi-disant émancipées, ne sortent que rarement, avec permission du père. Elles vivent renfermées dans le foyer, se mariant tôt, selon le choix familial, et traversant cahin-caha leurs crises affectives jusqu'à ce qu'elles se casent dans la vieille tradition. Il est par ailleurs assez coûteux de se marier : théoriquement, le conjoint donne au père de son épouse de dix dollars dans les campagnes jusqu'à deux mille dollars en ville. Bien sûr, ce système de dot, ainsi que la rigidité de la condition féminine, tend à disparaître progressivement. La vie ne semble pas trop gaie non plus pour les hommes. Comme la fille doit être vierge au mariage, sous risque de renvoi chez papa, l'homme fait largement appel à la prostitution. A Casablanca, on estime à 25,000 le nombre de prostituées. Il arrive souvent, dans les boîtes, qu'on voie deux hommes danser ensemble, voire seuls. Lors d'une soirée jazzée organisée pour l'ouverture d'un centre d'accueil, l'élément féminin ne constituait pas le dixième des effectifs. Inutile de dire que nos Canadiennes furent hautement choyées par nos hôtes.

La situation de la femme n'est qu'un exemple du désordre culturel qui affecte ce genre de pays, où un traditionalisme quasi pathologique, comme tout traditionalisme, côtoie un modernisme anormal, développé trop rapidement. L'influence occidentale s'acharne à imposer un milieu technique sans préparation préalable auprès de la conscience collective. Par souci culturel, les gens continuent à valoriser le passé, mais en commençant à avoir une vie sociale de style européen. On pouvait observer tous les problèmes d'acculturation, avec les conséquences sociales et humaines qu'on connaît ailleurs. La situation est plus aiguë que dans les chocs de cultures de même niveau technique, car il est difficile de ne pas céder aux valeurs technologiques, et difficile de s'y habituer.

Ces changements de comportement affectent tout le monde, sans égard de classe. La femme est traditionnellement inférieure à

l'homme; un Marocain m'avouait que lui-même, comme tout le monde, se relâchait, et au diable les prérogatives masculines. Les hommes, comme les femmes, abandonnent la djellaba et s'habillent de plus en plus à l'occidentale. On nous a dit que la majorité des jeunes gens n'allaient plus à la mosquée, comme quoi l'âge agnostique a une vocation internationale. Beaucoup de gens délaissent la religion. Certains ne se sentent plus musulmans que culturellement. La plupart insistent sur la souplesse de l'Islam, et démontrent, avec des arguments souvent byzantins, l'actualité du message du prophète. Ainsi, on nous affirmait que l'Islam condamnait, au fin fond, la polygamie : si bien le Coran permet à l'homme d'avoir autant de femmes qu'il en peut contenter; chacun sait qu'on ne peut satisfaire pleinement qu'une femme, et encore. Il est vrai que l'Islam est plus souple au Maroc qu'ailleurs; alors qu'en Tunisie la minijupe fait scandale, les Marocains l'acceptent, les yeux avides. La libéralisation atteint le cadre familial. Jadis, le père choisissait le métier de sa famille. Actuellement, les jeunes se désintéressent de l'artisanat, qui rapporte peu, et cherchent à travailler dans le commerce, les ateliers, l'usine. La nouvelle génération est révoltée ou passive devant la religion, pour les mêmes raisons que partout : absurdité des miracles, irrationalisme de la doctrine, incohérence des théologiens. Les bien-pensants ont beau dire qu'il s'agit d'une simple révolte contre les traditions, on sent chez les jeunes une tendance à la raison et un refus du reste. Surtout, c'est le goût d'élargir ses horizons, ce goût qui pousse les jeunes filles, dans leurs loisirs, à fuir le milieu familial pour fréquenter des centres culturels et des associations à caractère social.

Mais l'Islam est une religion vigoureuse et tenace. Ceux qui sont croyants jusqu'à la superstition ont l'habitude de placer, contre les murs des mosquées, des cierges allumés, pour chasser les mauvais esprits; quand ces dévôts s'en vont, des enfants passent, prennent les bougies, les soufflent, et les revendent au marchand : tout le monde le sait, et on continue quand même. Il m'a semblé qu'on était musulman plus sous un angle moral que dans un sens doctrinal. Et c'est ici que l'Islam pourra faiblir. Comme toute religion traditionnelle stricte, il freine l'initiative sur terre au profit d'un autre monde. Or, il est improbable qu'il résiste longtemps aux séductions du monde technique. Les jeunes gens cherchent des métiers lucratifs, pour se permettre un style de vie moderne.

C'est dans ce goût de vivre mieux que réside une bonne partie de l'espoir du pays, aussi bien que certains de ses problèmes. Je

ne parle pas ici de problèmes culturels : plus il y en a, plus une civilisation est riche. Il s'agit de questions économiques. Le pays est pauvre, aussi bien globalement qu'en raison d'une répartition par trop inégalitaire des ressources : moins de 6 pour cent de la population se partage la moitié du revenu national. Le revenu annuel officiel est de \$70; il baisse jusqu'à \$40 dans les régions rurales, et monte jusqu'à \$1500 chez les ouvriers spécialisés bien payés. Quelles sont alors les classes sociales ? Une grande bourgeoisie d'une cinquantaine de familles, la plupart de la région de Fès, une bourgeoisie bureaucratique gouvernementale, une bourgeoisie moyenne dans le commerce et la grande agriculture, une petite bourgeoisie rurale, et une basse classe immense. L'enrichissement d'un pays va de pair avec la formation d'une large classe moyenne : il est difficile d'en former quand la grande majorité de la population n'a que des ressources exiguës, sans capacité d'épargne, au niveau de la pure survivance, quand l'éducation est mise partout en échec, comme on le verra, et quand la tradition décourage l'initiative et le goût de faire fortune. La porte de sortie est alors, de façon cocasse, dans la corruption bureaucratique, qui permet à des fonctionnaires de détourner des fonds publics pour les investir dans le secteur privé; elle est surtout dans l'éducation, qui pousse la plupart des jeunes à investir, à s'enrichir, à s'arranger pour soutenir un mode de vie européen.

#### LES PROBLÈMES

Cet espoir est contrecarré par les difficultés rencontrées dans le domaine de l'éducation. Ces difficultés sont presque insurmontables, dans ce pays comme ailleurs, malgré les efforts qu'on fait. Le Maroc, comme le Mali et la Côte d'Ivoire, consacre le quart de son budget à l'éducation : mais comment ne pas être en perte de vitesse, avec une natalité de 4.6 ? Il naît plus de gens qu'on n'en peut instruire, et on n'a pas le temps de former assez de maîtres. Les jeunes gens, s'ils veulent s'enrichir et s'urbaniser, refusent le maigre traitement d'un instituteur perdu dans la campagne. La population étudiante décroît de façon catastrophique à mesure que croît le niveau d'instruction : 20 pour cent seulement des élèves deviennent étudiants, 5 pour cent seulement de ceux-ci atteignent l'université, et tous ne reçoivent pas un diplôme. Il y a trop d'avocats et de philosophes, et pas assez de scientifiques.

Malgré un système d'instruction obligatoire, on n'accepte qu'un nombre restreint d'élèves : ici, il n'y a pas assez de locaux, et là, les classes sont vides faute d'enseignants. Ceux qui enseignent au primaire sont des maîtres marocains instruits en vitesse, souvent peu compétents, qui ne donnent pas aux élèves une formation suffisante pour passer les examens du secondaire. Les maîtres du secondaire sont presque tous des Français, et la France n'en peut fournir qu'un nombre limité. Dans les milieux ruraux, l'éducation se heurte à d'autres écueils : les familles essaient de récupérer les enfants mâles très tôt, pour les faire travailler à la ferme, et les femmes, en raison de moeurs ancestrales, sont souvent rétives à l'instruction donnée dans les cours du soir : tout au plus acceptent-elles de suivre quelques cours d'art ménager. Ceci est une difficulté majeure du développement. Pour se développer, il est nécessaire d'en avoir les moyens, et de se les procurer si on ne les a pas; mais il faut, surtout, le vouloir intensément.

La volonté de croissance n'est pas partagée unanimement. Chez les étudiants, on a trouvé, comme partout, des idéalistes et des cyniques qui prenaient au sérieux ces problèmes, et d'autres qui s'en foutaient ou voulaient tout bonnement se caser dans le droit, la fonction publique, n'importe où. A Rabat, où nous logions à l'Université Mohammed V, nous avons de longues conversations, au bistro du coin (*Le Châteaubriand*), avec les étudiants les plus noctambules. C'est à travers eux que nous faisons connaissance avec le Maroc, et que nous vérifions et rectifions les informations officielles reçues de nos guides et conférenciers. Notre guide nous avait répété, par exemple, que les mouvements étudiants étaient libres de toute entrave et s'occupaient seulement d'activités sociales et culturelles. Nous avons ensuite appris que les mouvements étudiants marocains, comme en Afrique en général, sont plus ou moins persécutés par le gouvernement. L'Union Nationale des Etudiants du Maroc avait appuyé Ben Barka (personnage qu'on aime, qu'on respecte, et dont on a peur de parler, depuis son assassinat); ses leaders se sont retrouvés dans le Sahara, pour y réfléchir en faisant leurs dix-huit mois de service militaire. Le gouvernement opprime l'UNEM, qui est socialisante, et tolère à peine l'Association des étudiants, une marionnette formée par le parti au pouvoir pour concurrencer l'UNEM.

Nous roulions un soir dans l'Atlas, vers Beni Mellal, où nous allions passer la nuit à la belle étoile, pour le lendemain visiter le barrage et le périmètre d'irrigation (ce que notre horaire finalement

ne nous permit pas). Une voiture arrêta notre autobus sur la route : des gens d'El Ksiba, au courant de notre passage, nous invitaient à modifier l'itinéraire pour visiter le village. Évidemment, nous acceptâmes (et, en faisant demi-tour, nous brisâmes un fil télégraphique). C'était un village agricole de quinze mille habitants. Les gens nous saluaient dans la rue, accueillants, nous regardant avec curiosité. On nous montra les écoles primaires et secondaires, récemment construites, déjà trop petites pour le nombre des inscrits, et pourtant trop grandes pour le nombre de professeurs. La place publique, construite par des bénévoles. L'hôpital, d'une trentaine de lits, avec un seul médecin mais plusieurs infirmiers, qui « filtraient » les malades (les Arabes ne se font hospitaliser qu'à la dernière extrémité, préférant les soins à domicile), et faisaient de la prévention des maladies contagieuses, comme la syphilis et la tuberculose. Ce village respirait le goût du progrès, du développement. L'urbanisation s'y faisait sagement, et non sous forme de bidonvilles comme dans les capitales.

Il s'agissait là, cependant, de développement régional. Le plan quinquennal marocain s'élabore de la base en montant : les projets naissent dans les douars, les villages, les villes, et montent jusqu'au gouvernement central, qui les approuve et les finance. Il n'y a pas de conscience collective nationale dans ces matières. A côté du plan quinquennal, il y a les plans triennaux de promotion nationale : construction d'écoles, de séguias (canaux d'irrigation), travaux de reboisement. La promotion nationale se fait à bon marché, le gouvernement payant les travailleurs un maximum de quelques \$80 par année. Ce service, gratuit ou presque, satisfait peut-être notre sens humaniste, mais ne crée certainement pas de pouvoir d'achat sur le marché. Au moins, une infrastructure, lentement, se fabrique.

Les gens qu'on a rencontrés, au niveau du gouvernement, connaissent les problèmes. Mais en sont-ils conscients, assez pour agir ? Je l'ignore. Nous pouvions remarquer, chez eux, et même un peu partout, une fâcheuse et amusante habitude des cercles vicieux. On nous disait, par exemple : le niveau de vie montera quand les gens feront du planning familial, et les gens feront du planning quand leur niveau de vie sera assez haut. Ou bien : la croissance économique est mise en échec par la croissance démographique, mais il faut faire des enfants pour augmenter la production. Ou encore : il faut trouver des solutions en vitesse, avant qu'il soit trop tard, mais il faut des années pour analyser correctement le pro-

blème. L'administration, déjà lourde et compliquée (un héritage de la France), se complaît dans une impuissance caressée. Mais je ne veux pas oublier, ici, les petits fonctionnaires, surtout les caïds et les gens de province, qui prenaient à coeur ces problèmes, y faisaient face, et parvenaient à les résoudre, à l'échelon local.

Nous avons visité, à Kénitra, deux usines. L'une, de sucre de betterave, avec un équipement polonais et est-allemand, était propriété du gouvernement. Grâce à quelques usines du genre, le pays cherche à se suffire en sucre. Mais le capital est maigre : l'État n'arrive pas à instaurer un secteur secondaire suffisant, et n'attire pas le capital étranger. Il investit dans des projets d'envergure, — barrages, reboisement, irrigation, — visant à créer une solide infrastructure agricole. Il a peut-être raison. Cependant, il aboutit à une situation où un secteur tertiaire trop vaste se greffe tant bien que mal à un secteur primaire limité par un manque de minerai et de faibles ressources en énergie mécanique. L'insuffisance d'industries de transformation, dans un pays aussi peuplé (quatorze millions), réduit considérablement les chances de développement.

L'autre usine, c'était une usine de cellulose, à base d'eucalyptus. L'eucalyptus est un arbre très grand, qui pousse et repousse vite. Les plantations sont fort bien organisées. Mais cette usine, française, avec des cadres étrangers, ne produit qu'une matière brute, exportée en Europe, d'où le Maroc importe ensuite carton et papier. Certes, l'usine fournit des emplois à un large secteur de la population régionale, mais par sa nature elle reste tributaire des marchés extérieurs. Il en est de même pour le phosphate et les grandes ressources du pays. Sans secteur secondaire national, la croissance économique marocaine est induite par l'étranger, et peut s'arrêter à n'importe quel moment. Si la subordination économique n'est pas un grand problème, ce n'est qu'à cause du peu d'ampleur du secteur industriel : seulement 5 pour cent de la main-d'oeuvre est spécialisée dans l'industrie.

Ce chiffre est donné sur une population urbaine active de 28 pour cent. Le 23 pour cent qui reste travaille dans le commerce et l'artisanat. En grattant un peu la réalité, on voit que ces chiffres révèlent une situation anormale. Seul le quart de la main-d'oeuvre travaille effectivement, de façon productive. Le niveau de chômage est grave : au moins le tiers, dans les villes. Il est difficile de le calculer avec précision, vu l'importance du sous-emploi, urbain comme rural. Le sous-emploi prend diverses formes : peu d'heures de travail par semaine, faible taux d'activité des femmes et des

jeunes gens, grand nombre d'emplois à temps partiel, prolifération d'emplois parasites. Et qu'y peuvent faire les trente-trois centres de main-d'œuvre, forcés de se débrouiller dans ce vaste pays, où l'agriculture est pauvre, et d'où l'industrie est absente ?

Le chômage déguisé tient dans ce chiffre : 60 pour cent des travailleurs, dans les villes, sont engagés dans le secteur tertiaire (commerce, services), artificiellement développé. Ce sont les gens qui dans les rues vous offrent des portefeuilles, des peaux de moutons, des tapis, des montres, des « bébelles », de la pacotille, des beautés artisanales, qu'ils ont achetés chez un autre vendeur. L'hypertrophie du secteur commercial est à la fois un désordre économique et un atout touristique. Peu de choses au monde sont aussi attirantes, envoûtantes, éblouissantes que les médinas.

La médina, en arabe, c'est la ville. Chaque grande ville a sa vieille médina, commerciale, la médina intermédiaire, où vit la bourgeoisie, et qui date toujours de moins de cent ou cinquante ans, et la nouvelle médina, qui est la ville moderne, récente, peuplée surtout de travailleurs. (Il y a aussi les bidonvilles, signes d'une urbanisation râtée, en avance sur l'industrialisation.) La plus belle médina, c'est à coup sûr celle de Fès. C'est la vieille ville, fondée au neuvième siècle par un roi adolescent. C'est elle qui abrite l'Université Qaraouine, fondée en 859, à l'époque où Charlemagne (lui-même illettré), dans une terre encore barbare, créait le Collège de France. Cette université, la plus ancienne du monde, fut récemment transformée en mosquée, les cours se donnant actuellement dans une ancienne garnison, à deux pas de la médina. On peut passer des heures et des jours en médina, s'y perdant, s'y retrouvant pour encore s'y perdre. C'est une toile d'araignée de rues étroites, tellement étroites parfois qu'on doit se tasser contre le mur pour laisser passer un âne chargé d'on ne sait quoi. Certaines des maisons qu'on voit ont mille ans. On marche. On s'engouffre dans les ruelles. Quand on lève les yeux, on aperçoit un des trois cents minarets de la ville, sur lequel souvent une cigogne a fait son nid. Si on fermait les yeux, on se transformerait en odorat pour respirer les riches odeurs des épices, des teintures, du cuir fraîchement tanné, du poisson, des fruits. Mais on respire sans fermer les yeux, ou on se cognerait sur la foule qui remplit ces ruelles d'un bout à l'autre, mobile, toujours renouvelée, des vieillards, des enfants, des hommes, des femmes, tout ce qu'on veut. Et pourquoi fermer les yeux ? On se laisse émerveiller par les couleurs. Les deux côtés de chaque rue ne sont

qu'une suite ininterrompue d'étalages : des bouchers, des orfèvres, des boutiques de linge, des comptoirs de cigarettes, des merceries, des vendeurs de babouches, des maroquinerie, des tailleurs, des ciseleurs, des livres arabes, n'importe quoi. Comme beaucoup de marchands sont réunis en corporations, il y a des rues entières de tisserands, de tanneurs, de teinturiers, de bijoutiers. Dans l'espace restreint, surpeuplé de la médina, on sent tout le grouillement de la vie. Néanmoins, là même, entre midi et quatre heures, c'est le désert. On fait la sieste. On plie boutique, on ferme les vieilles portes aux énormes serrures, ou on dort, tout bonnement, sur le comptoir. Mais ce spectacle inouï, merveilleux, est un désastre économique, une vie commerciale fondée sur presque rien, à peine rentable, où les profits du négoce restent au niveau de la subsistance. J'ai demandé à Hamid, qui m'accompagnait, ce qu'il faut faire ou avoir pour vivre en médina; il m'a répondu : de la résignation.

Dans les médinas, on peut se faire une idée de l'état sanitaire du pays. La situation est déféctueuse, bien que des moyens sérieux soient pris pour y remédier. Ainsi, l'eau est contaminée. Nous ne la buvions qu'en y faisant dissoudre une pastille de chlore. Mais il y a peu de cas de typhoïde : avec l'habitude, les gens sont vaccinés, les organismes les plus faibles disparaissant dans le 15/10 000 de mortalité infantile. La conservation des aliments se fait au hasard. On vous sert souvent des fruits un peu moisis sur les bords, et on voit généralement, dans les boucheries, un essaim de mouches sur les quartiers de viande exposés au soleil. Le nombre de médecins est ridiculement bas. Par contre, nous n'avons pas constaté d'insuffisance alimentaire grave. Il n'y a pas de déficit quantitatif ni calorifique, sauf des cas particuliers. Il y a toutefois un manque de protéines, surtout animales, et quelques carences qualitatives. Quoi qu'il en soit, chacun mange à peu près à sa faim.

Cela est normal, vu que le pays est principalement agricole. Cette agriculture sert avant tout à la consommation interne. Alors que 70 pour cent de la population est rurale, l'agriculture, qui croît de 1 pour cent par an, ne forme que le tiers du produit national brut. Nous avons visité le sud du Rif, une partie du Moyen Atlas, tout l'ouest du pays. Il y a surtout des petites fermes : 90 pour cent des familles ne cultivent que des terres de deux hectares, pour des besoins locaux. Là où l'agriculture est modernisée et où l'on cultive pour vendre, les rendements sont triples. Les anciennes

terres colonisées, rachetées aux Français, sont redistribuées par le gouvernement aux paysans, en fermes de sept hectares, une échelle insuffisante pour tout accroissement de productivité. L'Etat conserve d'autres terres, dites terres de travail : elles seraient plus rentables si on les transformait en coopératives, selon le plan de réforme agraire ébauché par le FAO. L'agriculture marocaine souffre de plusieurs handicaps : besoin de modernisation de l'équipement, besoin de rationalisation du marché et de la production, besoin de remplacer davantage l'énergie humaine et animale par l'énergie mécanique, besoin d'accélérer les travaux d'irrigation et de reboisement. Nous pouvions voir, des deux côtés de la route, des terres minées par l'érosion. De vastes segments de collines s'affalent lors des grandes pluies. Et souvent il est difficile de reboiser, car cela signifierait la disparition des pâturages utilisés par les Berbères, et qui sont leur seul gagne-pain.

Dans le domaine de l'agriculture, un détail presque amusant vaut d'être rapporté. Au nord, dans certaines régions, rien ne pousse que le kif, cette drogue largement consommée par la population. On n'y peut faire, semble-t-il, aucune autre culture. Pour garder cette population en vie, le gouvernement subventionne le kif, en achetant toute la production (sauf une partie, qui s'échappe en contrebande), et la brûle, car l'usage du kif est interdit. Ceci fait penser à notre chère Ile Breton, au vieux café brésilien, ou à ces fermiers américains qui sont payés pour ne pas cultiver du blé.

On peut faire en quelque sorte le point sur ce pays en étudiant son niveau d'intégration nationale. Le Maroc est une terre berbère, conquise par les Arabes, islamisée sans souci extrême des frontières, colonisée par la France et l'Espagne, et devenue tout à coup un pays souverain, avec un héritage bigarré de limites géographiques, de régimes politiques, d'ethnies nationales, sur une terre de peu de ressources habitée par un peuple riche d'une grande civilisation. Les seuls principes d'unification nationale sont l'attachement au roi, qui a le respect de tous (sauf d'une partie restreinte de la classe instruite) dans tous les coins du pays, et la conscience de vivre sur une terre qui, par un concours fortuit de circonstances, est aujourd'hui la terre marocaine. Ces deux principes, comme la plupart des principes, pourraient devenir très fragiles. Dans le développement du pays, ils sont étayés par trois forces : l'administration, l'urbanisation et l'éducation, et ils sont contrecarrés par les lenteurs du progrès et l'absence de vie politique libre.

Le réseau administratif couvre l'Etat de plus en plus fortement, autant dans les régions urbaines (du pacha ou du préfet au gouverneur de province, aux ministres et au roi) que dans les régions rurales (des conseils locaux du douar au mokadem, au schirr, au caïd, au super-caïd, au gouverneur, aux ministres et au roi). Le moindre bled a un lien, de plus en plus utilisé, avec le pouvoir suprême. Ce réseau est consolidé par l'électrification, les voies de communication, les quelques mass-média, les courants commerciaux, le marché intérieur. Un système d'interrelations, d'interdépendance et de coordination se fait jour, rendant le pays une nation homogène, de plus en plus unie par l'application des plans. Ces plans, tantôt centralisés par les fonctionnaires de Rabat et tantôt décentralisés au niveau des caïdas, fortifient les notions d'unité et de cohésion nationales dès qu'ils aboutissent à des réalisations concrètes.

L'urbanisation, ici comme ailleurs, n'est pas un simple fait économique, un changement dans les secteurs de production : c'est un phénomène culturel. Ainsi, les Berbères qui s'urbanisent le font, non par manque de terre, mais pour « arriver en ville », parler arabe plutôt que chneuf, gagner plus d'argent, vivre mieux, avoir les loisirs des citadins, profiter des biens de consommation (qu'on se procure plus facilement en ville, même en bidonville, qu'à la ferme ou dans les pâturages). Pour des raisons économiques et sociales, le gouvernement s'efforce de freiner l'exode rural, au moyen de centres de jeunesse, d'aide technique, de cours du soir. L'urbanisation se fait alors sur place, sainement, et c'est tout le village qui se modernise. La venue de fonctionnaires, avec des habitudes urbaines, les améliorations dans les réseaux routiers, ouvrent les gens (sauf les éternels rétifs, évidemment) à une nouvelle culture. On assiste ainsi à la disparition de la vie familiale refermée et des traditions ancestrales particulières à une région. Dans les villes de façon évidente, et dans les villages de plus en plus, le modernisme l'emporte, et s'accroît à mesure que le pays s'industrialise, se construit un capital social. Or, l'industrialisation est univoque : elle crée un milieu technique et une culture propre, un mode de vie unique. Elle est ainsi un principe efficace d'intégration, nationale comme internationale : un Montréalais, à Chicago, à Mexico, à Abidjan, à Casablanca, à Tokyo, se sent chez lui.

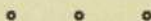
L'éducation joue son rôle intégrateur à deux niveaux : au niveau linguistique et au niveau des programmes. On enseigne actuellement l'histoire du Maroc, la géographie du Maroc, etc. Ceci peut

sembler naturel. Mais, dans les anciennes colonies, c'est une nouveauté : comme on enseignait jadis le programme français, les étudiants connaissaient le moindre affluent de la Seine et la dynastie mérovingienne au complet, et ignoraient tout de leur propre pays. Sur le plan linguistique, le gouvernement a choisi l'arabisation. En pratique, il y a des difficultés. L'enseignement primaire est en arabe, avec des maîtres souvent peu compétents, mais arabes. Au secondaire et à l'université (sauf dans les facultés de type traditionnel : lettres, droit, théologie), l'enseignement est en français. La langue administrative est le français, bien que l'arabe gagne du terrain. La langue berbère est en voie, semble-t-il, de disparition. Des étudiants de sciences et de médecine nous ont dit que la lutte pour l'arabisation est perdue d'avance, vu les avantages du français dans le domaine technique. Des étudiants en droit furent d'avis contraire : après tout, en Egypte, on enseigne les sciences en arabe. Comme l'arabe s'appuie sur une civilisation brillante et une vaste population, il y a des chances que ce pays s'arabise complètement, en gardant le français comme langue seconde, sans opter pour le bilinguisme, lequel n'atteint de toute façon que les cadres. L'arabisation est un élément capital d'intégration nationale. Elle se heurte aux problèmes généraux de l'éducation, est freinée par le manque de ressources en instituteurs, mais progresse quand même.

Les lenteurs du développement nuisent à l'effort d'intégration. Le traditionalisme marocain ne permet pas l'éclosion brusque du modernisme, de l'urbanisation, de l'éducation de masse. La croissance démographique joue aussi contre le développement, mène même au sous-développement croissant. La production totale brute stagne depuis plusieurs années, et le revenu per capita décroît à mesure que la population augmente : en 1967, le niveau de vie était plus bas qu'en 1960. Ce qu'on peut espérer, c'est que l'énorme infrastructure agricole, en voie de construction, permettra une hausse de la rentabilité, et que surgiront autour de cela des industries de transformation voulant bénéficier des économies externes.

L'autre écueil, c'est l'ambiance politique. Le pays est, modérément, un Etat policier. Il ne s'agit pas d'un régime répressif, brutal, mais d'un régime qui ne permet pas d'opposition, de critique. Les étudiants eux-mêmes étaient réticents à parler de politique, et ne le faisaient qu'en des lieux ouverts, en regardant par derrière leur épaule. On ne peut pas discuter les décisions du pouvoir. Or, quand on ne peut pas critiquer le gouvernement, quand les groupes

d'opposition sont opprimés, réduits au silence, à l'impuissance totale, aucun sens politique ne se développe dans la pratique. Ce manque de discussions libres est un handicap à l'intégration du pays. On a prétendu que cela permet de concentrer les énergies autour d'un seul objectif. Je ne le crois pas. Si on a tacitement aboli le parlement, c'était par crainte d'une opposition qui aurait pu, qui sait, prouver qu'elle a raison. Ben Barka a été assassiné. Tout régime, s'il est solide et efficace, peut vivre dans un milieu politique ouvert.



Si j'ai cédé à la tentation de parler longuement du Maroc, c'est à cause de l'amour profond que j'ai ressenti pour ce pays. Par sa beauté et la chaleur de sa population, le Maroc est l'une des terres que j'ai le plus aimées. Des tas d'images me reviennent, en vrac : de Casablanca, le vieux palais de justice, le quartier des Habous, autour de la mosquée, les fontaines lumineuses de la place des Nations, le mélange d'une population commerciale, cosmopolite, et d'une population traditionnelle, « typique »; de Rabat, les grandes plages où hommes et enfants jouent au *foot* alors que de belles jeunes filles musclées se grillent au soleil, la Chellah, cette vieille mosquée auprès de la Sala Colonia, une ruine de l'époque romaine, la merveilleuse mosquée adjacente au mausolée de Mohammed V, la tour Hassan, la Kasba au dédale de rues étroites, construite sur une colline, au bord de l'oued Bou Regred, cette Kasba où l'ami Faber s'était presque perdu et où des enfants me regardaient en riant, incrédules (« Un Européen ici ? »); de Fès, la magnifique Médina, de laquelle je voudrais parler et parler, la vieille forteresse maure devenue musée d'armes, les cafés-terrasses, l'atmosphère vivante de cette capitale culturelle; de Marrakech, le rouge des maisons (toutes les maisons y sont rouges), le cachet spécial des gens du Sud, et la place Djemaa el Fna, ce vaste quadrilatère où l'on voit des arracheurs de dents, des conteurs, des charmeurs de serpents, des danseurs, des charlatans, des vendeurs, des cartomanciennes, tout ce qu'on peut imaginer dans le genre.

## LE PAYS

Côté touristique, notre voyage ne se limitait pas aux villes. On nous gava de la splendeur des paysages marocains. Les collines innombrables, vertes, reboisées ou érodées, les plaines, les pâturages où s'élèvent les tentes de peaux noires, les lacs des montagnes, les dromadaires indifférents à votre passage, les villages qui semblent ne sortir qu'à peine du sol, les palmeraies du Sud, les terres fertilisées par les longues séguias. Nous étions retenus à Kénitra par une panne de l'autobus. Nous allâmes visiter, une quinzaine d'entre nous, un douar (village, ou plutôt ensemble de maisons). Un homme nous invita chez lui, pour manger des pastèques, du pain au miel, boire du thé à la menthe. Il paraissait gêné. En fait, il l'était, et s'excusait de nous recevoir ainsi : s'il avait su qu'on arrivait, il aurait égorgé un mouton et nous aurait offert une vraie fête. On s'excusa alors de n'avoir pas pu le prévenir, n'ayant nous-mêmes pas su d'avance que nous lui rendrions visite. C'était bon, une chaude hospitalité. Durant le voyage, nous arrêtions à chaque ville, et je buvais du pastis, cette boisson méditerranéenne, délicieusement rafraîchissante, en faisant de l'humour avec le docteur Maldague. Nous avons visité Volubilis, près de Meknès. On a beau connaître son histoire ancienne, il était surprenant, en pleine terre arabe, de voir une vieille ville romaine, couvrant quelque quarante hectares, aussi bien conservée. A Imouzzer, nous vîmes une sorte de symbole du Maroc : au haut de la colline, les somptueuses demeures de la haute bourgeoisie; en bas, creusées dans le calcaire, obscures, dégarnies, les grottes où vivent les Berbères quand ils ne transhument pas avec leurs troupeaux. Aussi, j'ai une image envoûtante du Maroc : la danse du ventre, et la musique arabe en général, obsédante, raffinée par les siècles, apparentée aux mélodies espagnoles et juives, que nous avons appréciées autant chez les professionnels et professionnelles des boîtes de nuit que chez les semi-amateurs engagés par nos hôtes lors de quelques soirées inoubliables.

Il y avait aussi le côté humain, facette importante des séminaires de l'EUM : comment se débrouillent entre eux quarante jeunes universitaires canadiens en pays étranger ? Les premiers jours, chacun voulait tout voir des pays nouveaux, et nous n'avons pas essayé de nous fréquenter systématiquement les uns les autres. Pourtant, avec les trajets d'autobus, les longs repas, les bouteilles

de vin, les séances d'études, on parvint à se connaître, ce qui est l'objectif principal de la vie, après tout. Des sous-groupes commençaient à se former. Des problèmes surgirent assez tôt : plusieurs (les mêmes probablement qui récriminent ici contre les cours magistraux) avaient de la peine à comprendre que le voyage entier était académique, du moment qu'on essayait de connaître le pays, de le découvrir profondément, de le sentir exister; d'autres étaient affectés par la pauvreté, le manque de confort, la mentalité non-moderne, les caractères d'un pays en voie de développement; d'autres encore, tout bonnement, s'ennuyaient d'être loin de chez eux, supportaient mal la chaleur (de 90° à 115° F.), étaient fatigués de voyager. A Fès, il y eut une petite crise, lors d'une plénière. Beaucoup ne voulaient pas aller plus loin, sous toutes sortes de prétextes. C'était amusant. Ceux d'entre nous qui avaient conservé leur bonne humeur, se plurent à étaler leur satisfaction. Et bientôt, tout changea. Si quelques-uns se sentaient à l'aise, chacun le pouvait aussi. On voulut aller à Marrakech sur le champ. Tous cherchaient entre eux une innocente promiscuité, histoire de goûter au contact humain, à la bonne chaleur des corps. Quelques flirts, inoffensifs, débutèrent. Et tout le reste du périple marocain fut un crescendo de cordialité et d'entente.

A Fès, et jusqu'au départ, il y eut Hamid. C'est-à-dire, El Iraqui Mohammed. Hamid est un poète comme je les aime : sensible au monde, direct, amoureux du vin et des femmes, et surtout d'une femme dont il me parla à peine, épris de kif, noctambule, fatigué et inépuisable. Le premier soir, il offrit aux quelques amateurs parmi nous une soirée poétique où, autour de quelques bières, il nous dit de ses poèmes, sur n'importe lequel des sujets que nous lui propositions. Il aimait les voyageurs, et s'amouracha de notre groupe, pour lequel il alla jusqu'à composer une chanson (il nous promit même un recueil). Le voyage devint tout à coup plus vivant. Avec lui autour, on chantait de bon coeur dans l'autobus, on buvait avec ferveur, on se côtoyait plus facilement, on se laissait aller à toute la joie de vivre. De plus, il connaissait son pays et le reste du monde, et prenait les choses au sérieux, avec le soupçon de cynisme, de scepticisme et d'humour qu'il faut. Puisque rien n'est bon si on ne lui colle un visage humain, c'est le visage de Hamid que je donne à « mon » Maroc.

## LE SOCIALISME MALIEN

Vue de la colline de Badalabougou (où était situé notre quartier général au Mali, l'Ecole Normale Supérieure, construite par le Fonds Economique de Développement du Marché Commun), Bamako était une ville enchantresse : basse et vaste, avec quelques édifices moyens, au creux de collines vertes, — le vert africain, un vrai vert végétal, fort et prenant, — bordée par le splendide Niger. Sur les côtes de la colline, quelques huttes de terre et de chaume, pittoresques. Ça, c'était l'impression d'un touriste qui, après avoir survolé le Sahara, venait de débarquer d'un Iliashyn, le quadrimoteur d'Air Mali, dont le pilote avait un nom russe. L'impression du visiteur, c'est que Bamako est une ville insalubre, où des tas d'immondices s'accumulent un peu partout, où les égouts sont non-existants (sauf dans le centre-ville), où les trottoirs sont remplis d'aveugles, de mendiants, de lépreux, de rachitiques, où l'on regarde sa peau blanche avec une curiosité vaguement hostile, où de vieux édifices se délabrent au soleil. La pauvreté est là, partout, et le coloris des vêtements, la belle allure des femmes avec un panier sur la tête, la chaleur vivante de la population, ne peuvent la dissimuler. Elle éclate dans l'odeur de dépotoir qui vous entoure. Le plan de développement, en même temps qu'il abrogeait les dépenses de prestige (même les bureaux des ministères ne sont pas rénovés), a enlevé toute priorité aux questions sanitaires. Chacun ses priorités, peut-être. Mais il y a alors une recrudescence des épidémies : lèpre, paludisme, maladie du sommeil, et celles que causent les parasites divers qui vivent dans l'eau, la boue, puis les êtres humains.

## LE PLAN

Le plan a été établi dans une optique marxiste, ce qu'on appelle le socialisme scientifique (mais qu'est-ce que cela veut dire ?). De l'aveu général, il a été un échec : élaboré par les dirigeants, en vitesse, il n'a pas tenu compte de la réalité. Le prochain, pour être plus efficace, sera fait davantage par la base; mais, en gardant la même rigidité administrative, s'il faut aller demander au ministre l'autorisation de construire la moindre rigole dans un village, je doute qu'un grand succès s'ensuive. Trois genres de chiffres

montrèrent la teneur de l'échec : on prévoyait une augmentation de 135 pour cent de la production agricole : elle fut de 2 pour cent; on prévoyait que les investissements auraient un rendement de un pour deux : il fut de un pour six; on projetait un accroissement du revenu national brut de 8 pour cent : il fut de 1.8 pour cent, alors qu'il était de 2.1 pour cent avant l'indépendance. Avec une expansion démographique de 2.2, on voit qu'il y a au Mali, comme au Maroc, une régression du niveau de vie, et un sous-développement croissant.

Plusieurs facteurs ont contribué à l'échec du plan, qui par ailleurs était nettement trop ambitieux : des aléas climatiques, dont une crue désastreuse du Niger; l'habitude d'une agriculture primitive sur un sol pauvre; une insuffisance qualitative (inexpérience technique) et quantitative (le quart des prévisions) de l'encadrement rural; une insuffisance de stimulants pour le paysan; l'échec des fermes collectives, dont le rendement ne fut que le tiers de celui des terres privées; une incompétence administrative, avouée, qui aboutit aux grandes purges de 1967; le déficit en production et en productivité des sociétés d'Etat, dont on attendait et dont on attend encore beaucoup. Deux ans après la fin du plan, les statistiques manquent encore pour l'évaluation totale de son échec.

Ce plan était surtout un plan d'équipement. Même si le pays est très riche en bétail, la perspective socialiste a donné primauté à l'industrialisation sur l'agriculture et l'élevage. Nous avons visité plusieurs usines : l'usine des cigarettes de Djoliba, l'usine de sucre et d'alcool de Dougabougou, l'usine de textiles de Comatex. Ce sont des usines toutes neuves, modernes, construites par la Chine. On voit encore des Chinois rouler en *Mercédès* dans les rues de Bamako, mais les cadres des usines sont de plus en plus maliens. Ce qui frappait dans ces usines, c'étaient les murs couverts de pensées de Mao (en français et en chinois), les grands slogans politiques, la compétence des ouvriers rapidement formés, et l'enthousiasme des dirigeants, conscients de travailler efficacement au développement de leur pays. Aussi, un grand souci d'économiser le matériel : on prenait même les caisses de tabac pour en faire des meubles. Les ouvriers gagnent environ \$20 par mois, mais ont de nombreux bénéfices marginaux : soins médicaux gratuits, logement et nourriture à bas prix, etc. L'industrialisation se fait selon une tendance autarcique, le pays voulant de plus en plus se suffire à lui-même, tout en entrevoyant une expansion de son commerce avec l'extérieur, surtout avec ses voisins.

La qualité de ces quelques usines ne nous aveuglait pas sur la réalité : le pays, dans son ensemble, est fort peu mécanisé. La consommation en kilowatt-heures est de 3 900 aux Etats-Unis, de 563 dans le monde, de 83 dans l'ensemble de l'Afrique; elle est, per capita encore, de 1.3 au Mali. Selon les rites d'initiation bambaras, jadis, on devenait adulte par la prise en main de la daba, une houe de bois rudimentaire symbolisant tout outil. La daba est encore aujourd'hui l'outil agricole par excellence. Et, en voyant dans des champs sablonneux, ingrats, un paysan travailler sa terre avec cette houe, on se demandait s'il allait finalement tirer de son manioc autant de calories qu'il en dépensait à le cultiver. On nous fit visiter les terres d'irrigation de la région de Markala, où le riz, le tabac, la canne à sucre sont cultivés sur une échelle industrielle. Mais comment se laisser impressionner par ces succès expérimentaux, alors que nous venions de traverser l'aridité des plaines soudanaises ? Les paysans ne consomment comme repas qu'une bouillie de mil, du riz ou du couscous, le bétail étant conservé vieux plutôt qu'élevé pour sa viande.

Il y a quand même beaucoup de recherches qui se font dans le domaine agricole. Des centres de recherches agronomiques sont créés. Nous avons visité le centre de recherches zootechniques de Sotuba, où deux vétérinaires étudient l'amélioration du bétail et de la nourriture. On s'efforce de fabriquer des engrais avec les sous-produits régionaux. On essaie de mélanger des races bovines étrangères, grandes productrices de lait et de viande, avec des races locales, qui résistent au climat chaud et lourd du pays. On établit des schémas ingénieux pour vaincre les résistances des paysans : le gouvernement donne un coq perfectionné à un paysan, à condition que celui-ci tue le sien, généralement peu productif, et accepte les visites périodiques du vétérinaire. Les dirigeants de ce centre sont des techniciens consciencieux et responsables, et c'est surtout d'eux que dépend le progrès du pays.

Il y a toutefois une grande rareté de techniciens. Dans l'élan nationaliste de la décolonisation, on a fait partir les cadres européens qui vivaient au pays, et qui déjà étaient peu nombreux, le Mali n'étant favorisé ni géographiquement ni économiquement. Le pays manque d'écoles supérieures, bien qu'un excellent plan d'éducation ait été élaboré, et on restreint le nombre d'étudiants à l'étranger. On a besoin de personnel compétent en vitesse, et on utilise les jeunes avant qu'ils aient le temps de se spécialiser. Au besoin, on gonfle la valeur des diplômes : les assistants de médecins s'appel-

lent des docteurs; quand on parle de sages-femmes, on ne sait s'il s'agit d'accoucheuses ou d'infirmières, et le moindre plombier se prend pour un ingénieur. L'Etat encourage l'orientation scientifique, par son système de préférences qui aboutit à l'exploitation rationnelle des ressources humaines en fonction du plan. De grandes recherches sont faites en histoire et culture maliennes, pour faire mousser l'esprit nationaliste. Ainsi, on veut montrer que le communisme marxiste est la suite logique de la communauté tribale. Sur un autre plan, l'Institut National des Arts de Bamako, qui préserve l'authenticité de l'art malien, vise aussi à conserver l'artisanat pour la production touristique. L'alphabétisation est lente, et la scolarisation très faible. Et, évidemment, une bonne partie des cours est idéologique, commençant au primaire par la culture civique et finissant au secondaire par l'enseignement du marxisme. Et alors même que la population est politisée à la moderne (selon une idéologie qui était vieille du temps de nos grands-pères), survivent des tabous alimentaires bizarres, comme : une femme enceinte qui mange des oeufs donne jour à un enfant muet, ou : une femme enceinte qui sort la nuit, ou est réveillée en sursaut, mettra au monde un enfant difforme. Mais, après tout, les gens qu'on habitue à ne pas se fier aux médecins et à préférer faire appel aux guérisseurs et à la pharmacopée traditionnelle, sont plus aptes à accepter le régime inhumain qui leur est imposé.

Le régime malien se conforme à l'idéologie marxiste et au socialisme scientifique. La conviction des gens est forte, solide, suffisamment pour ne pas contester un système économique qui stagne dans l'échec depuis l'indépendance, avec l'espoir que l'infrastructure industrielle, forgée lentement et de peine et de misère dans ce pays agricole, finira par ouvrir ce peuple à un avenir souriant. La rigidité de pensée qui est propre à l'explication marxiste du monde vous frappe dès que vous parlez aux étudiants et aux fonctionnaires. Certains d'entre nous se trouvaient à l'aise dans cette atmosphère. D'autres ne pouvaient s'empêcher, les derniers jours, de provoquer leurs hôtes dans des discussions intellectuelles, pour le plaisir de se faire demander d'où ils tiraient leur insidieuse dialectique bourgeoise. Pour moi, j'avais hâte de me trouver dans une dictature, ce qui est encore plus supportable que le cauchemar d'un totalitarisme qui pénètre jusqu'aux consciences.

Au sein de l'esprit socialiste, il y avait quand même place pour certaines divergences d'opinions. Ainsi, le régime accepte le colonialisme comme un fait inévitable, dû aux changements des formes

de productions dans l'Europe du siècle passé; certains reprochent cependant aux Blancs d'avoir choisi l'Afrique pour y écouler leur surproduction. Alors que les dirigeants attribuaient les échecs du plan aux facteurs mentionnés plus haut, il se trouva un énergumène dans l'amphithéâtre pour mettre tout sur le dos des manoeuvres hostiles des pays néo-colonialistes, comme par exemple le retour au pays de quelques cheminots lors de l'éclatement de l'Union sénégal-malienne. Ces détails sont peu importants. Une vraie dualité de pensée existe entre les traditionalistes et les modernistes. Les premiers pensent que le socialisme marxiste est l'aboutissement de l'esprit communautaire tribal, ce système de relations primaires qui faisait d'un large groupe de gens une famille aux responsabilités étendues. Les modernistes, qui parlent plus officiellement, savent que la solidarité du village et la solidarité socialiste sont de nature différente, et que l'Etat ne tolère l'esprit ancien, par exemple le sens communautaire développé en parasitisme social, que parce qu'un programme d'assistance sociale coûte encore trop cher; mais quand l'Etat aura les moyens de construire des hospices, il n'encouragera plus les familles à restreindre leurs revenus pour subvenir aux besoins des vieillards. Un des idéologues du parti nous disait que le gouvernement vise à implanter rigoureusement le socialisme, et « brisera les reins » à tous ceux qui s'y opposent. Que pourraient faire contre cette politique les âmes de bonne volonté qui ont pactisé avec le marxisme pour sauvegarder quelques institutions traditionnelles? Le parti, formé selon une idéologie stricte, force toutes les sections du pays à accepter des chefs venus de partout, théoriquement pour favoriser un brassage des populations et l'unité nationale, pratiquement pour affermir son contrôle contre les originalités régionales possibles. Certes, le parti pourra imposer sa vision du monde, s'il obtient assez de succès économiques pour briser la résistance des paysans. C'est ce qu'on verra dans les prochaines années. Actuellement, on peut en douter.

### L'AFRIQUE PAUVRE

Nous avons été extrêmement bien reçus à Bamako. Le soir de notre arrivée, nous fûmes accueillis par plusieurs hauts fonctionnaires, dont certains trouvèrent moyen de nous consacrer tout leur temps pour la durée de notre séjour. Ce premier soir, nous soupâmes tard, au Restaurant de la Gare. Il y avait, pour nous,

un orchestre noir, qui jouait des rythmes africains et antillais. Il fut difficile de résister à la danse. Nos hôtes nous avaient préparé un horaire très chargé. Pour jouir d'un instant de liberté, il fallait manquer une visite ou une conférence. Ou manquer la sieste. La sieste est capitale en Afrique. Ce climat, chaud, lourd, humide, n'est pas fait pour les hommes du Nord que nous sommes. Ceux qui rataient leur sieste se trouvaient vite épuisés quelques heures avant minuit. Malgré tout, plusieurs du groupe commencèrent à s'affaiblir, et c'est à partir du Mali que la maladie se mit à faire des dégâts. Les Canadiens, — découvrit quelqu'un qui s'occupait encore de notre politique nationale, — ont vraiment la constitution faible.

A part les visites d'usines et de champs, nous fîmes un tour au barrage de Markala, sur le Niger : une belle oeuvre, peut-être le seul héritage utile (quoique déficitaire) de la colonisation, qu'il nous fut interdit de photographier (sans doute avait-il le tort de n'être pas chinois). En fait, nous dûmes attendre plusieurs jours avant d'avoir la permission de photographier quoi que ce fût au Mali. Certains régimes n'aiment pas les photographes. A l'aéroport de Conakry, en Guinée, où sur le chemin de retour nous nous arrê tâmes quelques heures, on nous interdit de descendre nos caméras. L'aéroport était minable, sale, indigne (ou digne ?) du régime de Sékou Touré. On alla même plus loin. Je scribouillais quelques notes sur un calepin lorsqu'un gendarme m'approcha et me demanda de cesser d'écrire. J'ai depuis cru qu'il était interdit, dans certains pays, de montrer qu'on sait écrire. Décidément, l'atmosphère socialiste ne me va pas.

Au Mali, nous pûmes aussi traverser Ségou, capitale d'une des six régions administratives, un horrible trou de sous-développement, de boue et de misère. L'Afrique triste d'une lourde et pénible survivance, dans des maisons de briques sombres, à peine sorties de terre. C'est surtout le reproche qu'on peut faire au régime : de faire de la grande politique, philosophique et internationale, plutôt que de s'occuper du simple bien-être matériel des gens. Le seul quotidien du pays, *L'Essor*, organe du parti, est une feuille de quatre pages qui parle des gouvernants maliens, de la politique africaine, des horreurs de l'impérialisme yankee, des merveilles des paradis de l'Est, de sports, autrement dit de rien qui puisse servir à rendre les gens plus informés, plus critiques ou moins pauvres.

La plupart du temps, nous faisons la navette entre Badalabougou et Bamako (il suffisait de passer le pont sur le Niger). Nous visitâmes les endroits touristiques, comme le magnifique stade construit par les Russes, ou le vaste jardin zoologique qui tombe en ruine, faute de soins. Aussi, nous passâmes des heures au souk, le marché, qui s'étend sur plusieurs rues, avec quelques centres : les boutiques des artisans (bijoux, statuettes, sacoches, peaux de serpents), le marché aux légumes, le grand magasin général, et des rues où pullulent les vendeurs de tissus ghanéens et japonais, de ferblanterie, de chapeaux de paille, de moustiquaires, de ferraille, de sandales, en général des choses de première nécessité. Le plus souvent, on marchande. On nous a dit que le choix de biens était plus grand avant que le commerce extérieur fût nationalisé. Evidemment, la région était encombrée de mendiants, surtout des lépreux.

#### NOS HÔTES

Nos hôtes nous comblèrent à plusieurs reprises, après la première réception. Un soir, à la Permanence du Parti, nous vîmes le spectacle des Ballets Nationaux. Les rideaux étaient troués (j'aimais, dans ce pays, de voir que l'on ne gaspille pas ses maigres ressources en décorations superflues), mais les danseurs étaient de haut calibre. Les musiciens aussi étaient superbes. J'eus la surprise de voir une cora électrique (la cora est une sorte de guitare folklorique, rudimentaire). La musique, instinctive, puissante, plus rythme que mélodie, nous prenait au vif du sang. Un bon nombre de Canadiens montèrent sur la scène et firent une danse finale avec les Noirs. Nous eûmes aussi une réception pantagruélesque au Ministère de l'Education, une nuit. C'était une vraie ripaille de viandes, de fruits et de boissons. Un splendide orage tropical inondait le patio, brisant par à-coups les machines d'électricité (il n'y a pas encore d'énergie hydraulique suffisante); nous festoyâmes finalement aux chandelles. Notre soirée d'adieu nous fut offerte par des chasseurs authentiques, une soixantaine d'indigènes recrutés dans la brousse, qui chantèrent, dansèrent, crièrent, mimèrent des scènes de chasse et de magie, tirèrent des coups de vieux fusils chargés à blanc, et nous donnèrent pendant quelques heures, dans l'amphithéâtre ouvert à la nuit, une impression sauvage de l'Afrique. Il y eut un moment cocasse, lorsque le vieux doyen qui présentait la soirée nous félicita, nous Canadiens français, d'avoir chassé long-

temps avant eux le colonisateur français : aux plaines d'Abraham. Ce fut une des plus belles interprétations de notre histoire qu'on ait entendues là-bas.

Outre ces soirées, nos hôtes eurent l'idée de nous mêler à un groupe d'étudiants maliens qui étaient restés à l'École Normale Supérieure. Dans chacune des chambres d'hommes, il y avait un Malien. Quelques jeunes Maliennes se joignaient parfois à nous, mais habitaient une maison spéciale à l'autre bout du campus. C'est avec eux que nous essayions de discuter, de parler de leur pays. Malheureusement, nous nous butions toujours à un moule uniforme de questions et de réponses. Je me souviens d'une session d'études que nous tentâmes de faire avec eux. Nous étions une douzaine de Canadiens et trois Maliens. Nous posâmes quelques questions à l'un d'eux. Il nous référa à un étudiant de l'école d'idéologie. Celui-ci, prétextant le risque de réponses erronées, renvoya nos questions à l'officier du protocole. Celui-ci répondit avec profusion, mais évasivement. On finit par dresser une liste de questions, qui n'eurent jamais de réponses. Chacun avait peur de se compromettre. On voulut alors discuter de choses peu embarrassantes. Avant de parler, le premier étudiant demanda si l'assemblée était ouverte, comme si l'on n'était pas un simple groupe d'amis réunis pour causer ensemble. Souvent, lors des conférences, les étudiants demandaient d'abord « si les camarades maliens avaient le droit de poser des questions ». (On s'appelle camarades dans ce pays, ce qui serait chaud et fraternel si on ne sentait pas cet embrigadement de la pensée, cette dégradation de l'intelligence par une idéologie, et ce manque affreux de liberté). Finalement, on se résolut à faire nos sessions d'études sur le Mali une fois rendus en Côte d'Ivoire.

De notre côté, on s'acclimatait à l'Afrique. On s'habitua à au vert, à la terre rouge, au couchant rapide de six heures, au soleil, aux insectes, à la pluie presque quotidienne. On s'habitua à un régime semi-touristique et semi-académique. On s'habitua aux gens, au contact avec les gens, tellement qu'on était surpris quand on rencontrait un Blanc, comme ces deux Canadiens de suco à Bamako, ou un groupe de bonnes sœurs au marché. Surtout, on s'habitua à nous-mêmes, aux trente-neuf Canadiens qui entouraient chacun de nous. Depuis Fès, on se connaissait tous, et tout le monde se parlait. Certains eurent des difficultés avec les professeurs, et formèrent un soviet suprême conjoint (trois professeurs, trois étudiants et le directeur) pour « démocratiser » le séminaire.

D'autres, comme moi, ne voyaient pas l'utilité d'un gouvernement institutionnalisé pour quarante personnes. Mais vive quand même le pouvoir étudiant. (Le soviétique, finalement, ne servit pas à grand chose, les décisions ayant à peu près toujours été forcées par les circonstances et le programme de nos hôtes, et un système tacite de consultation ayant toujours existé là où il était possible.) Entre nous, plusieurs questions générales commençaient à se poser, du genre de celle-ci : Avons-nous le droit d'imposer à ces peuples notre conception du développement ? Pouvons-nous vraiment discuter de leurs problèmes, nous qui les connaissons à peine ? Y a-t-il moyen de juger de l'efficacité d'un type socialiste, monarchique ou parlementaire de gouvernement ? Je reviendrai sur ces questions plus tard.

Nous quittâmes Bamako dans un avion russe, après y avoir passé huit jours dépaysants et bien remplis. Trois d'entre nous remercièrent à la radio le pays de son hospitalité. Certains aspiraient à voir de nouveaux aspects du continent noir. D'autres regrettaient de partir. C'étaient ceux qu'avait épatés Bamako : les révolutionnaires à la manque, qui avaient une idée toute faite du monde et ne voulaient pas être dérangés par les faits; les braves gens de trop bonne volonté, impressionnés par le délire logomachique des grands sentiments socialistes; et les touristes en mal d'exotisme, qui préféraient une Afrique misérable à une Afrique nouvelle et pleine de l'espoir du modernisme. Ce que j'en pense ? Ce que me disait un ami ivoirien, lors d'une escale à Rome, où l'on pouvait parler librement de leurs pays : les Maliens ont choisi une voie et ont suivi un plan séduisant; ils ont subi un vaste échec; mais ils demeurent un peuple frère, et ils ont mis tellement d'optimisme, de ferveur, de courage dans leur voie, qu'on ne peut que leur souhaiter de mieux réussir dans leur prochaine tentative.

#### LA DÉMOCRATIE IVOIRIENNE

Nous sommes arrivés à Abidjan le 18 juillet. C'était la pagaille. Nous tombions sous la juridiction des ministères des Affaires Extérieures, de l'Éducation et de l'Intérieur, de l'Union Nationale des Étudiants et Élèves de Côte d'Ivoire (UNECI), d'un peu tout le monde, et comme personne ne le savait au juste, on nous culbutait de droite à gauche, et ce fut un beau désordre. Nous fûmes reçus par on ne savait qui, des gens qui disparaissaient en un clin-d'œil, nous

fûmes logés là où on ne devait pas loger (SOGEFIHA, l'ancienne Cité Universitaire, qui, de l'avis du Président de la République, aurait dû être rasée le jour de son inauguration), on mangea là où on aurait préféré ne pas manger. Manque de coordination. Il fallut que le Secrétaire Général de l'Assemblée prit l'affaire en main pour que tout soit mis en ordre, et alors nous fûmes reçus en ambassadeurs du Canada (dont l'aide à la Côte d'Ivoire croît continuellement).

Mais c'était aussi la pagaille dans le pays. Un mécontentement général existait, non directement contre le gouvernement d'Houphouët-Boigny, homme compétent et très aimé par surcroît, mais entre les intérêts opposés de différents corps intermédiaires. Au lieu de faire une purge, le Président décida de dissoudre manu militaire l'UNECI, alors en plein congrès annuel. (Cela fut fait à deux heures du matin, le soir de notre arrivée.) Puis il invita tous les groupes de pression du pays à le rencontrer en plusieurs sessions de dialogue, qui aboutirent essentiellement à une hausse globale des salaires, consolidée par un gel des prix. La Côte d'Ivoire a un régime de parti unique, sans idéologie précise, sauf une forme de capitalisme d'Etat. C'est une dictature, certes. Mais on y respire assez bien, quand on sort d'un pays totalitaire.

La Côte d'Ivoire est probablement le pays le plus prospère d'Afrique. Elle s'est développée rapidement, avec une croissance globale (1960-1965, en prix constants) de 8 pour cent (prévision du plan : 7 pour cent), une croissance des revenus par tête de 4.8 pour cent (prévision : 4 pour cent), et une inflation des prix de seulement 2 pour cent. C'est une mosaïque de races, de langues, de cultures, avec une soixantaine de groupes ethniques différents. Il y a des régions très peuplées : le pays sénoufo au nord, baoulé au centre, yocuba à l'est, et Abidjan au sud. Aucun groupe n'est majoritaire, bien qu'on nous dise qu'un grand nombre de fonctionnaires sont baoulés, ce qu'aucun personnage officiel ne nous a admis (sauf par un sourire gêné). On parle kru au sud-ouest, akan au sud-est, sénoufo au nord-est, mandé au nord-ouest, d'autres dialectes ici et là, dioula un peu partout (le dioula est une langue rudimentaire de communication, un peu comme le yiddish), et les gens instruits parlent également le français, qui est la langue officielle.

L'aspect linguistique des pays africains est passionnant. Il n'y a pas de problème de bilinguisme, mais de trilinguisme, tétralinguisme, pentalinguisme, etc. Certains pays tendent à l'adoption

d'une langue indigène (mais laquelle, sans frustrer les autres tribus ?), et des efforts d'alphabétisation dans les langues noires sont faits au Mali, au Sénégal et ailleurs. Vu le nombre excessif de groupes différents en Côte d'Ivoire, le gouvernement a adopté le français, et tout l'enseignement est fait dans cette langue. J'en parlais à un Ivoirien : il admit que le multilinguisme et le pluriculturalisme sont une richesse; et il avoua que c'était aussi un embêtement, car l'usage du français l'éloignait du peuple, en même temps que l'usage de sa langue natale l'aliénait à la francophonie. En somme, en Afrique, nous nous sentions, nous Canadiens, encore chez nous. Les mêmes problèmes. Le colonialisme français avait la volonté avouée d'assimiler les Africains à la civilisation française. Après un beau lavage de cerveau, les Africains, convaincus, cherchèrent par snobisme à se franciser. Après l'indépendance, on voulut défranciser et ré-africaniser, et là, les jeunes nationalistes, fiers de leur africanité, se trouvèrent en opposition avec leurs aînés, qui ne juraient, culturellement, que par la France. Actuellement, on adapte de plus en plus l'enseignement à la réalité de la vie quotidienne africaine : on met l'accent sur la géographie ivoirienne, la botanique tropicale, l'écologie éburnéenne, le point de vue historique africain, etc. Cependant, on manque de cadres pour parachever ces réformes, qui sont du plus pur bon sens. Quoique les professeurs de l'école primaire soient ivoiriens, et ceux du secondaires français et ivoiriens, les professeurs d'université sont presque tous français. Cette situation est généralisée en Afrique. Malgré tout, la Côte d'Ivoire a un haut niveau de scolarisation (près de 50 pour cent), et l'alphabétisation fait des progrès solides, surtout au Sud.

Il y a dans ce pays une soixantaine de centres urbains de plus de 4 000 habitants, avec une augmentation annuelle de 10 pour cent due à l'exode rural et à l'immigration. Cette urbanisation rapide crée des problèmes de surdéveloppement de quelques villes, notamment Abidjan, avec la séquelle de bidonvilles habituelle. L'exode rural implique un abandon des campagnes par les jeunes gens, ce qui joue dans l'inégalité de développement du pays : le revenu moyen des gens de Bouaké, au centre, est le tiers de ceux d'Abidjan, et celui des habitants de Korhogo, au nord, est le sixième de celui de la capitale. Le mouvement de la population se fait en direction des centres établis, et certaines régions du pays restent très sous-développées. Un autre fait est intéressant. En Côte d'Ivoire, le manioc et la banane plantain (un féculent) sont abon-

dants, et les gens se nourrissent facilement. Conséquemment, nous disent les mauvaises langues voltaïques, les Ivoiriens sont traditionnellement paresseux. On les retrouve surtout dans les services et la fonction publique. Beaucoup ont des plantations. Le quart de la main-d'oeuvre du pays vient de l'étranger, surtout de Haute-Volta; cette proportion atteint la moitié à Abidjan. Ce phénomène s'ajoute au haut taux d'investissements étrangers et au nombre de cadres techniques européens : une forte partie du développement économique de la Côte d'Ivoire est dû à des facteurs de production extérieurs.

C'est la voie ivoirienne, qui à sa façon est efficace. Comme au Canada : les investissements américains favorisent notre croissance, garantissent notre niveau de vie, mais créent des problèmes de contrôle économique, voire politique. Des Français nous disaient qu'ils seront bien forcés de s'en aller un jour; mais, en attendant, il y a aujourd'hui trois fois plus d'Européens qu'avant l'indépendance. L'Etat achète continuellement des actions dans les compagnies privées, mais ses ressources sont limitées et l'ivoirisation de l'économie ne se fait pas rapidement. Il en est de même pour l'ivoirisation des cadres : on ne parvient pas à former des techniciens assez vite. La majorité des étudiants à l'Université d'Abidjan sont non-ivoiriens : un tiers sont fils de Français, un autre tiers viennent de pays africains voisins. Et, parmi les Ivoiriens qui étudient à l'étranger, beaucoup ne reviennent pas au pays, parce que les salaires sont plus élevés en France, parce que la base culturelle y est plus grande, et parce qu'ils se réhabituent mal au manque de liberté politique. Les entreprises, cependant, cherchent à s'ivoiriser, non pas tant à cause des pressions gouvernementales, mais parce que les Ivoiriens coûtent moins en salaires que les gens qu'on fait venir de France, et qu'il faut généreusement rémunérer, avec quelques mois de vacances par année pour les reposer du climat tropical. Selon un Français, l'ivoirisation pose des problèmes humains : les autochtones devenus chefs s'assoient souvent sur leurs lauriers et paresseux, font occasionnellement des détournements de fonds, et n'arrivent pas à se faire obéir par les autres Ivoiriens, qui ne respectent que les Européens. De plus, il semble que beaucoup de Noirs conservent des tendances fétichistes et des superstitions qui nuisent parfois à l'efficacité de leur travail. (Bien sûr, il doit aussi y avoir un racisme sous-jacent, qui pousse les Blancs à rechercher autant que possible d'autres Blancs pour travailler avec eux.)

## L'AFRIQUE RICHE

Le développement du pays, induit ou non de l'extérieur, nous l'avons vu à Abidjan et dans l'intérieur du pays. Abidjan est une ville moderne, une ville champignon, pleine d'élan industriel, de vie nocturne, d'établissements commerciaux, d'esprit cosmopolite, une ville à mon goût. Elle croît à vue d'oeil, avec un bon plan d'urbanisme. La vie y est chère, quand on court les boîtes et les restaurants climatisés, mais les estomacs solides peuvent se contenter à bon marché du foutou indigène, cette horrible bouillie de banane plantain épicée de sauce au mouton. Nous avons parcouru en vedette la lagune Ebrié, d'où nous pûmes admirer le vaste port d'Abidjan. Quand on parcourt le pays, on voit que la plupart des villes, comme Yamoussoukro ou Bouaké, sont également en expansion. Dans les villages que nous avons visités, les cases et les huttes se faisaient rares, remplacées par des maisons de ciment et de briques, construites de façon communautaire aussi souvent qu'individuelle. Les députés et hauts fonctionnaires, ainsi que les chefs des villages, sont encouragés à avoir des plantations, afin qu'ils puissent fomenter un esprit d'émulation dans la population, qui vient à eux comme à des conseillers agricoles. Un député finit par être jugé selon la beauté et le rendement de sa plantation, dont par ailleurs il tire le gros de son revenu.

De Bouaké, où nous sommes restés une semaine, nous fîmes plusieurs randonnées dans les alentours. Nous visitâmes à Sakassou un roi baoulé, qui régnait sur plus de cent soixante-dix villages; il nous reçut en pompe, avec ses dignitaires, sur le chef une couronne fleurdelysée (influence de la royauté française), et du bangui, un vin tiré de la sève de palmier fermentée. Il nous fit voir sa plantation : des arachides, de l'igname, du maïs, du riz; il faisait même, près du village, de la pisciculture. Nous visitâmes Katiola, le centre de la poterie, dans l'effervescence d'une journée de marché : on y vendait de tout, et ce n'était qu'une petite sous-préfecture. Près de Bouaké, nous allâmes voir le Service Civique Féminin. Ce centre, dirigé par deux femmes de l'armée israélienne en service à l'étranger, fait un travail original et utile. Elles ont formé un groupe de jeunes filles ivoiriennes qui, sous leur tutelle, donnent des cours à un ensemble d'adolescentes choisies systématiquement dans tous les villages du pays, à titre bénévole, avec l'approbation des chefs. Ces cours sont : le français (parlé et écrit), le calcul, la

puériculture, la cuisine, la couture, la construction de cases et de fours, des rudiments d'agriculture, le soin d'une basse-cour, d'un poulailler, l'hygiène personnelle, etc. En retournant chez elles, après quelques mois passés au centre, ces filles forment par l'exemple d'autres filles et femmes, ce qui aboutit, par rayonnement, à une modernisation de la vie villageoise à travers le pays. Vu la proximité de l'école d'agriculture, pleine de jeunes garçons, ces adolescentes se retrouvent souvent enceintes, mais en Afrique cela n'émeut encore personne. Nous fûmes tous très favorablement impressionnés par le travail effectué là-bas, qui nous parut être presque un modèle de ce que doit être l'aide pour le développement.

Ce progrès général a bénéficié de facteurs multiples : depuis l'indépendance, la Côte d'Ivoire garde les 30 pour cent de ses revenus qui auparavant étaient répartis dans l'ensemble de l'Afrique Occidentale Française; le climat est excellent; sa position géographique favorise le pays; le sol est riche, et les ressources naturelles nombreuses; l'industrialisation croît, grâce à l'accueil chaleureux fait au capital étranger (ça s'appelle du néo-colonialisme, mais il faut choisir); les plantations sont intégrées à l'économie internationale; l'Etat semble être un administrateur consciencieux. Il y a des problèmes : en voulant utiliser les ressources locales pour manufacturer des produits utilisables sur place, l'industrie s'est tournée vers la consommation intérieure et a négligé le commerce extérieur; les facilités routières et l'existence même d'Abidjan et de ses installations portuaires favorisent beaucoup trop le sud, et les écarts régionaux sont graves; le franc CFA est une devise surévaluée, ce qui minimise les chances de concurrencer d'autres pays sur les marchés mondiaux. Un autre problème, c'est la lenteur dans la formation des cadres. Les pays africains doivent, soit garder le système français d'enseignement, rigide, qui élimine avec sévérité la majorité des étudiants, n'octroyant les diplômes supérieurs qu'à un nombre réduit, soit perdre la parité scolaire avec la France et former en vitesse des techniciens plus ou moins compétents. La Côte d'Ivoire a choisi la première méthode. Cependant, on essaie d'assouplir les vieilles structures françaises, en les « américanisant » : on commence à accepter comme professeurs universitaires des spécialistes, même s'ils n'ont passé par aucune école normale supérieure, on cherche à promouvoir l'emploi estival des étudiants, afin de leur donner une pratique de leur profession future. On a aussi créé des diplômes intermédiaires.

Le gouvernement investit de plus en plus dans la production, l'éducation et l'agriculture. Il influence directement le développement économique, tant par sa politique que par son contrôle de la population. Tous les Ivoiriens sont membres du parti, et paient à cet effet une cotisation, hiérarchisée selon leur salaire (c'est, en quelque sorte, une taxation proportionnelle). Mais alors qu'au Mali la machine du parti est imposée aux villages par l'extérieur, le parti ivoirien conserve le système traditionnel et prend pour fonctionnaires les rois et chefs des villages. Le réseau bureaucratique coïncide avec le réseau traditionnel du pouvoir, et subsiste avec la mobilité des gens : à travers les chefs de légitimité ancestrale, qui sont respectés et obéis, le parti contrôle le peuple de façon organique, y compris les familles qui déménagent d'un bout à l'autre du pays et qui maintiennent néanmoins leur allégeance à leur chef d'origine. A côté de cela, le gouvernement applique des politiques générales, comme tous les pays modernes, à travers ses ministères. Le Code des Investissements tâche de décentraliser les industries, en offrant des bénéfices marginaux aux entreprises qui s'établissent dans les régions défavorisées, en dehors d'Abidjan. L'Office de promotion des entreprises ivoiriennes accorde de l'assistance technique et administrative aux capitalistes nationaux. On pourvoit le nord de cultures plus riches, pour freiner l'exode rural. On ne s'efforce pas trop de mécaniser l'agriculture, ce qui est provisoirement acceptable, vu la fertilité naturelle de la terre. Toutefois, on diversifie la production, en favorisant les cultures qui ont un cours stable et élevé sur les marchés internationaux.

Le résultat, c'est que le pays prospère de façon satisfaisante. Il y a de grandes plantations de palmiers à huile, d'hévéas, de cocotiers, d'ananas. Des recherches sont conduites pour accroître le rendement de ces cultures. Il y a un bon début d'industrialisation agricole : conserves, café, bois débité. Plusieurs industries de consommation sont en pleine expansion : textiles, brasseries, minoteries. Même si, il faut le répéter, cette croissance est due en bonne partie au capital et à la main-d'œuvre extérieurs, la réalité est là : le niveau de vie s'élève constamment en Côte d'Ivoire. D'ici quelques décades, des cadres techniques et professionnels ivoiriens auront été formés. Avec l'accumulation normale de capital ivoirien, et grâce à une politique qui préfère créer de nouvelles usines plutôt que de nationaliser tout bêtement celles qui existent déjà, une économie nationale va naître. Et alors les ivoiriens auront gagné leur pari : être indépendants, sans pour cela se fermer à l'étranger.

## LE PEUPLE

Comme je l'ai mentionné, notre arrivée à Abidjan se fit dans un beau désarroi administratif, chaque organisme ayant voulu s'occuper de nous, sans coordination. La pagaille cessa avec l'intervention des autorités supérieures, dont le Président de l'Assemblée, M. Philippe Yacé, qui s'excusa de l'absence de réception, et M. Kouamé, qui fit de son mieux pour nous accorder un traitement royal. Des situations de ce genre se répétèrent. Quand nous arrivâmes à Bouaké, personne ne savait qui était chargé de nous loger, ni où. Nous passâmes la soirée à palabrer et à tenter de caser trente-cinq personnes dans des villas que les enseignants et les coopérants français avaient désertées pour l'été. Un autre jour, nous allâmes à Katiola. Faute d'avoir pu rencontrer celui qui était censé nous recevoir, et dont on ignorait tout, nous dûmes, au déplaisir du sous-préfet confondu en excuses et à notre grand plaisir d'anarchistes, visiter la région, le marché sénoufo, le quartier des potières, par nos propres moyens.

Ce genre de situation devint quotidien. Pendant un temps, nous ne savions pas si un de nos chauffeurs était payé par l'EUM, l'UNECI ou le gouvernement ivoirien. Les autobus publics, prévus pour telle heure, ne passaient pas à l'endroit fixé. On m'a raconté que les taxis-brousse, qui font la navette entre les différentes villes, partent quand ils sont pleins, que ce soit avant ou après l'heure prévue à l'horaire; et il n'y en a qu'un. A certains moments, on croit respirer l'inefficacité, tellement on nage dans le désordre. Selon l'humeur de l'instant, c'est amusant ou formidablement exaspérant. Il semble bien que l'efficacité, le sens du chronomètre, soit un élément culturel propre aux sociétés technologiques, où il est indispensable. En Côte d'Ivoire, les efforts d'administration ne parviennent que péniblement à se concrétiser. Souvent des conférences prévues n'eurent pas lieu, car personne ne savait qui la donnerait, ni où.

Là où la coordination se fait, et là où l'autorité civile intervient directement, tout marche sur des roulettes. Nous eûmes ainsi d'excellentes conférences, données par des hauts fonctionnaires, le recteur de l'Université, des députés. Egalement, de splendides réceptions, particulièrement celle qui nous fut offerte par le maire de Bouaké, qui avait invité les notables de la ville, Noirs et Blancs (tous les notables sont des gens horribles, partout et toujours), mais surtout avait préparé un souper gargantuesque, des porcs non dé-

pecés, des moutons, du foutou, du couscous, du champagne, des salades, des ananas, de l'alcool, tout ce qu'on peut imaginer pour un ventre affamé, et qui avait fait venir des troupes de danseurs indigènes et un orchestre qui nous fit danser avec tout le goût de nos corps.

La musique noire. Aux établissements de textiles Gonfreville, on nous avait parlé des difficultés que pose dans le travail le fétichisme des Africains. Les gens qui ne veulent pas travailler de nuit afin de ne pas provoquer les génies. Ceux qui quittent l'ouvrage soudainement, parce qu'on leur a jeté un sort. Un ouvrier qu'on trouve mort, un jour, sans que personne dise un mot. Les diverses superstitions, pour la plupart explicables : l'eau polluée que les sorciers interdisent de boire, en sachant qu'elle est nocive, et en disant qu'elle est maudite, ou l'assassinat par les poils de moustache de panthère, qu'on jette discrètement dans le riz ou le foutou et qui perforent les intestins. C'est sur cet arrière-fond que naissent les danses et la musique noires. Les pas sont lourds, souvent les gens sont courbés, et avancent, tournent, reculent, sautillent, selon un rythme pesant, terrestre, végétal, un effort de survivance, qui n'atteint guère la liberté d'une mélodie ou d'un jeu d'harmonisations. A Sakassou, nous avons vu une danse traditionnelle. Le danseur, masqué de rouge, ganté, avec une jupe de paille, les pieds enveloppés de chiffons, tellement couvert qu'on ne voyait aucune partie de son corps, et la foule autour de lui, qui criait, hurlait, s'excitait, s'effrayait, prise par l'exercice démoniaque, envoûtée, comme les Arabes de Marrakech autour du charmeur de serpents. Mais c'était loin des raffinements profonds de la danse du ventre et de la musique marocaine. Les rythmes noirs sont authentiques, instinctifs, un premier cri humain qui cherche à se débarrasser des contraintes de la vie quotidienne.

Dans les danses, nous avons touché un peu l'âme africaine. Nos contacts avec les gens furent plus variés : les conférenciers, les étudiants, les vendeurs. Les conférenciers politiques avaient le sens de l'humour, étaient cordiaux, faciles, souvent ironiques, comme une bonne partie du peuple. Les conférenciers intellectuels avaient l'air un peu plus grave et constipé, comme ceux d'ici et de partout, mais parfois le rire naissait en eux. Les étudiants semblaient assez sérieux, le sarcasme teinté de cynisme, ce que leur situation expliquait. Le peuple, c'était surtout les vendeurs, avec qui on marchandait.

Marchander en Afrique est un délice, un exercice intellectuel, un jeu psychologique passionnant. Il s'agit de voir de combien le vendeur augmente par bluff le prix de son article, combien on veut payer, et discuter; pour bien discuter, il faut s'agiter, parler fort, faire semblant de partir, crier qu'on est « foiré », fatigué, feindre qu'on connaît tout sur la valeur de l'objet et sa fabrication et provenance; là, on s'arrête, on « fait ami » avec le marchand, on se serre la main, on se tapoche le dos, et on continue pour une seconde manche, et on s'insinue toutes sortes de choses, et on s'excite encore, et on veut gagner à tout prix, et on s'engueule, et on s'indigne, et on se réconcilie; et on continue encore, jusqu'à ce que l'un des deux cède un peu ou accepte les dernières conditions de l'autre. C'est épuisant. Après quelques heures, il faut se précipiter sur un pastis ou une bière et relaxer. On sue tellement pour un objet, qu'on ne doit pas le marchander si on veut en faire cadeau à quelqu'un : on ne saurait s'en débarrasser, après avoir tant peiné pour l'obtenir. Mais on apprend ainsi à connaître les gens : j'ai marchandé avec des enfants, vifs et intelligents, des vieillards, subtils et émotifs, des femmes, rigides mais vulnérables, des jeunes gens, rigolards ou sérieux, des adultes, professionnels et aimant le jeu. Et, en marchandant, j'ai appris comment on tue un serpent, comment on tisse un tapis, comment on taille un masque, les genres de bois, le cola, l'ébène, l'acajou, le tek, leurs qualités, la valeur de l'or, de l'ivoire, l'ivoire noir, le blanc, leurs usages, les styles indigènes, baoulé, mandingue, sénoufo, bambara, le sens des masques, tout un paquet de choses intéressantes qui vous font aimer un endroit et un peuple.

Comme nous étions aussi amateurs de tourisme, nous en profitâmes pour visiter les coins pittoresques. A Bingerville, nous visitâmes l'École Nationale d'Art, où l'on put regarder, palper, toucher, apprécier de magnifiques masques et statuettes de bois et d'ivoire. Nous parcourûmes aussi le jardin botanique; mais je préférerais la forêt équatoriale à plusieurs étages, entre Abidjan et Bouaké, que lors d'une panne d'autobus nous pûmes admirer à loisir. J'ai déjà mentionné les plantations, les villages, le pays baoulé. Nous fîmes une randonnée à Grand Bassam, l'ancienne capitale coloniale, habitée par des pauvres et des voltaïques, battue chaque année par des inondations. Aussi, un jour de pluie, les plages de Vridi, longues et étroites, bordées de palmiers, de cocotiers, de cabanes, où les immenses vagues de l'océan s'abattaient sur le sable fin.

Mais, surtout, la Côte d'Ivoire, ce fut Abidjan, la perle des lagunes. Et Abidjan, c'était la colline résidentielle de Cocody, où nous habitions, à la Cité Universitaire; c'était Adjamé, le quartier purement noir, où les danses et les chants grouillent la nuit comme une permanence de vie ancestrale au coeur d'une cité moderne; c'était le boulevard de la Corniche, qui ceinture la lagune et donne une vue excitante de cette ville belle, urbanisée, vivante; c'était Treichville, le quartier ouvrier, où les gens cuisinent dehors, où le peuple s'intègre au rythme technique d'aujourd'hui, où sont les boîtes de nuit, les cabarets, les mauvais endroits, les bars, les restaurants miteux, où se déroulait la semaine commerciale, avec les haut-parleurs, les marchands et les crieurs qui vous offrent vêtements, tapis, marmites, chaussures, pacotilles, articles de mercerie, pantalons, tout à prix d'aubaine; c'était le Plateau, le centre de la ville, où sont les édifices gouvernementaux, le boulevard de la République plein d'hôtels et de magasins luxueux pour Blancs et bourgeois noirs et moins luxueux pour le reste de la population, et les marchés, et les boutiques d'artisanat, et les cireurs de souliers, et les vendeurs ambulants. Abidjan, c'était la capitale, la grande ville, la métropole, le signe de l'avenir, le point qui lie l'Afrique à la société de consommation. Le bien et le mal ne se distinguent plus, ni la justice et l'injustice. Il n'y a que cette volonté de vivre, d'atteindre à un plus haut niveau de vie, de se développer, de s'enrichir, de s'embellir, de construire, de passer de 10,000 à 300,000 habitants en trente ans. C'est de cette ville prodigieuse que j'ai quitté l'Afrique, avec encore une image des paillasses de l'intérieur, et elle reste la ville espoir du mieux-être.

#### L'AIDE EXTÉRIEURE

Ce voyage a été subventionné par différents groupes. Pour ma part, je dois des remerciements au comité local de l'EUM à Ottawa, à l'Association Générale des Etudiants de l'Université d'Ottawa, au Ministère de l'Education de l'Ontario, et aux dizaines de particuliers et d'entreprises qui ont bien voulu octroyer à notre délégation une assistance pécuniaire. Parfois on se demande si cette activité de l'Entraide Universitaire Mondiale du Canada est justifiable. Elle l'est, certainement, du moment qu'on accepte qu'une société

investisse une partie de ses recettes à l'instruction, à l'éducation et au développement de quelques individus, et des universités en général.

C'est une partie de l'aide extérieure. L'aide extérieure prend diverses formes : le don ou le prêt de capitaux (mais le pays bénéficiaire, surchargé de dettes accumulées au cours des années, doit en remettre immédiatement une bonne partie à ses créanciers), les bourses d'études au Canada (mais une forte proportion des étudiants étrangers ne retournent plus chez eux), le commerce extérieur (mais celui-ci sert surtout les intérêts du pays le plus riche, qui échange des biens manufacturés à haut prix contre des matières premières à bas prix), la simple information sur les pays moins développés (mais l'information est trop souvent politisée). Deux choses sont certaines : nous devons aider les pays du Tiers Monde, et nous savons que notre aide n'est pas toujours efficace.

Nous devons aider les pays en voie de développement. Certains ont des réticences : pourquoi se mêler des affaires des autres ? pourquoi ne pas s'occuper d'abord de nos problèmes ? pourquoi chercher à imposer aux autres notre conception du développement ? Certes, à court terme, l'aide extérieure n'est pas dans l'intérêt économique du pays donateur ; à long terme, il est essentiel d'avoir un monde relativement homogène. La question n'est pas tout bêtement économique, mais humanitaire : on ne peut pas laisser des centaines de millions de personnes subsister à peine alors que d'autres — nous — bénéficient d'un haut niveau de vie. On doit pouvoir aider les pays du Tiers Monde à régler leurs problèmes, puisque c'est eux-mêmes qui nous le demandent. Ceci, bien sûr, consiste à les placer dans le moule de développement que nous avons suivi. Mais y en a-t-il un autre ? Peut-il y avoir un autre progrès que le progrès technique ? Je ne le crois pas. La charrue est belle, poétique, etc. ; mais la majorité des gens préfèrent le tracteur. L'électricité éclaire mieux que la chandelle. Et il est plus humain d'employer l'énergie mécanique que l'énergie musculaire. De toutes façons, la question ne se pose pas pour les pays sous-développés : ils savent que c'est le seul chemin. On peut toujours, selon sa culture, ses goûts, ses priorités, choisir un peu de loisir et un produit national moins grand, mais fondamentalement la voie du progrès humain est identique partout.

Notre aide n'est pas toujours efficace. Comme la sécurité sociale, qui est nécessaire, mais encourage en certains cas une forme de parasitisme. L'utilité de notre aide dépend de la qualité du gouver-

nement du pays qui la reçoit. Il y a beaucoup à dire contre ces gouvernements. Souvent, l'Etat est monolithique, dictatorial, voire totalitaire; il veut être surtout obéi; au besoin, contre les intérêts nationaux, il empêchera la formation d'une élite qui pourrait le contester (les méthodes sont variées, depuis l'oppression de l'opposition, l'exil ou l'emprisonnement des leaders, jusqu'à l'institution d'examens sévères et de quotas d'étudiants pour réduire l'émergence de cadres). Le pays peut être socialiste, monarchique, libéral. Je ne pense pas qu'un système soit absolument meilleur qu'un autre. Le meilleur système, c'est celui qui va de l'avant dans les projets d'irrigation, la lutte contre l'érosion, l'alphabétisation et la scolarisation, la création d'un capital social, d'une infrastructure économique de plus en plus complète. Il m'a semblé que les démocraties libérales y réussissent le mieux. Mais l'Etat n'est pas le pays. L'Etat, s'il est consciencieux, peut diriger un peu l'éducation, freiner la déperdition des ressources humaines dans des carrières moins utiles (droit, lettres, théologie, etc.) et susciter, par des salaires plus élevés et une certaine publicité, la formation de maîtres, d'agronomes, de géologues, d'ingénieurs, etc. L'éducation secondaire et technique doit être une priorité absolue, avec l'agriculture et les industries de transformation. Mais c'est la population qui détient le dernier mot. Acceptera-t-elle de considérer le travail efficace comme valeur? Fera-t-elle surgir de son sein des entrepreneurs courageux, des administrateurs compétents, des gens dévoués? C'est là qu'est la solution: sur le plan humain. L'Etat peut choisir un degré de pan-africanisation ou d'autarcie, doit avoir une politique fiscale et monétaire qui a du sens, doit superviser d'une certaine façon la production, les investissements, la consommation, la répartition des richesses, les marchés. Mais il sera impuissant si la population entière n'adopte pas au jour le jour cette volonté de croissance.

#### LE RETOUR AU PAYS

Tous les voyages sont des voyages de fous, un pot-pourri d'images, d'insomnies, de fatigue et de rencontres. On fouille des mentalités pour s'apercevoir encore une fois que tous les gens de tous les pays se ressemblent. Je pense que les pays d'Afrique se sortiront du pétrin. Au Mali, une révolution a renversé récemment le régime de Modibo Keita (son frère nous avait reçus: une masse de muscle

et de volonté, le pouvoir à l'état brut). Au Maroc, la population inspire confiance. La Côte d'Ivoire semble avoir bien décollé. Les problèmes sont vastes, gigantesques; mais l'homme a toujours été à la hauteur de la vie. Des images me viennent : les merveilleux jardins marocains, la terre rouge d'Afrique, et le vert des brousses, et les vêtements multicolores des négresses de Bamako; la Maison de la Pensée, à Rabat, où nous fêtâmes le premier anniversaire de notre deuxième centenaire; les îles sur le Niger, l'odeur des marchés indigènes, la persistante musique arabe, même les vols d'avions, ces couchants et ces levers du soleil qu'on voit d'en haut des nuages, l'Espagne survolée, et le boulevard des Batignoles; les enfants qui tissaient les tapis, à Casablanca; les médailles de Mao et la bible rouge qu'on nous donna au Mali; les gens, surtout les gens, les visages amis, et les inconnus.

Pour plusieurs, l'Afrique a aussi été un « coup de palu », des troubles intestinaux, pulmonaires. Ça a été la léthargie qu'il a fallu combattre dans le soleil et la lourdeur du climat tropical. J'ai gardé mon aise dans le dépaysement : ça devient une habitude, voir les pays du Tiers Monde, les étudier, les sentir, les aimer, et en apprécier davantage notre développement et notre société de consommation, tellement plus humaine. Et une beauté de ce voyage, ce fut l'atterrissage à Dorval, ce 4 août, Montréal traversé dans la pluie, Montréal, ville belle, grande, que je ne retrouve pas sans que quelque chose se mette à vibrer dans mon cœur. Et plus loin encore. Ottawa. Micheline. Puisque au bout de tout ça, la raison de tout, c'est encore un amour.

ALBERT G. PAQUETTE

# TUEUR À GAGS

NOUVELLES

#### **ALBERT G. PAQUETTE**

Notre littérature a longtemps été larmoyante. Aurons-nous assez pleurniché au sujet, notamment, de ce que nous appellerions les trois « C » : le Climat, le Collège et les Curés ! Ce qu'il y a de sain dans ce qu'écrivent aujourd'hui les jeunes, c'est qu'ils ont redécouvert deux ingrédients essentiels à la bonne cuisine littéraire : l'Humour, puissant antidote contre le masochisme; et les Mots, auxquels — voyez Ducharme — ils prennent un plaisir évident. Or un écrivain qui n'en serait pas amoureux nous semble aussi inconcevable qu'un peintre qui n'aimerait pas les couleurs. Ce qui nous mène tout droit à Albert G. Paquette, le jeune auteur dont nous publions ici quelques textes. Il est né à Montréal en 1943, ce qui lui donne 25 ans. Il fut comédien dans la troupe Les Saltimbanques et au Centre de théâtre d'aujourd'hui. Il a enseigné l'interprétation dramatique et fait du journalisme; il est présentement professeur de français comme langue seconde, auprès des employés du Canadien Pacifique. Enfin, il a un livre en préparation, constitué principalement de nouvelles, de contes et de poèmes doux-amers, dont les extraits qui suivent donneront un avant-goût.

# TUEUR À GAGS

## PREMIÈRE PARTIE

### L'A, B, C du CRIME

#### I

Faites apparaître trois !!! au néon devant la victime. Celle-ci, effrayée, pressentant quelque danger, fuira en direction opposée au trio exclamé, sur une ligne que vous aurez tracée et au bout de laquelle, vous aurez apposé une virgule, suivie d'un accent aigu.

Courant à toutes jambes, rendue au bout de la ligne, la victime trébuchera sur la virgule en embuscade et ira s'embrocher comme un saucisson à l'accent aigu.

#### II

Enfermez la victime entre parenthèses et laissez-l'y sécher jusqu'à ce que trépas s'ensuive.

Pour ce faire, entreprenez un dialogue enthousiaste avec la victime et, ad hoc, subrepticement, ouvrez une parenthèse par le truchement d'un séduisant aparté et, vitement, refermez la parenthèse sur l'interlocuteur.

Variez le processus, si besoin, avec la méthode dite « Entre guillemets ».

Ne risquez pas d'être pris au dépourvu. Ayez soin d'emmagasiner un vaste répertoire d'apartés et de citations puisés à même quelques auteurs à la mode.

## III

A l'aide de quelques tours de passe-passe, couchez la tête de la victime sur le bout d'un i. Laissez tomber (de hauteur suffisante) le . de l'i qui écrasera le crâne de l'ennemi.

Au préalable, vous aurez tracé un O hermétique autour de la personne, pour ne point que l'environnement soit éclaboussé de cervelle (la cervelle tache) ou autres matières organiques indélébiles.

Vous pouvez faire us d'une variante de cette méthode, en employant l'i tréma (doublement efficace).

## IV

Invitez la victime à prendre place dans une embarcation, genre V troué, flottant dans un O ouvert rempli d'eau à marée haute.

Avant même que la victime n'ait eu le temps de faire « hippo-campelephantocamélos », le V saboté coule à pic.

Si vous avez deux victimes à « liquider », utilisez le w à double place.

## V

Par le truchement d'un solide trait d'union, liez la victime à un l planté en terre. Entourez le prisonnier de toutes les lettres de l'alphabet et mettez-y le feu. (Les lettres constituent un combustible de premier atout, parce que difficilement extinguibles.)

## VI

Contraignez la victime à gravir une longue échelle composée d'H superposés. Sciez partiellement l'échelon du dernier H (prenez le H aspiré de préférence à l'H muet plus rebelle au sciage) de sorte qu'en y posant le pied, la victime chute dans le vide.

## VII

Comment faire disparaître les dépouilles ou les restes de dépouilles de vos victimes ? Le moyen infailible demeure le truc du O. Il est classique. Il se veut faire comme suit : placez le corps ou les restes de la victime à l'intérieur d'un O. Colorez la surface intérieure de l'O avec une mine de crayon. A ce stade, il n'en paraît déjà plus de votre victime. Mais pour plus de perfection, effacez le tout du cercle avec une gomme.

<sup>m</sup> Carte blanche, Messieurs les assassins.

## VIII

Variez votre manière, en utilisant l'alphabet chinois... riche de moyens assassins ésotériques.

• • •

## SURPRISE-PARTIE EN ITALIQUE ET MAJUSCULE

### I

« Shakespeare n'a jamais existé. Toutes ses pièces ont été écrites par un inconnu qui, d'ailleurs, s'appelait Shakespeare. » (ALLAIS)

LE POINT – Hop ! hop !, virgule, déguerpissez, je me pose à votre place.

LA VIRGULE (*fronçant le sourcil*) – Bon ! bon !... acceptez le compromis du point-virgule à tout le moins !

LES TROIS POINTS – Holà !, nous intervenons à temps. Il est évident qu'Allais a voulu poser cette phrase en suspension...

LA VIRGULE (*en colère*) – Arrière, crottin, vous mentez !

LES TROIS POINTS (*vexés*) – Point d'exclamation de votre part, bacille virgule.

### II

L'É – Quelle vie ! Cette épée de Damoclès qui pend constamment sur ma tête !

L'ACCENT AIGU (*grave*) – Taisez-vous, E, vous m'aiguisez à la fin.

L'ACCENT CIRCONFLEXE (*railleur*) – Bonjour, accent aigu. Vous avez l'accent très prononcé aujourd'hui.

L'ACCENT AIGU – Prenez la peine d'enlever votre chapeau pour saluer, espèce d'ostrogot !

L'ACCENT CIRCONFLEXE (*circonflexé à craquer en deux*) – Gare à vous, lilliputien, j'ai deux fois votre longueur !

L'ACCENT GRAVE (*véhiculé sans préavis sur l'« à » du « Gare à vous »*) – Accent circonflexe, laissez-moi, ventrebleu !

L'ACCENT AIGU – Accent circonflexe, vous n'êtes qu'un imposteur : votre personne se compose d'un accent aigu et d'un accent grave collés bout à bout.

L'ACCENT GRAVE (*renchérissant*) – Hermaphrodite !

## III

LE TRAIT D'UNION — Réconciliez-vous tous !

LE POINT D'EXCLAMATION — Bravo !, bravo !, bravo ! Le trait d'union fait la force.

TROIS APOSTROPHES — A boire !

LA VIRGULE — Que l'alphabet se joigne à nous !

## IV

Et la fête débuta. A l'occasion de cette grande soirée, la plupart des lettres de l'alphabet arboraient la majuscule, à l'exception de quelques lettres qui, voulant faire originales, se vêtirent en italique. Ce qui n'empêcha pas la joyeuse société de se retrouver ivre-morte après quelques heures de déchaînées sarabandes.

La virgule, pour sa part, sautait si haut qu'on la méprenait pour une apostrophe.

L'apostrophe, par contre, gisait par terre, en parfait déguisement, et tentait de faire la cour à un point (sans doute pour l'inviter à commettre le point-virgule).

Entretiens, un i dansait sur la tête en se disant « point d'exclamation », tandis que deux points d'exclamation authentiques se livraient à un tournoi de billard.

Trois autres i perdirent la boule en s'évertuant à jouer au bilboquet.

— Mettez les points sur vos i, cria la virgule en administrant un magistral croc-en-jambe à un h par trop muet qui, retenant son souffle, s'aspira lui-même.

Un l en rut profita du hue ! et du dia ! pour engrosser un v et un n. En position d'amour, le n ressemblait comme deux gouttes d'eau (qui se ressemblent) à un u. (Quelques mois plus tard, en état de grossesse avancée, le v et le n étaient devenus w et m respectivement. Le v avorta. Le n, toutefois, ne fut pas aussi veinard : il mit bas un monstre, soit un x italique.)

Le f (décati, voire dépouillé de sa parure majuscule) défit sa boucle, car il s'échauffait.

Le z, lui, zézayait, voyait double; alors qu'il regardait un i simple, il crut voir un i bicéphale (tréma).

Un e, muet, chapeau sur l'oeil, flirtait avec un C qui cherchait partout sa cédille égarée.

Dans un coin plus noir, le guillemet serrait la jambe de la parenthèse (dont l'arc s'était raidi) entre ses deux lèvres.

L'accent circonflexe, de son côté, disjoignit ses deux traits et s'improvisa signe d'équation.

Un r, exceptionnellement bien roulé, se gargarisait à qui mieux mieux.

Un K footballeur réussissait un superbe botté sur la personne d'un O rempli de lui-même. Après une heure de jeu, tous deux étaient K.-O.

Une douzaine de trémas, yeux exorbités, assistaient à une représentation de french cancan des années 1900 exécuté par un ensemble de K sur un grand pied.

Un Q se racontait lui-même en histoires vertement grivoises.

Un X bichonné comparait sa taille de guêpe à celle d'un O ventripotent.

L'accent aigu et l'accent grave, en état d'ébriété avancée, étaient, l'un et l'autre, tantôt graves, tantôt aigus, tantôt graves, tantôt aigus. Le lendemain matin, les bambocheurs, que le vice avait rendus analphabets, sortirent cahin-caha du pandémonium pour s'écraser sens dessus dessous, inextricablement, sur un manuscrit de Ponson du Terrail.

• • •

## EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE

### I

Il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, IL NE M'AIME PAS !, dit tristement la petite Suzie, en tirant la dernière patte de l'araignée.

### II

L'araignée désarticulée repose comme un bouton d'or sur le fagot de ses pattes encore vivantes.

### III

Dédé, c'est le petit ami pour lequel Suzie effeuille souvent la marguerite.

Dédé, qui sait Suzie très savante, lui demande pourquoi les araignées tissent des toiles. Suzie fouille dans sa petite tête à frisures virgulées, ne trouve rien, et répond :

— Mais Dédé, tu dois savoir, voyons ! Les araignées sont des acrobates de profession, et comme tous les acrobates, elles tendent un filet au cas où elles perdraient pied.

Dédé a hoché la tête, gravement, avec des « ah ! » d'étonnement.

### IV

— . . . Il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, IL M'AIME !, s'exclame Suzie, heureuse, en privant le mille-pattes de sa dernière patte.

## V

L'index minuscule dans la fossette de son menton, Suzie s'interroge :

— A quelle patte le mille-pattes a-t-il commencé à être cul-de-jatte ?

## VI

Menottes au front, Suzie considère le mille-pattes de plus près, et soudain s'étonne :

— Ce que cela doit nécessiter comme soins de pédicure !

## VII

Suzie joue à cache-cache avec une grosse fourmi noire qui ressemble étrangement à un trou de serrure. C'est au tour de la fourmi de se musser. Suzie bande ses petits yeux cassis. Après quinze secondes, elle les rouvre, fait un pas. La fourmi a disparu. Suzie scrute toute la pièce de ses yeux. Elle ne voit rien.

Tout à coup, Suzie a une idée : elle se penche et cherche sous son pied.

— Ah ! ah ! je t'ai bien trouvée !, dit-elle.

La fourmi ne dit rien, car elle est écrasée comme un petit pois cuit.

Suzie bat des mains !

## VIII

Il est tard. Suzie, emmitouflée sous les courtines, ne dort pas.

Une luciole (dont le phare faiblit, sans doute) s'égare dans sa chambre. Suzie, furtive, se soulève et attrape la goutte de néon dans sa main.

Elle retourne l'insecte de tous côtés. Elle cherche le commutateur minuscule qui éteindra la frêle lumière caudale. En vain !

Suzie a trouvé : elle dévisse la lumière. Le postérieur de la luciole tombe.

Et Suzie est déçue de voir la petite lumière briller encore.

## IX

Courant au jardin, Suzie aperçoit un papillon blanc, moucheté qui bat l'air.

— Tiens, dit-elle, une chenille en avion !

## X

Le papillon est une fleur étiolée à qui il ne reste que quatre pétales. Suzie le sait. Sa main potelée happe le papillon au vol.

— Il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas, IL M'AIME !  
Suzie est contente. Elle entrechoque ses petites paumes.

## XI

Suzie a capturé un autre papillon. Elle l'observe de près, en furetant du bout de son nez rose. Elle remarque la trompe en trombone, l'étire délicatement, et l'abandonne à sa position première.

Suzie pose et réfléchit un moment.

Puis, elle plie, déplie, replie les ailes du volatile. Soudain, transportée, elle s'écrie :

— Ah ! petit papillon, je comprends : tu bas des ailes en remontant ce ressort.

Suzie trépignera en jouant à la marelle.

## XII

Suzie n'aime pas les guêpes.

Une guêpe passe. Suzie fait une moue, s'indigne :

— Pouh ! quelle petite taille !

## XIII

Suzie a vu un bourdon qui sirotait une fleur avec une paille. L'insecte avait fraîchement endossé un gilet de laine jaune à rayures noires, comme celui de Suzie.

La gamine s'est approchée, trotte-menu, et a emprisonné la grosse mouche dans un bocal.

Suzie appuie le fragile pavillon de son oreille sur le couvercle troué. Le bourdon, jaune de colère, grésille.

L'enfant songe :

— C'est donc cela le bruit du récepteur téléphonique !

Suzie écouterait longtemps l'engueulade du bourdon.

#### XIV

Bourdon, que n'as-tu plus d'antenne pour expliquer ton murmure de transistor !

#### XV

Suzie et Dédé sont assis côte-à-côte sur une bille trempée à la lisière d'un petit étang vert de joncs. Dédé chatouille l'épiderme de l'eau avec un branchage, tandis que Suzie, plus sérieuse, surveille une demoiselle.

L'insecte demeure immobile dans l'air, suspendu à un fil invisible.

Brusquement, la demoiselle s'élève plus haut, avec ses quatre rotors, à la façon d'un minuscule hélicoptère.

#### XVI

Dédé indique une autre demoiselle à Suzie.

L'agrion bleuté butine lestement, malgré l'enflure qu'il a au ventre.

— Suzie, regarde la demoiselle !, crie Dédé.

Suzie voit le ventre gonflé et dit :

— Nigaud !, ce n'est pas une demoiselle, c'est une madame !

#### XVII

Une demoiselle se pose prestement sur le dos d'une autre demoiselle plus petite. Dédé les y a surprises.

— Qu'est-ce qu'elles font ?, s'inquiète Dédé.

— Elles indiquent l'heure, déclare Suzie.

## XVIII

Suzie soulèvera les pierres poisseuses près de l'eau. Elle trouvera des sangsues accrochées.

— Tiens, tiens, dira-t-elle, les pierres aussi ont des verrues.

## XIX

Suzie laissera retomber les pierres qui écraseront des douzaines de petites fourmis brunes qui s'affairent à transporter des miettes de nuages blancs.

## XX

Suzie et Dédé creusent des trous dans la terre noire avec des cuillères volées à leur maman. Ils élèvent des castels de terre humide.

Tout à trac, Dédé déterre un ver, puis deux, puis trois. Les vers gigotent et font des noeuds avec le lacet de leur corps.

— Que font-ils ?, demande le gamin, éberlué.

— Mais Dédé, ils tentent de faire des boucles !

— Ah ! bon, dit Dédé... et qu'est-ce qu'ils faisaient dans la terre ?

Suzie feint l'impatience pour donner plus de poids à son assertion.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient !, qu'est-ce qu'ils faisaient !, mais rien, Dédé, rien; on les a tout simplement enterrés vivant !

Et Dédé pleurniche, avec deux poings fuligineux dans les yeux, bêtement. Cela la peine que de gros méchants inhumant les vers prématurément.

## XXI

Suzie a placé son brun lacet près d'un ver, un lombric. Le ver, idiot, fixe le cordon. Longtemps, il le mesure du regard. Le ver ne sait que penser : son homonyme a les deux extrémités identiques. Comment différencier le devant du derrière ?

— Ma foi, il est infirme, pense le ver.

Suzie récupère son lacet pour le passer aux oeillets de son menu soulier. Mais le lacet se brise en plusieurs morceaux. Suzie pleure, car elle n'a de cesse de briser tous ses lacets. Et sa maman la gronde toujours.

Si Suzie savait, elle ne pleurerait pas : le lacet n'était pas le lacet, mais le ver !

## XXII

Suzie a fait un noeud dans un ver pour se venger d'une verte réprimande de sa mère.

L'insecte s'entortille, se désentortille, se dispose pêle-mêle, s'allonge, se raccourcit, mais peine perdue.

Las, à bout de force, il soulève sa tête moite. Il semble dire :

— Petite Suzie, aide-moi, je t'en supplie !

Et Suzie de répondre :

— Qu'est-ce que c'est que ce caca de ver qui n'est même pas foutu de défaire ses propres noeuds.

Suzie a écrabouillé le ver avec son talon rose.

## XXIII

Maman a acheté deux minuscules tortues vivantes à Suzie pour son anniversaire.

Suzie est ravie. Ses tortues sont petites, petites, petites, et elles caracolent en marchant, à la manière de vieux carosses.

Suzie est soudainement inspirée.

Suzie a collé les deux tortues ventre contre ventre. Maman est entrée. Suzie lui a montré les tortues siamoises.

— Regarde, maman, la belle noix verte !

Suzie a été sévèrement punie.

Le pire, c'est que Suzie ignore pourquoi.

## XIV

Depuis une semaine, Dédé fréquente la maternelle.

Dédé a appris beaucoup de choses.

Et Dédé ne croit plus Suzie.

## IDYLLE DE POUX

Deux petits poux s'aimaient d'amour tendre. (Ces deux poux, précisons par parenthèses, étaient de sexe différent, car il appert que la pédérasie est très peu répandue chez la gent pouilleuse... du moins la statistique tend-elle à le prouver. S'il y eût promiscuité sexuelle chez ces insectes lilliputiens, c'est purement accidentel, car leur sexe est tellement minuscule qu'il rend quasi impossible leur différenciation.)

— Nous espérons que quelque pou non averti ne s'aventurera pas à lire ce qui précède, car pour aucune raison, nous ne voudrions causer de complexes de castration (ou autres) à ces infinitésimaux (si gentils quand ils sont de bonne humeur). —

Les deux poux amoureux, comme toute demeure, se payaient la tête d'un vieil anglais, général à sa retraite, du nom de Wilson. Ils avaient élu vermine dans la chevelure de Wilson. Et quelle chevelure c'était : hirsute à souhait, inculte et comment, et planureuse avec ça, sans compter toute cette neige de pellicules pour lesquelles les deux petits poux ne déboursaient aucun supplément de location. Une aubaine quoi !

Bref, les deux amants étaient comblés, sauf sur un point : depuis bel âge, ils désiraient un enfant. Que ne firent-ils, que n'eussent-ils fait pour entendre les balbutiements d'un poupon. Mais le ciel semblait devoir demeurer sourd à leur demande. Quand on aime, on ne désespère pas. Aussi, l'espoir, toujours vainqueur, remplissait-il leur coeur.

MONSIEUR POU — Il est neuf heures, ma puce. C'est l'heure de notre randonnée quotidienne dans la raie.

Il faut dire que Wilson a toujours porté une raie dans sa chevelure. Sise à quelques pouces au-dessus de l'oreille gauche, une raie exceptionnelle où dix à douze poux de largeur peuvent marcher sans jouer des coudes, voire en conservant leurs coudées franches.

C'est, d'ailleurs, dans cette raie des poux amoureux que Monsieur et Madame Pou se sont rencontrés pour la première fois et se sont juré une passion éternelle.

Monsieur et Madame Pou, bichonnés de frais, bras dessus, jambe dessous, sortent de leur nid situé à la racine de quatre ou cinq cheveux gaillards, et se dirigent, d'un pas leste, vers la raie des amoureux.

MONSIEUR POU — Ah!!!

MADAME POU — Oh!!!

MONSIEUR POU — Dame!, n'y aurait-il plus de raie!

MADAME POU — Catastrophe!

MONSIEUR POU (*larmoyant*) — Notre autoroute!

De guerre lasse, Monsieur Pou, qui veut en avoir le coeur net, monte au faite d'un cheveux.

MONSIEUR POU — J'ai trouvé! On a tout simplement transporté la raie d'endroit.

MADAME POU — Ce que c'est que la rénovation urbaine!

En effet, le soir auparavant, Wilson avait pensé améliorer sa mise en changeant sa raie de côté.

MONSIEUR POU (*poète*) — Qu'il fait bon se promener matutinalement dans cette raie enchanteresse!

MADAME POU (*apeurée*) — Ah!, il fait si noir! Qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR POU (*balbutiant*) — Je... ne... sais...

Cette nuit soudaine est causée par le melon que Wilson vient de poser sur son chef. Satisfait à l'essayage, il l'enlève.

MADAME POU — Ouf!, j'ai eu la chair de poule... (*affétée*)  
Mon savant époux, que pensez-vous que ce fût?

MONSIEUR POU — Une éclipse... une éclipse tout simplement, ma chère.

Peu à peu, le crâne de Wilson se fit chauve, de plus en plus, presque entièrement, si bien que Monsieur et Madame Pou durent bientôt s'exiler sur le flanc abrupt d'un des favoris de Wilson. Là, l'industrie de la pellicule se fit maigre. Les époux Pou vécurent misérablement.

Puis un jour, les deux petits poux furent guillotins sous le couperet d'un coiffeur chauve.

Madame Pou était enceinte.

## L'HOMME AU BINOCLE

*(Aventure inédite dans la série  
Le bloc-notes de Sherlock Holmes)*

Jetant un coup d'oeil rétrospectif sur mon bloc-notes, relatant les aventures de mon ami Sherlock Holmes depuis la dernière décennie, je constate que les cas intéressants n'y affluent guère. Je note çà et là quelques affaires de chèques sans provision, l'affaire Skylark où un mignon se fit violer par une vieille dame de noblesse et un cas de vol à l'étalage dans lesquels Sherlock Holmes ne joua qu'une part infime, attendu que dans toutes ces affaires, il ne fut point question d'analyse de boue, ce en quoi mon compagnon excelle pour y avoir pataugé plus d'une fois.

Il me souvient, toutefois, d'une affaire qui, en raison de son caractère particulier, mérite que je m'y arrête. C'était à la fin de septembre. Il commençait à se faire tard. Mon ami Holmes était plongé dans une lecture d'Emile Gaboriau, auteur émérite de Monsieur Lecoq, lorsqu'un bruit de clochette se fit entendre.

— Quel est ce bruit ?, dis-je, presque effrayé. Calme toujours, Holmes leva la tête et, avec le flair qu'on lui connaît, dit :

— Élémentaire, mon cher Watson, élémentaire : c'est un bruit de clochette... sans aucun doute la sonnerie du téléphone.

Estomaqué, presque défaillant, je l'interrogeai à savoir comment il était parvenu à formuler une déduction aussi audacieuse. Il se contenta de sourire, visiblement flatté, jusqu'à se trémousser d'aise dans son fauteuil capitonné.

Sherlock Holmes s'était toutefois trompé, car c'était la sonnerie de la porte. Mais il lui arrivait si souvent de se méprendre sur un fait que je ne lui fis point la remarque, persuadé que cela serait parfaitement inutile, car Holmes ne faisait habituellement aucun effort pour tirer parti de mes conseils judicieux.

— Mon cher Holmes, je crois qu'il y a quelqu'un à la porte maintenant, dis-je avec déguisement.

— Etrange... Entrez, dit-il, de sa voix sherlockholmesque.

Un homme d'une soixantaine d'années fit son entrée. Il était de taille moyenne, l'air hautain (qu'emphasait une abondante moustache d'albâtre). Il dissimulait un binocle dans la poche intérieure de son veston, ainsi que le déduisit si bien Holmes après que l'inconnu l'eût sorti pour se le poser sur le nez.

Sherlock Holmes se leva, fit quelques pas vers l'âtre, vira lof pour lof pour bientôt entreprendre nerveusement le pourtour de la chaise où se prélassait l'incognito.

Je connaissais trop mon ami pour ne point deviner qu'il se tramait quelque balourdise dans son cerveau. Pourvu qu'il ne commît quelque irréparable bévue !

Holmes contourna le siège derechef et s'arrêta net dans le dos du quidam. Il réfléchissait, l'allure hésitante. Soudain, il se décida. Il s'avança, se braqua ferme devant l'homme au binocle, approcha lestement la main et, brusque, tira la moustache du gentleman.

Celui-ci n'eut qu'un cri, qui se répercuta avec stridence dans toute la maison. Sous l'acuité de la douleur, l'homme s'était levé d'un bond, tel un ressort, fixant Holmes d'un regard torve où la stupeur et la colère déliraient.

Madame Hudson, notre bonne, accourut en brandissant un balai et on entendit les voisins battre la chamade à la montée et à la dévalée dans l'escalier.

Holmes se confondit en courbettes répertoriées et en excuses multiples qui eurent le don d'envenimer l'ire de notre visiteur. Celui-ci ne pouvait pardonner à mon ami d'avoir pu croire, ne fût-ce qu'un moment, que sa moustache d'albâtre était postiche.

Je m'ingéniai tant bien que mal à rassurer notre hôte sur l'état mental de Holmes, nonobstant que je n'en fus point rassuré moi-même. Peu à peu, le monsieur se calma (ce qui ne l'empêcha pas, par intervalles, de jeter des oeilades furtives du côté de son assaillant).

Holmes avait repris sa place habituelle et recouvré sa placide tranquillité.

— Je constate que vous venez du nord-est de Londres, dit Holmes avec assurance (assurance, d'ailleurs, qu'il est seul à partager).

— Non, répondit l'homme, je viens du sud-ouest, Horsham pour être plus précis.

— J'avais pourtant cru reconnaître un mélange de glaise et de craie, particulières à cet endroit, sur le bout de vos pieds.

— Je regrette, mais ce n'est pas de la glaise, encore moins de la craie, dit l'autre, presque insolemment.

Holmes, dont l'honneur se voyait lésé, s'échauffa comme jamais je ne l'avais vu auparavant. Il demeura pensif pour quelques instants, puis dit spasmodiquement :

— Laissez-moi goûter pour voir !

L'homme au binocle s'interloqua. Holmes plongea l'index dans la matière et porta le tout à ses lèvres. En fin gourmet qu'il est, il goûta, au point de s'en délecter, et en connaisseur, dit :

— Mon ami, il s'agit bel et bien d'une mixture de glaise et de craie, nul doute là-dessus.

L'individu parut encore incrédule. Sherlock Holmes devint rouge de colère, mais se contint, et me dit, péremptoire :

— Watson, appelez Madame Hudson... nous verrons bien qui de nous dit la vérité.

La bonne s'avança, troublée, piquée de la tarentule, et se pencha. Munie d'une cuillère à pot, elle goûta à son tour.

— Qu'est-ce que c'est ?, s'enquit Holmes, durement.

Le visage de la bonne devint arc-en-ciel; elle tremblait de tous ses membres.

— Qu'est-ce ?, insista mon ami.

— Je ne... je... ne sais... pas, monsieur, bégaya-t-elle dans un sanglot, et elle s'en fut à toute allure en direction de la cuisine, en s'épongeant les yeux du revers de son tablier.

— Toutes pareilles, ces femmes, dit mon compagnon, trop sentimentales, trop sensibles. Voyons voir encore, poursuivit Sherlock Holmes, en se mettant à croupetons près de l'homme.

A ce moment, notre invité dut placer le pied gauche à l'avant, car le soulier droit était maintenant complètement propre. Holmes s'empara de la grosse cuillère que la bonne avait abandonnée par terre. Il la plongea toute entière dans la matière pour en prendre le plus possible. Sa bouche se gonfla, devint bouffie, farcie. Il se concentra et savoura à satiété, puis déclara avec grandiloquence :

— Mon ami, vos souliers sont enduit de 75.9% de glaise et 24.1% de craie. Par conséquent, avant de venir ici, vous vous êtes balladé dans le nord-est de Londres.

— Monsieur Holmes, je vous assure que je suis allé à Horsham, à l'opposé de la région que vous citez. Je vous répète de plus qu'il ne se trouve point de glaise ni de craie sur mes chaussures.

Holmes ne se content plus.

— Watson, me dit-il, pète-sec, goûter !

Quelque peu récalcitrant, je me baissai sur le soulier humide de l'individu. Je tendis la main et goûtai du bout de la langue.

— Alors, dit-il, qu'est-ce que c'est ?

— Holmes . . . je . . . , balbutiai-je.

— Allons, Watson, sauvez l'honneur du 221-B Baker Street.

J'hésitai quelques minutes et sur l'insistance de mon ami, je me résignai à ouvrir la bouche vaille que vaille.

— Holmes, j'ai le regret de vous annoncer que c'est de la m . . .

Holmes s'empourpra, s'irisa, se fit tour à tour jaune, vert, bleu, cramoisi . . .

L'homme au binocle partit d'un rire homérique et nous abandonna bouche bée sur place.

Au départ de l'énigmatique personnage, Holmes alla vers le fauteuil des clients et découvrit une carte de visite sur laquelle il lut :

« SANS MALICE — SIR ARTHUR CONAN DOYLE »

## SUR LE GOLGOTHA

### I

LE MAUVAIS LARRON (*à Jésus*) — C'est votre première expérience sur les planches ?

### II

LE MAUVAIS LARRON (*à Jésus*) — L'amour des hommes, c'est noble, mais l'amour des femmes, ça réussit davantage !

### III

LE MAUVAIS LARRON (*à part soi*) — Dites donc, c'est agaçant à la fin, ces grands airs de Rédempteur !

### IV

LE MAUVAIS LARRON (*à Jésus*) — Voyez-vous, on a beau faire d'être le fils de Dieu, on n'est pas toujours fils à papa !

### V

LE MAUVAIS LARRON (*à Jésus*) — Pourriez-vous ranger votre tête un peu pour que je puisse parler à mon copain à votre droite ?

### VI

LE MAUVAIS LARRON (*au bon larron*) — Dis donc, vieux, si on s'amusait à lui compter les côtes !

## VII

LE MAUVAIS LARRON (*à Jésus*) — Pardi !, vous n'êtes pas très beau à voir; faudra veiller à vous refaire une beauté en arrivant au ciel !

## VIII

LE MAUVAIS LARRON (*à part soi*) — Pardi !, le temps se gâte... et moi qui commençais juste à avoir un beau teint bistré !

## IX

Une colombe survole le Golgotha. Soudain, le volatile reconnaît le divin crucifié.

LA COLOMBE — Qu'est-ce qui m'a valu un fils pareil !

## I.N.R.I

## ALLO! POLICE

LE CHEF DE POLICE — Sacrebleu !, qu'est-ce que c'est que ces taches de doigts sur vos dossiers ?

LE COMMIS — Mais, Chef...

LE CHEF DE POLICE — La netteté, monsieur, que faites-vous de la chose de netteté ?...

LE COMMIS (*exaspéré*) — ... Mais, Chef...

LE CHEF DE POLICE — Silence !, monsieur... Effacez immédiatement ces saletés... C'est un ordre de vot' Chef... Hop !... hop !... un... deux... un... deux...

LE COMMIS (*prêt à tout*) — Chef, je refuse...

LE CHEF DE POLICE (*sursautant*) — Quoi !... vous refusez... à vot' Chef... (*à part soi*) Ma foi !, c'est de l'intimidation... (*il appelle*) Lacogne, Lafrappe, par ici, les gars...

(*Deux agents taillés en mammouth entrent.*)

LACOGNE (*saluant*) — Cheuf !

LAFRAPPE (*saluant*) — Cheuf !

LE CHEF DE POLICE (*comblé*) — Bien... bien... mes gailards... Faudrait faire entendre raison à ce jeune blanc-bec qui refuse d'obtempérer à mes ordres. Allez-y, les gars, et que ça saute, sacrebleu !

(*Lacogne et Lafrappe administrent une magistrale râclée au commis, se frottent les mains, satisfaits, en mastiquant bruyamment leur grosse mâchée de gomme.*)

LACOGNE — On l'â assommé fret net, Cheuf. On l'erprendrâ dans queuq' minutes...

(*Un temps*)

LE CHEF DE POLICE — Sacrebleu !, il ne se lève pas vite ! (*s'adressant au commis*) Monsieur, ici vot' Chef !... Debout... hop... hop... un... deux... un... deux... Lacogne, Lafrappe, relevez le blanc-bec ! (*à part soi*) Le jouvenceau m'agace avec ses manières à la fin...

LACOGNE — Cheuf !, y grouille pàs ben gros...

LAFRAPPE — Ce s'rait-y qu'on l'aura cué ? ...

(*Le Chef s'approche du commis et lui tâte le pouls.*)

LE CHEF DE POLICE — En effet, les gars, vous l'avez tué.

LACOGNE (*presque confus*) — On ... s'escuse, Cheuf, on ...

LAFRAPPE — ... on ... on ... l'â pas faite esprès ...

LE CHEF DE POLICE — Sacrebleu !, les gars, pas tant de sentiment ... Motus ! ... Légitime défense !

LACOGNE (*saluant*) — Cheuf !

LAFRAPPE (*saluant*) — Cheuf !

LE CHEF DE POLICE — Venez voir, les gars ... Sacré mâtin ... il refusait d'effacer ces taches de doigts ...

LACOGNE — Cheuf, vous savez-t-y c'que c'é ? ...

LE CHEF DE POLICE (*hésitant*) — Mais ... mais, ce sont des taches de doigts sales ...

LACOGNE (*s'esclaffant*) — Mé, Cheuf, c'sont des empreintes digitales ! ... Cré farceux ! ... ha ! ... ha ...

## VOL A L'ÉTALAGE

Je lui ai volé son coeur,  
Un soir qu'elle était ivre.

Alors, son coeur,  
Moi, je l'ai caché  
A double tour  
Peut-être plus  
Dans un placard très vieux...  
Dont il ne me souvient guère !

Comme c'est curieux la vie !  
On oublie des choses...  
Des choses parfois importantes !

Peut-être bien  
Que les souris l'ont mangé;  
Les souris, ça mange tout !

Pourtant...  
C'est tellement indigeste  
Un coeur de femme.

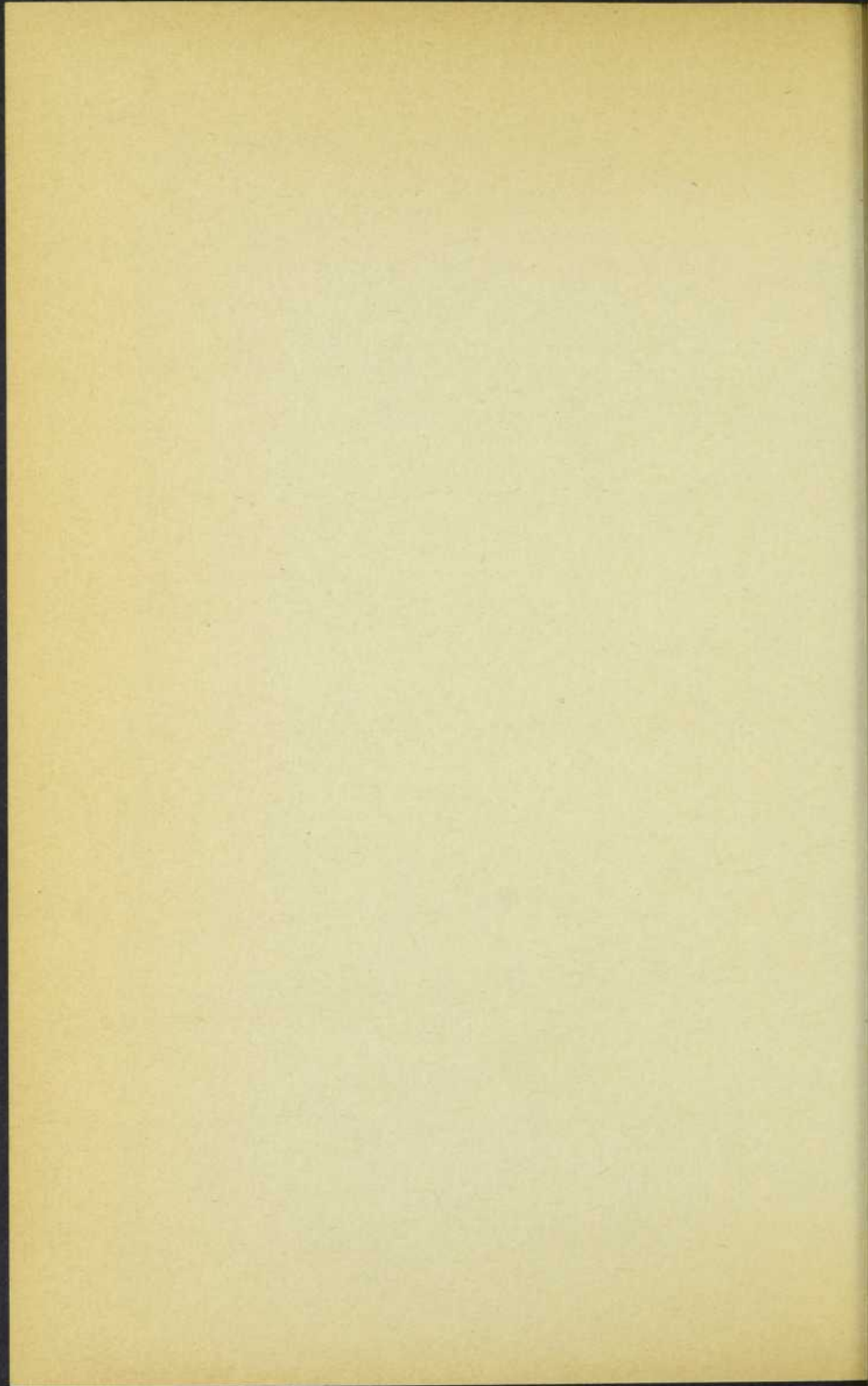
## A MES CHOUETTES

Au jour de mon nonagénariat,  
Vous me cocufierez toutes, gamines,  
A croupetons sur des poètes mirliflores,  
Tout de primesaut et de contrepets,  
Qui versifieront haut la muse  
Avec des contrefaçons de mes façons  
Et des façons de mes contrefaçons,  
En pissant dru les whiskies de mes tonneaux  
Et en bâillant à mes corneilles,  
A mes idylles, à mes amours  
En vers caco-coca-colaphoniques  
A larmoyance mouchoiresque,  
Kleenexique, torchonnesque,  
Sur des rimes à poulies  
Et des rythmes d'essoreuses.

Au jour de mon nonagénariat,  
Vous me piperez toutes, gamines,  
A califourchon sur des poètes rococos,  
Tout de gasconnades et de rodomontades,  
Qui trafiqueront leurs scribouillages  
Pour des marmittées de salmigondis,  
Car les vers éculés de vos Fashionables,  
Déculottés de mon paraphe,  
Feront poudre de perlimpinpin  
Et perdront la tramontane.

C'est pourquoi, fillettes gamines,  
Lorsque vous muguèterez avec vos poètes caca,  
Je rirai sous suaire dans mon square  
De ce que vos écrivailleurs à caterpillars  
N'eussent point su véhiculer leurs galimatias étriqués  
Chez Flammarion, Grasset ou Marabout.

Et de grâce, gamines gamines,  
N'itinérez point du côté de ma tombale,  
En compagnie de vos jeunes dogues;  
Je craindrais que l'un d'eux,  
Méprenant mon mausolée pour muraille,  
Ne soulage sa vessie  
Sur les alexandrins superbes  
Qui épitaphent mes osselets.



BERTRAND LETOURNEUR

**CARO**

NOUVELLE

BERTRAND LETOURNEUR — Français d'origine, a émigré au Canada il y a deux ans. Licencié en physique, il a donné des cours de mathématiques et de physique à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Travaille présentement à la création de films éducatifs scientifiques pour l'O.N.F. A déjà publié une nouvelle dans *Châteline*.

J'ai laissé tomber par terre ma mallette et je suis planté là, assis sur mon muret. Je suis complètement écoeuré, le moral à zéro. Je pourrai jamais faire ce boulot, ça me dégoûte rien que la manière dont le type me regarde quand il m'ouvre la porte et qu'il voit la mallette, j'ai envie de rentrer sous terre.

Dix portes que je fais, à chaque fois j'essaye de faire le coup de pied en avant, c'est comme ça qu'ils m'ont dit qu'il fallait faire, mais moi ça me reste en travers du gosier; moralité, je me fais jeter à la porte comme un malpropre. Et ce qui me tue c'est que ces gens, ils ont raison en fait ! Je viens leur casser les pieds avec mes crevures de bouquins quand ils sont en train de bouffer.

— Tu as pas vu Cady ?

D'où y sort ce bout de chou, je l'ai même pas vu venir.

— Non, j'ai rien vu, il a cassé sa laisse ? Fallait pas l'attacher, ça sert à rien.

— Moi je voudrais bien mais tante Alec, il veut qu'il soit attaché quand il rentre, tu comprends ?

Ça arrive sans crier gare, c'est déjà disparu : je ferais bien un petit saut en arrière de quelques années pour n'avoir que mon chien à retrouver. Après tout ce n'est pas si terrible que ça, j'ai encore de quoi tenir quelques semaines et je peux toujours coucher chez Pat. Bon, j'essaye encore mon sourire quatorze bis à trois portes et je laisse tomber pour aujourd'hui; c'est pas cette fois que le « maquereau » fera des affaires sur mon dos.

Quand je pense que cette crevure, son seul boulot, c'est de nous déposer au coin de notre rue avec des bons conseils, un « manager », tu parles !

— Alors, Cady, tu viens ? La plus gentille Caro du monde, elle commence à en avoir assez de toi, compris ?

— Dis, Caroline, comment veux-tu qu'il marche normalement avec une patte attachée, surtout si tu tires dessus comme ça.

— Je m'appelle pas Caroline, je m'appelle Caro tout court, et puis la laisse était pas assez longue pour la mettre autour du cou.

Elle reste là, l'air très préoccupé et elle tourne à petits pas autour du chien.

— Tu veux pas mettre Cady sur le petit mur ? Il bougera pas. Et moi aussi ?

Je mets Caro sur la murette avec Cady entre nous deux, elle ne pèse pas beaucoup plus que lui. Caro parle à toute vitesse, je ne sais si c'est à moi ou à Cady; de toutes façons ce débit de mitrailleuse n'attend pas de réponse ni d'approbation, c'est le torrent qui se déverse parce qu'une loi naturelle en a décidé ainsi.

Pour l'instant je ne comprends pas grand-chose; il s'agit d'une réunion, rendez-vous ou fête. Je n'arrive pas à déterminer si les participants ont deux jambes ou quatre pattes, si ces êtres, comment leur donner un autre nom, s'appellent des « Sakis » ou des « Sacris ». J'imagine assez bien que le « parc » est le terrain vague qui est au bout de la rue, mais quant à la physionomie des Sakis, je suis assez perplexe.

Au fait j'en oublie l'heure, je me donne dix minutes avant d'y aller. Je ne sais pas si je suis au pays des Sakis mais je me sens tout de même mieux ici que dans « ma rue », à deux rues de là. C'est certainement une rue comme les autres et pourtant depuis que je sais qu'il va falloir que j'essaye d'y placer ma camelotte, je peux pas la voir comme les autres. Elle a sa personnalité bien à elle, la garce.

— Tu devrais pas penser à tout ça, tu sais, ce soir c'est la fête des Sakis, je suis comme Cady, je trouve que tu as pas le droit d'être triste.

Je tombe des nues, c'est vrai, je me fais de la bile pour rien, je ne me reconnais plus. Caro a raison, je ne vais pas me laisser abattre. D'abord la nuit tombe et je dois aller faire ma deuxième tentative.

— J'y vais Caro. Il faut. Tu me raconteras demain comment ça c'est passé.

Bon, je vais rentrer dans l'arène des fauves, ma petite mallette à la main, Caro me regarde partir d'un air confiant, comme si sa présence dans cette rue déserte et cette lumière rougeâtre de cré-

puscule étaient des plus normales. C'est vrai qu'il n'y a pas un chat dans cette rue, elle longe une autoroute, c'est une succession de maisons entourées de petits jardins et de longs bâtiments en brique. Des entrepôts ou d'anciennes usines désaffectées. Mais dans « ma rue », il y a des enfants partout, des bandes qui passent comme des vols d'oiseaux de mer au milieu des murs de brique et des escaliers de fer.

J'aime mieux que la nuit tombe, comme ça au moins, je n'ai pas à supporter les regards des passants : encore un colporteur, le solliciteur qui va relancer le gibier au terrier. Je pourrais peut-être avoir l'air d'un étudiant.

Une grande goulée d'air pour sortir le sourire quatorze bis et j'ai une charmante petite vieille devant moi. Des livres ? Oui, ça l'intéresse; enfin, comme ça. Elle me fait asseoir dans la cuisine et me présente ses petits enfants qui sont là pour la semaine. J'ai beaucoup plus envie de parler d'eux que de mes crevures de livres. C'est elle qui y vient; oui, bien sûr, elle écoute mon petit exposé, c'est intéressant, mais c'est bien cher. Les livres, c'est bien pour les petits surtout, ça les aide dans leurs études. L'instruction, la réforme du secondaire, l'éducation, on en revient aux enfants et je n'en suis pas mécontent.

J'ai essayé de m'accrocher par amour-propre, mais même si j'avais le talent de vendeur suffisant pour la convaincre, je me dégoûterais de lui faire supporter vingt mois de dettes pour que je puisse toucher ma commission. Grand-mère m'offre un « coke » et Hélène et Gil sont déjà en train de me poser des tas de questions personnelles. A propos du roman que feuillette grand-mère, j'embraye sur la littérature et la poésie; Grand-mère me dit quelques vers de Keats sous les yeux médusés de ses petits-enfants qui lui ignoraient ces talents.

Il faut aller coucher les enfants, Grand-mère me convie à revenir lui parler de Hawthorne et de Henry James, Hélène et Gil sont ravis, je suis adopté.

De nouveau à la rue, avec mon inévitable mallette, mais cette fois je suis bien à l'abri dans l'obscurité. C'est dit, ce sera tout pour aujourd'hui, autant rester sur une bonne impression.

Ce n'est plus la complète adversité, j'ai au moins une alliée dans la place, sans oublier Caro et ses Sakis. Sacrée Caro et ses histoires ! Ce qui est amusant avec elle, c'est que j'ai une impression de déjà-vu, de familier, sans avoir jamais pu la connaître.

Le lendemain, grande séance folklorique au bureau. Le super-manager et ses « maquereaux » réunissaient les nouveaux pour une petite séance de stimulation et d'action psychologique. Dès l'entrée on a eu droit à une gentille mise en scène, il y avait même des coupes de compétitions sportives sur le bureau de l'orateur.

Ce qui était drôle c'est que tout ça ressemblait beaucoup plus à une remise des prix d'école qu'à la cérémonie désirée par les organisateurs. Le meilleur vendeur de la semaine expliquait avec complaisance ses méthodes de vente et ses trucs, le patron le citait en exemple aux nouveaux qui baissaient le nez.

J'aurais dû rentrer sous terre moi qui n'ai pas une vente, mais je trouvais tout ça tellement drôle ! Décidément je ne serais jamais du côté des bons élèves et des félicités.

La remise des prix continua avec poignées de main et grands sourires. Mon voisin remarqua qu'il ne manquait plus qu'une petite blonde pour embrasser les vainqueurs.

Enfin pour profiter du climat favorable et de l'euphorie générale le « big boss » passa à l'attaque :

— La vente, c'est simple, c'est « psychologique » il suffit de comprendre le « prospect » pour pouvoir le convaincre.

Ben voyons ! moi ce que je comprends généralement c'est qu'il a envie de me voir le moins longtemps possible.

Les nouveaux ont bourdonné d'impatience d'appliquer les trucs des vainqueurs et se sont précipités dans la salle des téléphones pour prendre leur « rendez-vous ».

Mon voisin se faisait passer pour un « service d'éducation paroissial » ou pour un « service d'aide aux familles » pour changer un peu. Quant à moi je suis resté prudemment dans le « service d'information ». Au téléphone j'arrive assez facilement à faire illusion et ma liste de gens à aller déranger était pleine une heure après.

En sortant de cette comédie, la journée semblait mieux s'annoncer que la veille, un petit soleil à ne pas vous laisser insensible; le « maquereau » a fermé sa grande gueule, il m'a déposé à mon coin de rue avec un sourire de remise en confiance. Je suis passé devant la maison de Grand-mère et ai attaqué les suivantes; sur

cinq portes je n'ai pu parler qu'à deux femmes de mauvaise humeur, qui prétendaient que je voulais les escroquer. La première, entendant l'autre à travers la cloison, était venue à la rescousse et c'était à celle qui parlerait le plus vite et le plus fort, moi je faisais semblant d'écouter et j'essayais de penser à autre chose.

Après ça je peux bien m'offrir un petit repos du côté de l'auto-route, au calme. Lorsque j'arrive à la murette, Caro y est déjà perchée. Ça me fait d'autant plus plaisir que je ne m'y attendais pas.

— Alors Caro, pas d'école aujourd'hui ?

Pas de réponse, Caro a l'air très préoccupé et déprimé, elle balance ses pieds dans le vide et les laisse mollement retomber contre la murette.

— Et les Sakis ?

— Je me suis trompée, ça devait pas être hier. On a attendu une bonne heure avec Cady, y avait la lune et tout, Cady a été jouer avec deux chiens dans les tuyaux, ils ont fait tellement de bruit que c'est peut-être pour ça qu'ils sont pas venus, les Sakis. Cady fait que des bêtises en ce moment, en rentrant il s'est mis à pleurnicher et il a réveillé tante Alec qui lui a donné des coups de pied.

— Et à toi, elle ne t'a rien dit ?

— Oh, tante Alec il fait tout ce que je veux, tu sais, il se fâche tout rouge et puis cinq minutes après c'est fini.

« Tante Alec... » bizarre ! enfin ne cherchons pas à comprendre. Je ne demande pas de détails, les rares questions que j'ai posées hier sont restées sans réponse : Caro n'aime manifestement pas les questions.

— Moi je voudrais habiter près du métro... le bus c'est triste...

Je me garde bien de répondre devant ce genre d'affirmation-question, le mieux, c'est de voir ce qui va venir après.

— On a même plus le droit de parler : ils ont mis une fille de 10ème qui arrête pas de nous donner des claques. Tout ça c'est la faute de Réal...

— Qui c'est Réal ? C'est le chauffeur du bus, il est presque aussi grand que toi. Celle qui l'embrassait en lui disant le truc le plus gentil avait le droit de s'asseoir à côté de lui. Avant, on lui mettait

les mains sur les yeux quand il était en train de conduire, tu sais, pour qu'il devine qui c'était. Un jour je l'ai empêché de regarder sur le côté pour qu'il devine si les jumelles étaient habillées pareilles et c'est comme ça qu'il y a eu l'accident. L'accident c'était un peu ma faute. Pauvre Réal, maintenant on a un moustachu complètement bête.

Je vais reprendre mon courage à deux mains pour aborder mes « clients » quand Caro me propose de m'emmener au « parc ». C'est un honneur qui ne se refuse pas.

J'ai honteusement caché ma mallette derrière la murette, Caro saute à terre et me donne la main tristement, elle marche à petits pas graves et fait exprès de marcher dans les flaques d'eau. A ce moment elle me fait penser au personnage « triste comme les blés quand le vent les a quittés » de la chanson que je sifflole entre mes dents. Je ne fais jamais attention à l'âge des gens et encore moins à leur taille. C'est en suivant le regard d'une mère de famille à sa fenêtre que je me rends compte que je suis en train de promener une petite fille qui est deux ou trois fois plus petite que moi. En tout cas, à voir sa tête, ça ne lui semble pas « catholique ». Elle doit hésiter entre le satyre, le malade mental et le père précoce et indigne. Comme je pense n'être marqué par aucun de ces destins, elle n'a pas fini de choisir. Toujours sans dire un mot, nous débouchons sur le terrain vague couvert d'immenses graminées sèches et de buissons squelettiques. Caro marque un temps d'arrêt, nous arrivons aux frontières du royaume choisi par les Sakis pour leurs sabbats nocturnes, un peu de vie revient dans l'expression de Caro. Elle est immobile et je me surprends à l'observer comme un cas clinique, il y a une révolution qui se déroule dans ce crâne; c'est idiot d'être triste quand on n'en a plus envie, Caro n'y tient plus et, toute pudeur et dignité de la tristesse rejetées, commence à sautiller autour de moi, saute les flaques d'eau et donne des coups de botte dans les touffes d'herbes sèches. Puis comme je me suis assis sur une souche, elle revient vers moi l'air repentant, comme si elle n'avait pas respecté la cérémonie de la tristesse que nous avions commencée ensemble.

— Porte-moi sur tes épaules.

Je ne peux résister à ce regard qui monte vers moi à travers ses immenses cheveux. Caro pose deux mains fraîches sur mon front

pour se tenir, deux mains minuscules qui tout à coup me glissent sur les yeux.

— Qui c'est ?

— C'est Caro-Saki, reine des Saki-Caro.

Caro a retrouvé son rire, les doigts de la main droite s'entrouvrent, ça doit vouloir dire : à droite, et je repars sur la droite, tel l'automate. Des petits chemins se promènent au milieu des vieux pneus de camions et des tas de gros tuyaux crevés. De temps en temps ils débouchent sur une aire de terre battue délimitée par des cailloux, qui a dû être, pour une heure, un bateau de pirates ou un château. Ça me fait penser à la cour d'amour d'un oiseau d'Indonésie : un petit cercle de terre entouré de cailloux de couleurs et d'herbes au milieu duquel danse l'oiseau pour attirer la femelle. J'en ai parlé à Caro, mais les oiseaux ne l'intéressent pas beaucoup, c'est trop petit, elle, ce qu'elle aime ce sont les baleines, les éléphants et les hippopotames, et bien sûr, les Sakis.

— Dis, tu écris bien ?

— Oui, bien sûr je sais écrire bien.

— Tu sais, tu pourrais m'écrire une lettre pour l'école, comme ça tante Alec ne m'empêchera plus de venir au parc.

Tout s'explique, et la fête ratée et la présence de Caro en plein après-midi, ça m'a tout l'air de ressembler à du chantage, cette petite proposition innocente.

— J'ai idée que si ta tante Alec ne l'a pas fait, elle a ses raisons, non ?

Je me dérobe lâchement, mais je ne m'en tirerai pas à si bon compte.

— Mais, c'est pour ça, Sweet Cap, c'est pour y aller avec toi !

Ça effectivement, c'est un argument décisif. Je vais donc me compromettre en faux en écriture, mais par contre, Caro aura des obligations envers moi, c'est un marché équitable.

— Je dis que tu es malade pour combien de temps ?

— Huit jours, au moins ! Il faudra que tu viennes tous les jours aussi.

Nous croisons un groupe de quatre garçons un peu plus âgés que Caro, j'ai droit à un regard méfiant et réprobateur. Je sens Caro un peu plus raide sur mes épaules, morgue du triomphe ou dignité devant l'accusation muette ? Ces quatre gamins me rappellent que le temps a passé très vite depuis quelques années et j'ai un peu l'impression de l'intrus au royaume interdit. Je reviens insensiblement du côté de « ma » rue, Caro est d'ailleurs complètement sortie de sa tristesse et « le labeur m'appelle », j'ai de nouveau mauvaise conscience de m'accorder ces vacances.

Le lendemain et les jours suivants, toujours pas de vente, le « maquereau » me sermonne et me pousse à l'audace. Je l'écoute d'une oreille distraite, au fond au diable la vente, je trouverai bien un autre job, mais je n'ai pas envie de quitter « ma » rue, alors je simule la persévérance vis-à-vis de lui, puisque c'est ma seule raison officielle d'en franchir les portes.

Ça a l'air idiot, mais je viens de retrouver un nom, pour moi c'est très important, c'est le symbole d'une ère nouvelle. Des noms ce n'est pas ce qui me manque, j'en ai pas mal, chacun d'eux c'est une part triste ou gaie de ces dernières années. Le plus récent, c'est « Atimou », ça veut dire : jeune chien. Ça peut paraître incroyable mais je suis membre d'une tribu Abénaki. Enfin je ne l'ai pas été longtemps; après des petits ennuis avec la police locale, j'ai pris le premier camion qui a bien voulu me prendre et, sans le vouloir, je me suis retrouvé sur les lieux de mes brillantes études. Je suis retourné devant le collège et ça m'a fichu un coup au coeur de voir que j'avais tant changé en si peu d'années. Un coup de chance, Pat était en train de déménager et allait me laisser son studio. Lui aussi, il avait changé mais pas forcément en bien, enfin c'est ce que moi j'en pense. Il avait un diplôme à exploiter, des ambitions de businessman, il allait vivre à sa manière. J'étais tout de même bien content de le revoir, ce serait peut-être la dernière fois. Quand il reviendrait de Boston, je serais loin; on s'est tout de même retrouvé un peu plus dans une brosse mémorable, j'ai eu juste la force de le pousser dans son taxi, je suis rentré au studio en tirant des bords sur le trottoir, et je me suis allongé sur le lit, à peu près le seul meuble qui restait. Quand je suis soûl, je me fais toujours un peu de cinéma, et généralement à mon avantage, cette fois-là je n'ai pas trop eu le beau rôle, y avait des tas de personnages que je ne connaissais pas, sauf Grand-mère, Pat et Caro, et puis tout à coup je me retrouvais dans l'Alberta où je

m'occupais de chevaux, là aussi ça s'était mal terminé. Bref, je ne me sentais pas trop bien dans ma peau, à un moment j'ai vu Caro portée en litière par un cortège Algonquins, elle me chassait de la tribu d'un index outré et méprisant.

Le lendemain je me payais une gueule de bois à tout casser et lorsque je retrouvai Caro j'avais encore un peu de la hargne du sujet exilé. Elle ne m'a pas dit bonjour et a fait des mystères pendant dix minutes, je voulais lui raconter mon rêve mais je me le suis gardé pour moi, elle était trop bizarrement lunée et puis c'était un peu bâtard à dire.

Ensuite j'ai été me faire donner une leçon de morale par un père tranquille qui prétendait que j'étais au service d'un « racket ». Il avait d'ailleurs pas tort, mais on a sa dignité, et je n'allais pas capituler pour la seule raison qu'il était vraiment trop grincheux. Puis je suis tombé sur une famille entière qui jouait au train électrique; au bout de dix minutes de bêtises, on a laissé les livres dans ma serviette et j'ai été chargé du poste d'aiguillage numéro quatre. J'ai évité un grand accident qui aurait fait au moins cent morts et ai été promu à la place du père aux aiguillages de la gare; pour une fois on reconnaissait mes qualités. Finalement, je suis resté dîner et, lorsque j'ai renversé mon verre et que tout le monde s'est mis à rire, je me suis senti tout à fait bien dans ma peau. Denis et Marc m'ont raconté des histoires d'Indiens et je leur ai raconté les miennes. Moi aussi je connaissais les histoires de Fenimore Cooper, mais ça c'était de l'actuel.

En les quittant, je leur donnais rendez-vous le lendemain dans le « parc »; en plus, ça contrerait les insinuations de Caro qui prétendait que ses copains ne voulaient pas me voir, ce qui, d'ailleurs, n'était nullement dans mes intentions. En fait, depuis quelques jours je commençais à prendre conscience de la duplicité des états d'âme de Caro.

Elle était toujours triste lorsqu'il fallait que « Sweet Cap » fasse quelque chose pour elle. Déjà pour le mot d'excuse à la direction de l'école elle avait atteint son but, puis ça avait été le rituel de la crème glacée au drugstore, en revenant du « parc ». Tout ça pendant que les petits camarades étaient à l'école.

Sa popularité y avait gagné. A défaut d'avoir amélioré ma technique de vente, je commençais à bien connaître « ma » rue, j'étais

devenu un personnage familier, et par-ci par-là je notais que Caro gravissait les échelons de la célébrité dans le petit monde de la rue.

Ensuite j'ai repris du poil de la bête et j'ai pu caser quelques collections de livres à des gens que ça intéressait, je n'ai pas vendu, ce sont eux qui ont acheté, il faut le dire.

L'entrevue avec les copains de Caro avait dû devenir nécessaire dans la mesure où elle tenait son autorité de mon existence. Elle me l'a présentée comme une concession, en fait son effet est tombé par terre quand Marc et Denis sont arrivés avec leur petite soeur. De ce jour-là Caro est redevenue adorable et nous nous sommes revus comme avant, sans intermédiaires. Trêve diplomatique ou reprise en main de son petit monde ?

Il y a bien eu le personnage « tante Alec » qui fit surface à ce moment-là. Ça n'annonçait rien de grave, du moins je le pensais. Caro m'attaqua au sortir d'un grand silence :

— J'ai un truc à te dire. Tu sais, tante Alec, hé bien ! il sait tout. Il m'a fait jurer de te dire qu'il voulait te voir. Il était pas en colère mais il avait l'air de dire que si tu n'allais pas le voir il te retrouverait bien.

Moi ça me plaît pas tellement mais maintenant je crois qu'il faut.

— Moi non plus ça ne me plaît pas des masses. D'abord qui c'est tante Alec ? ton oncle, ta tante ?

— Tante Alec c'est comme mon père. C'est ses copains qui l'appellent comme ça depuis que j'habite chez lui.

— Et comment tu es venu chez lui ?

— Hé bien ! je lui ai demandé et il a dit oui.

— Ha bon !

— C'est quand j'habitais près du fleuve, lui y s'arrêtait tous les jours au square, c'était sa halte pendant sa promenade à bicyclette. Il appelait ça le bidon quatre, je sais pas pourquoi, c'est une histoire de voyage. Il a beaucoup voyagé tante Alec. Tu verras il est très très vieux, cette année il a même pas repris sa bicyclette. On est presque arrivés, tu as qu'à y aller maintenant, moi je t'attendrai sur le mur.

— Non, biquette, pas aujourd'hui, j'ai pas le temps. Dis-lui que j'irai bientôt, c'est promis.

Ça, ça n'était pas grave. Mais trois jours après nous marchions au bord du « parc », Caro m'avait donné la main comme aux premiers jours, c'était la même présence confiante, sans restrictions, j'avais oublié les ennuis qui me poursuivaient, ce truc d'il y a deux ans qui était revenu m'obséder depuis mon retour, et tante Alec avec le tout. Elle avait l'air heureux et pour moi tout allait très bien.

— Tu sais, Cap (nouveau ça, c'est bien la première fois que Caro abrège le « Sweet Cap ») les autres se demandent pourquoi tu ne viens pas avec nous dans le parc, on est en train de monter une expédition.

Ça sent le complot, je n'ai pas envie d'entendre la suite.

— Je leur ai promis de les emmener dans les grottes de Laradelle.

— Tu comptes affréter un Boeing pour ça ?

Caro ne répondit pas et je pensai que je n'étais plus concerné par les affaires de sa petite bande si fraîchement constituée. Le lendemain, Caro me montrait du doigt un énorme station-wagon.

— Ça c'est formidable comme voiture, on peut monter à plein de gens, là-dedans.

Ça commence à me rappeler quelque chose.

— Depuis quand tu t'intéresses aux voitures, biquette ?

— Je pensais juste que ce serait chouette, c'est tout ce qui nous faudrait.

— Tu as l'intention d'engager un chauffeur ou c'est pour la mettre au frigo !

— Te moque pas, « Cap », tu m'as dit que tu avais conduit des camions jusqu'à Vancouver, alors tu pourrais bien nous emmener, sinon j'aurais l'air d'une tarte maintenant que je leur ai dit que tu le ferais.

Maintenant de nouveau, c'était « on », je manifestais ma désapprobation et faisais entendre tacitement que ses engagements envers la petite bande ne me concernaient pas.

De ce jour Caro tomba dans une grande tristesse et plusieurs fois ne se trouva pas au rendez-vous. J'ai eu des remords et ai essayé de temporiser en n'opposant pas un refus catégorique. Caro se dérida mais resta intraitable, il fallait que je fasse la preuve de mon attachement et que je montre de quoi j'étais capable pour elle.

Et puis cette histoire de père adoptif à se tirer les cheveux me trottait dans la tête. Qu'est-ce que ça pouvait être que ce vieux fou ? Qu'est-ce qu'il me voulait ? Je me doutais bien que ce ne devait pas être des choses agréables.

Et voilà ! A partir d'une affaire de rien du tout je me retrouvais dans le pétrin. Ou j'abandonnais Caro ou je courais le risque de me retrouver devant le juge et la travailleuse sociale. Or je m'étais bien juré que c'était fini, qu'il n'était pas question que je recommence mes conneries. J'ai bien proposé de louer une voiture, d'en emprunter une; Caro tenait à l'action d'éclat, il fallait que je la vole, que je change les plaques et tout le bataclan. Pourquoi pas attaquer une banque aussi ! Je ne suis pas un Saki moi ! Alors voilà, je suis là comme un imbécile dans cette rue déserte et glacée, comme le premier jour sur la murette, à me demander si oui ou non je vais la voler cette crevure d'auto. Quelle galère ! Non, mais où est-ce que j'ai été glisser mes pieds en tombant sur Caro, et je pourrais plus me passer de la voir, maintenant.

Je suis toujours tombé sur des gens pourris, mais là, a priori, ça ne m'engageait pas à ça de voir une petite fille qui fait encore de la bicyclette. Au pire on aurait pu me donner la réputation d'un satyre ou d'un anormal, c'est pas la mort, j'en ai vu d'autres. Et moi qui m'étais juré de ne plus sursauter en entendant la sirène des cops ! Il y a deux ans, même avec une sirène d'ambulance j'avais des sueurs froides. Là, je n'ai rien à me reprocher, je n'ai pas de dettes, je sais où dormir, apparemment y a pas de problèmes, seulement faut tout de même que je trouve une solution. Y a pas deux mois que je suis reparti à zéro et c'est la même sérénade qui recommence.

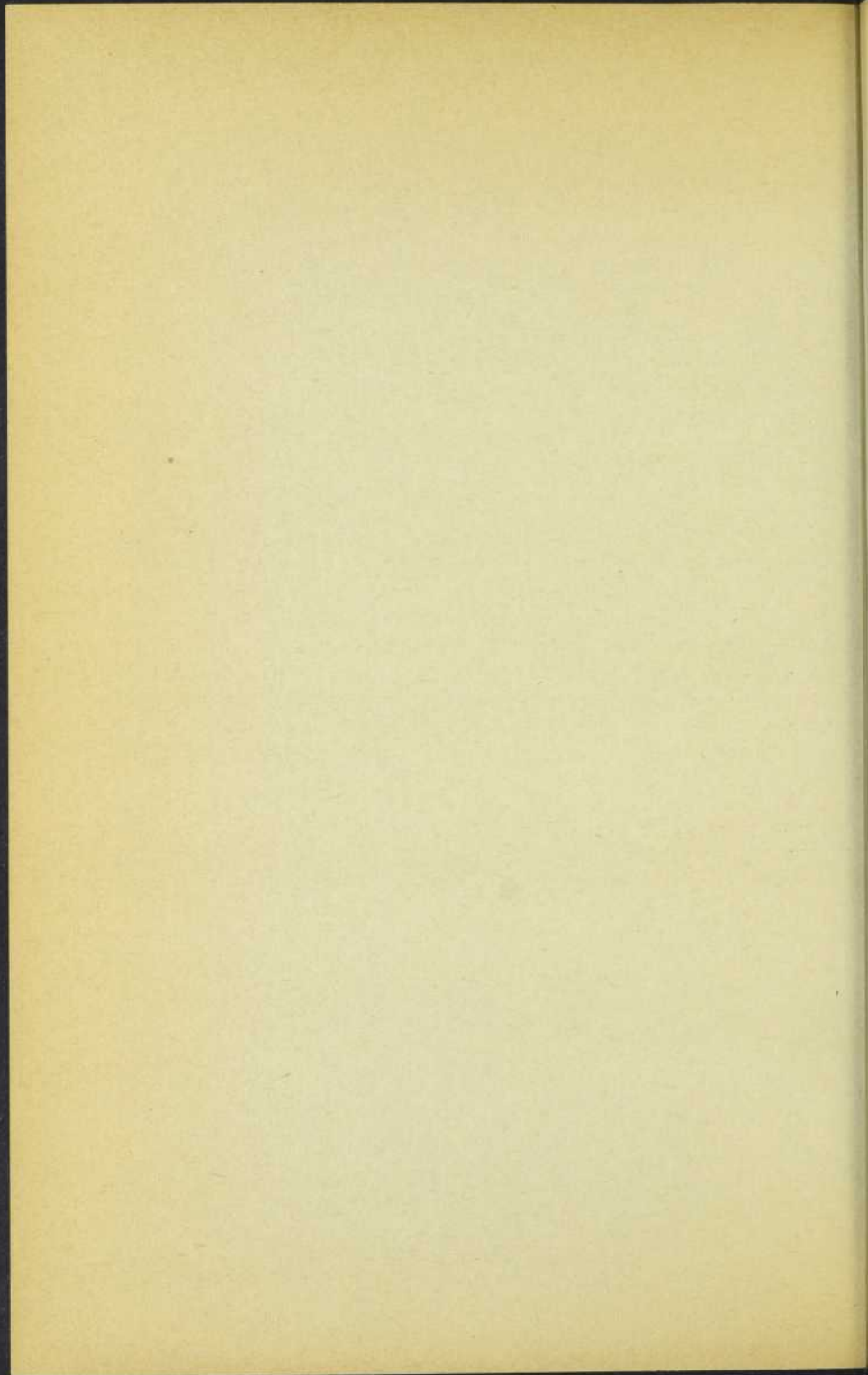
Evidemment je pourrais emprunter de l'argent et dénicher un vieux tacot, mais c'est un minimum de trois ou quatre cents dollars avec l'assurance et je ne vois pas trop qui pourrait me prêter ça sur ma bonne mine. Y a bien « Figaro » mon copain camionneur, mais il doit être quelque part dans l'Alberta; à la compagnie on m'a dit qu'on l'avait changé d'itinéraire. Je croise deux cops qui

rentrent du boulot, j'allais changer de trottoir, ah! j'aurais l'air fiérot demain avec mon auto volée, surtout pour ce que j'ai à en faire! Je déteste conduire, y a des bus, c'est pas fait pour les chiens. Qu'est-ce qu'il me veut ce type à me regarder comme ça! c'est à croire que j'ai déjà la tête du coupable.

Tout ça pour faire plaisir à une petite cruche qui se prend pour un chef de gang, le malheur, c'est que cette petite cruche, je l'aime bien. Ça faisait un bout de temps que j'avais pas eu cette impression des jours qui passent trop vite.

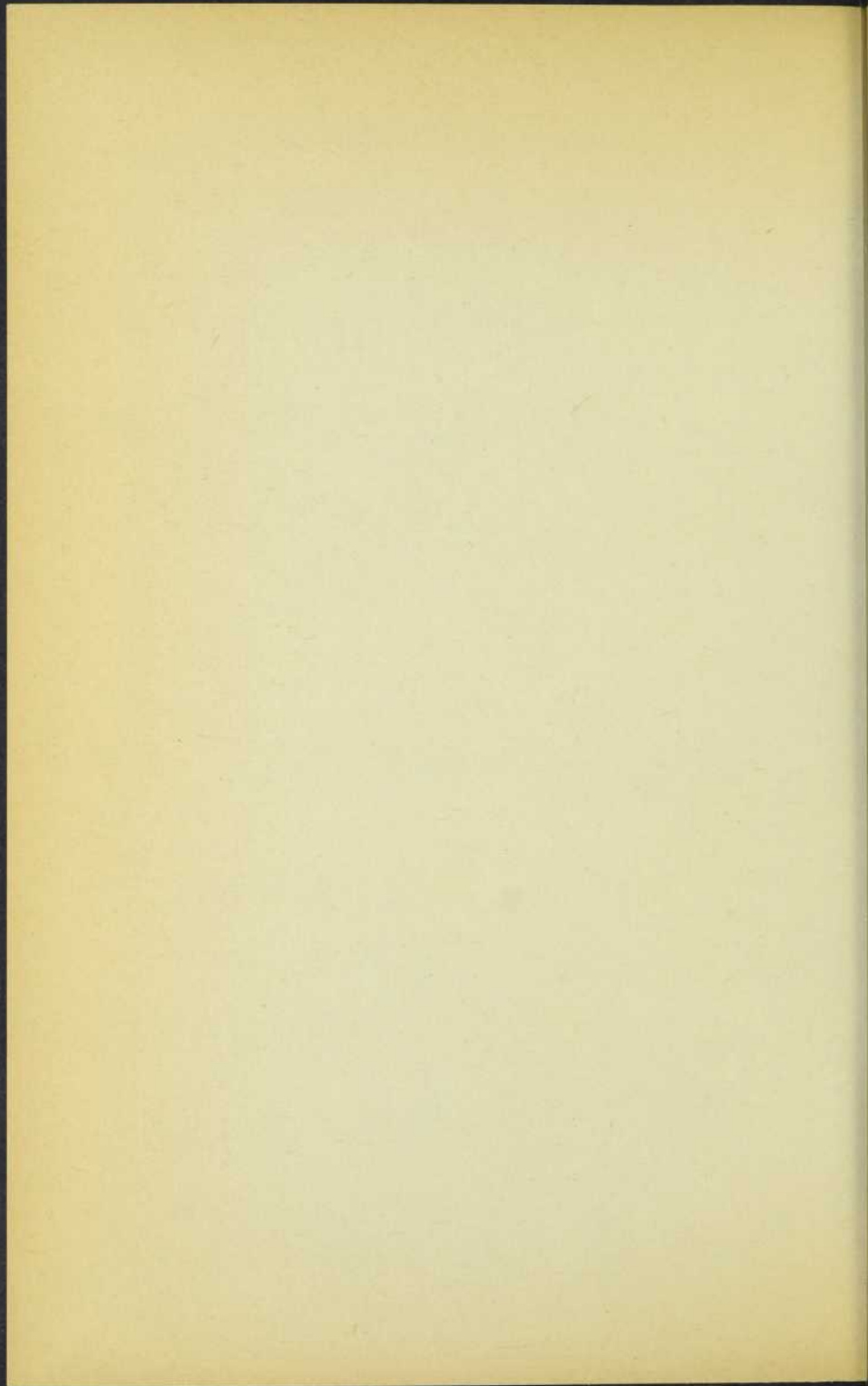
En fait, l'ultimatum de Caro est précis, mais si je fais surface dans un ou deux mois en inventant une histoire, c'est bien le diable si je ne suis pas réhabilité. En deux mois je peux faire quelques centaines de dollars et la première auto venue sera la bonne; à la compagnie ils ont eu l'air d'avoir oublié mes conneries quand j'ai demandé des nouvelles de « Figaro », avec un peu de chance ça peut marcher. Reste le problème immédiat, il faudrait un truc du genre bref pour la prévenir, non beaucoup mieux, je la laisse mariner deux ou trois semaines et je lui envoie un mot de Vancouver pour lui expliquer que je suis sur un gros coup beaucoup plus intéressant que de voler une simple voiture, et que je rentrerai dès l'affaire terminée, c'est une manière de renverser les rôles, je la retrouverai.

Si elle ne répond pas, je resterai à Vancouver.



HISTOIRE  
DE L'EAU-DE-VIE  
EN CANADA

TEXTE ANCIEN



HISTOIRE DE L'EAU-DE-VIE  
EN CANADA

D'après un manuscrit récemment obtenu de France.

*L'Histoire de l'eau-de-vie en Canada a été publiée originalement par la Société littéraire et historique de Québec<sup>1</sup>. Selon Léo-Paul Desrosiers, « l'Histoire de l'eau-de-vie . . . constitue l'une des plus terribles, si ce n'est le plus terrible réquisitoire contre la vente des liqueurs alcooliques aux Indiens. L'auteur décrit les effets des boissons sur les Indiens, les scènes démoniaques auxquelles l'ivresse donne lieu, et il apporte de nombreux faits en preuve. Ce grand Sulpicien a été témoin de certains de ces incidents, et il a pu apprendre les autres de ses confrères. D'autre part, lire ces pages, c'est se mettre au courant de la façon dont sont disparues, non seulement certaines tribus canadiennes, mais encore de nombreuses tribus américaines, c'est-à-dire des Etats-Unis »<sup>2</sup>.*

*Dans le texte de présentation de l'édition de 1840, on attribue l'ouvrage à quelque missionnaire ayant vécu chez les sauvages. Depuis cette date, les historiens nous assurent qu'il s'agit d'une oeuvre de l'abbé François Vachon de Belmont, supérieur des Sulpiciens du Canada à Montréal (1701-1732)<sup>3</sup> et <sup>4</sup>.*

HUBERT PERRON  
Bibliothèque nationale du Québec

Montréal, le 19 février 1969.

## HISTOIRE DE L'EAU-DE-VIE EN CANADA.

article premier.

*Qualité particulière de l'Yvrognerie des Sauvages.*

Une partie de ceux qui entendent parler en France des plaintes que font les Missionnaires du Canada contre l'Yvrognerie des Sauvages, et contre ceux qui en sont les auteurs, attribuent toutes leurs déclamations à un zèle outré; ils disent que ces saints personnages voudroient voir tout le monde dans la perfection; qu'ils hayissent tant le péché qu'ils en poursuivent jusqu'à l'ombre; qu'il y a des défauts proscrits dans les cloîtres qui sont canonisez dans le monde; que parmi les Allemands et les Bretons l'yvrognerie est appelée magnificence — bonne chère: On la regarde comme le lien de la société, comme la source de la joye et un plaisir que se donnent les amis et les braves les uns aux autres, qui a esté de tout temps et en tout lieu à la mode; enfin, que nulle part on ne voit les Magistrats beaucoup occupés au sujet de ce vice. On pourroit répondre, que de tout temps et en tout lieu l'Yvrognerie ayant passé pour un vice honteux et une offense à Dieu, elle a toujours esté en horreur, non seulement aux Chrestiens, mas à toutes les Lois, comme contraire et à la Foy Chrestienne et à toute bonne morale.

Mais, laissant les raisons générales j'entreprends cette petite histoire pour faire voir que l'Iyvrognerie des Sauvages est une différente espèce de celle de tous les autres hommes; et pour faire connoître ce principe inconnu jusqu'icy, à sçavoir « qu'ils ne boivent que pour s'ennyvrer, et qu'ils « ne s'ennyvrent que pour faire du mal. »

*Que la censure que mérite l'Iyvrognerie, est, en Canada, une plus grande condamnation que partout ailleurs.* — Je dis donc, que les Sauvages du Canada ne prennent point l'Eau-de-Vie par plaisir comme une boisson agréable ou utile à leur vie; au contraire la plupart en ont horreur; mais, comme une potion qui leur oste le

bon sens et fait en eux trois effets : Le premier est d'échauffer leur froideur naturelle; leur oste leur timidité, leur honte et le trop d'attention que leur donne ce sang froid. Le second, est de leur faire entreprendre, avec force et hardiesse, quelque méchante action de colère, de vengeance ou d'impureté. Le troisième, c'est que l'excès de la boisson et l'ivresse, leur fournissent une excuse reçue et autorisée par la coutume, et une impunité de tout mal qu'ils font pendant qu'elle dure; ainsi l'Ivrognerie des sauvages est une frénésie et une fureur volontaire qui leur donnant en mesme temps le courage et l'impunité, sert d'instrument et de couverture à leurs crimes les plus énormes.

Voilà un caractère d'Ivrognerie bien particulier, et si l'on estoit aussy bien convaincu de ce principe dans le monde que le sont les Missionnaires qui demeurent avec eux par une longue expérience, l'on ne traiteroit pas l'Eau-de-vie, à leur égard, de chose indifférente. Pour en estre convaincu, il faut sçavoir que ces peuples sont naturellement froids, et les femmes timides et honteuses — soit que cette froideur vienne du climat ou de l'éducation; qu'ils ne se battent point de sang froid; qu'ils se querellent peu; que l'excès et l'impudence sont décriés chez eux par dessus le « qu'en dira-t-on » ou de faire parler d'eux; enfin, à moins que d'estre tirez de leur tempéramment froid par un principe étranger, ou d'estre appuyés par quelque coutume, ils ont peine à vaincre la honte.

Aussi, comme plusieurs d'entr'eux ne laissent point d'avoir de grandes émotions intérieures de colères, de haine et de vengeance, et de sentir d'autres violentes passions, surtout un orgueil qui les porte à se faire distinguer et admirer, ils ont eu de tout temps des superstitions et des cérémonies diverses pour paroître comme possédés de l'esprit, hors d'eux mesmes et en enthousiasme, soit pour impunément exécuter ou avoir ce qu'ils veulent; soit pour dire et faire des choses extraordinaires, et se rendre admirables. C'est par cette intention qu'ils ont, tous les ans, une espèce de Carnaval qu'ils appellent « Ganou8arois ».

Deuxièmement : — C'est de là que viennent toutes les Jongleries et invocations des esprits que ceux qui ne sont pas Chrestiens pratiquent en leur pays. Pour sçavoir, par exemple, qui est celui

qui a jeté le sort qui tue un malade — quatre vieilles femmes, presque nues, dansent en cérémonie, contrefaisant les possédées, sur des charbons sur lesquels elles jettent de l'huile qui s'enflamme, portant un masque épouvantable. Enfin, lorsqu'ils avoient quelques plaisir, autrefois, ils s'enivroient de tabac et disoient qu'ils avoient songé la nuit telle chose, et cela pour célébrer leur douleur, se faire appaiser ou consoler, et pour se faire admirer; et tout cela estoit cru et permis.

Les Européens, sçavoir : les François et Hollandois, les ont trouvés dans ces coutûmes, venans s'établir icy. Les François fréquentèrent les Algonquins, Hurons et Iroquois; longtemps après, les Hollandois eurent commerce avec les Iroquois, et comme on se communique dans le commerce ce que l'on a, les Hollandais leur donnèrent du Rhomb de Bière\*, et les François de l'Eau-de-Vie de Vin, et les Sauvages firent bientôt l'expérience d'une yvresse nouvelle qui leur découvrit un moyen, et plus prompt et plus efficace, de faire ce qu'ils désiroient — qui est de se mettre hors d'eux mêmes.

## ARTICLE DEUXIEME.

### *Digression Physique sur la nature de l'Eau-de-Vie.*

Le lecteur ne désagrèera peut-être pas que nous fassions une petite digression physique sur la nature de l'Eau-de-Vie.

Les Médecins remarquent fort bien que l'Eau-de-Vie est un remède, mais non pas un aliment; ils disent qu'elle n'a point de ces parties qu'ils nomment « alibile », c'est à dire, qui se tournent en chyle et en nourriture, et qu'elle est toute composée de matières sulfureuses, huileuses et inflammables, et spiritueuses. L'eau-de-Vie estant prise, disent-ils, en petite quantité et pas trop souvent, produit trois bons effets; car, en piquant et aiguillonnant par les pointes de ses parties l'orifice de l'estomac, elle y attire des esprits — ces esprits

---

\*Rhomb de Bière, ou plutot Rhum de Bière : liqueur spiritueuse fabriquée avec le marc de l'orge qui s'emploie à faire de la Bière. Les Anglais appellent cette liqueur *malt liquor*; elle est cependant plus connue sous le nom de whiskey.

luy donnent de la force et de la joye — c'est-à-dire — de la vigueur au coeur. 2°. Ces esprits aydent à la distribution louable des alimens. 3°. Ils dissipent et font exhaler les vapeurs visqueuses. Mais quand l'Eau-de Vie est prise en excessive quantité, comme par les Sauvages, elle nuit par ses esprits et par ses fumées. Car elle pique si souvent les fibres nerveux de l'oesophage et de l'estomac, qu'elle y produit comme un — elle le rend sec et rude, ce qui cause le sentiment de la soif et altération; le palais mesme et les parties qui composent l'organe du goust, devenant comme grillées et brulées, perdent le sentiment exquis du goust—d'où vient, que les grands yvrognes ne trouvent de goust qu'à l'Eau-de-Vie, le vin leur devenant insipide. Mais, ce qui est de pire, c'est que l'estomac ne digère plus les alimens, soit à cause de sa sécheresse il ne les embrâse plus, soit qu'il soit refroidy par l'absence de ses prit vitaux. 2°. Elle nuit par ses fumées qui s'élèvent en tournoyant et causent le vertige, d'où vient que les yvrognes marchent en rond, et semble que leurs pas sont déterminés par la vapeur qui leur remplit la teste. 3°. Les fumées montent au cerveau, principe des nerfs, et s'emparent des conduits de ces esprits qui animent le mouvement des muscles de tout le corps. Ces fumées pourtant ne bouchent pas tout à fait les nerfs; car cela causeroit l'apoplexie, ou au moins la paralysie, mais elles les embarrassent et offusquent en telle manière que les muscles des parties éloignées tombent en foiblesse et dissolution; les jambes manquent et n'ont plus la force de porter le fardeau du corps, d'où viennent les chutes; les doigts n'ont plus ce ressort nécessaire pour serrer ce qu'ils tiennent; d'où vient que comme les Sauvages sont habillez de couvertes carrées qui n'ont point d'attaches et qui ne tiennent sur leur corps que tant qu'ils les tiennent avec leurs mains, dès qu'ils se sont saoulés, ils les laissent tomber, et les Cabaretiens ont grand soin de les ramasser et voler. Les muscles mesme de la langue se relaschent, d'où vient le bégayement. 4°. Quand l'ivresse d'Eau-de-Vie est très fréquente et copieuse, elle fait bien à proportion de plus grands désordres. Le foye se rafroidy par l'absence des esprits vitaux qui animoient les fibres nerveux; de là viennent les dysenteries, ensuite l'hydropisie et pulmonaires; les desséchemens, d'où viennent les fièvres étiques, et le cerveau n'envoyant que faiblement des esprits, la paralysie.

Et certes, pour ne point s'étonner de ces effets, il n'y a qu'à regarder cette brulante boisson à l'approche du feu ! Il n'y a qu'à voir les chaudières dont on se sert pour faire l'Eau-de-vie, se consumer en trois mois; les estomacs ne sont pas assurément si durs que le cuivre dont elles sont composées.

Or, pour revenir aux Sauvages, j'en remarque deux choses : la première, celle que j'ai dite, qu'ils ne boivent que pour s'enyvrer; et comme preuve démonstrative qu'ils sont si religieux et si scrupuleux sur cette maxime, c'est que, quand ils n'ont d'Eau-de-vie que ce qu'il en faut pour en enyrer qu'un seul, quand ils seroient quatre, les trois n'en goutent pas, et ils choisissent un d'entreux pour s'enyvrer; plusieurs disent, qu'ils n'en peuvent pas boire; il n'y a qu'une mesure d'yvresse qu'ils appellent « Ganontiouaratonseri » — Yvrognerie pleine; et quand ils commencent à se sentir les fumées, ils se réjouissent; « Bon, Bon, voilà la teste qui me tourne », disent-ils, et commencent à chanter leur Gannonhaoury, où ils mettent tout le mal qu'ils ont en teste de dire.

Or, il faut à Orange trente Micouennées d'Eau-de-vie de Bière, c'est-à-dire, un Pot à Montréal; une chopine enyvre à coup sûr. La seconde chose est, qu'on a vu des corps de Sauvages ouverts, par des blessures ou autrement, tout noirs par les boyaux et l'estomac.

#### ARTICLE TROISIEME.

##### *Apologie en faveur de l'Eglise Iroquoise.*

Ce seroit l'effet d'une grande injustice et d'une grande ignorance si ce que nous avons dit et allons dire de l'Yvrognerie des Sauvages, produisoit dans l'esprit de quelqu'un des mouvements d'indignation, d'horreur et de mépris contre ces pauvres misérables, comme des gens que leur brutalité rend indignes de la prédication de l'Evangile, ou incapable de la Foy. Il y a dans ces sentimens une dureté et une erreur contraires à la Religion Chrestienne. C'est ainsi que les Juifs estimoient autrefois les Gentils indignes de l'entrée de l'Eglise. Dieu veut que tout le monde soit sauvé. Notre Seigneur est mort pour tous les hom-

mes; mais aucun peuple n'a mérité de recevoir la Foy par ses oeuvres et ses moeurs. La brutalité des Sauvages doit donner plus de compassion que d'indignation contre eux. Que peut-on attendre de pauvres Gentils élevés dans le Paganisme? Les anciens Gaulois, et beaucoup d'autres peuples, n'estoient guères plus polis, avant que d'estre cultivés par la doctrine de l'Evangile. On peut dire à leur avantage deux choses; la première, que comme ils n'ont point la connoissance ni de notre avarice ni de notre ambition, ni de la pluspart des voluptés qui sont les alimens de nos vices et de nos concupiscences, l'ignorance du mal en tient beaucoup dans une assez grande innocence. La deuxième chose que l'on peut dire pour les excuser de leur Yvrogerie est, que ce défaut n'est pas général; au contraire, il faut en excepter presque tous les viellards et les femmes; secondement, ceux qu'ils appellent Considérables ou Capitaines qui ont le maniement des affaires; il en faut excepter encore quantité de riches naturels doués d'un beau tempéramment, et très modérés, et qui par tout pays passeroient pour de fort honnestes gens; enfin, il en faut excepter surtout ceux que la grâce de Jésus Christ a tirés de la puissance du Démon, desquels beaucoup sont parvenus à une sainteté qui fera la condamnation de bien des François.

Mais, ce n'est pas ici le lieu d'en parler. L'yvrogerie n'est donc proprement particulière qu'aux jeunes gens qui font profession de bravoure, et qui par esprit de superbe veulent faire parler d'eux, et se rendre renommés par quelque endroit.

#### ARTICLE QUATRIEME.

##### *L'introduction de l'Eau-de-Vie chez les Sauvages.*

Pour retourner à l'histoire de l'Eau-de-vie, outre les effets naturels qu'elle fait chez tous les hommes, elle en fait de si étranges sur les Sauvages dès le commencement, qu'on ne fut pas longtems à s'appercevoir que l'yvresse des Sauvages estoit de différente espèce de celle des Européens; car, les Sauvages ayant trouvé un buver si prompt et si efficace pour échauffer leur froideur, pour sortir hors

d'eux mesmes, et avoir par là la force et l'impunité qu'ils cherchoient, on ne fut pas longtemps, dis-je, à voir des hommes enyvres s'entretuer; des maris brusler leurs femmes; des femmes déshonorer leurs maris; des pères mettre leurs enfans bouillir dans la chaudière; et c'est de cette sorte que les Algonquins, qui estoient deux mille hommes portant les armes à l'entrée de Monseigneur de Laval, ancien Evêque de Québec, ne sont pas maintenant deux cents.

Les Hollandais, ayant de mesme donné de l'Eau-de-vie de Bière aux Iroquois, elle fit parmi toutes ces nations un si cruel désordre que le Bajor Andros, pour lors Gouverneur d'Orange et de la Menade\*, fit proposer au Gouverneur du Canada s'ils vouloient, de concert, défendre chacun dans son Gouvernement de vendre de l'Eau-de-vie aux Sauvages.

Mais cela ne fut point écouté, et les François n'ont cessé d'étendre le règne de l'Eau-de-vie et la mode de l'ivrognerie par toutes les Nations, en sorte que les Staois qui haysoient auparavant à mort cette boisson, à cause de son amertume, s'y sont accoutumés, et en sont devenus passionnés. Les François voyant donc d'un costé, la passion effrénée que ces Sauvages avoient pour cette boisson, la leur vendoient au poids de l'or. Secondement, voyant qu'il n'y avoit point de traite où ils pussent si aisément tromper, ils mesloient de l'eau salée et vendoient à fausses mesures. Troisièmement, ils se payoient de leurs mains et voloient les Sauvages saouls, sans résistance, ni crainte de pouvoir estre convaincus. Un François de ma connoissance, près les Trois-Rivières, a fait accroire au nommé Lanneratondy qu'il avoit bu cinquante peaux d'Orignal dans une nuit. Enfin, ils allèrent à des extrémités dont on ne sait qu'une petite partie. Chaque Missionnaire pourroit fournir de longues listes de morts désastreuses; je ne citerai que ce que j'ai vu, ou dont ont vu les tesmoins pendant dix-huit ans. Ils répandirent partout leur Eau-de-vie, et apprirent à en boire aux Nations les plus éloignées.

*Deux partis se forment et se déclarent, l'un pour l'Eau-de-vie, l'autre contre.* — Les Missionnaires voyant l'invention qu'avoit trouvée le Démon, pour ruiner leurs travaux qui avoient déjà eus d'heureux commencemens, ne manquèrent pas de recourir à Monseigneur de

---

\* Probablement *Manbatte*.

Laval, Evêque de Québec, qui attaqua puissamment l'Eau-de-vie par ses censures. Il se trouva des personnes qui en entreprirent la défense et l'établissement. Ces gens ayant fait de vastes desseins d'une fortune immense, qui devoit les rendre les maîtres de tout le Commerce du Monde nouvellement découvert, et de celui qui estoit encore inconnu, sçurent mettre en leur parti le Gouverneur du Canada, et la Compagnie des Indes Occidentales. Ainsy, il se fit deux partis : l'un composé de Monseigneur l'Evêque et des Missionnaires; l'autre, du Gouverneur et de la Compagnie.

Cette querelle divisoit l'Eglise et le monde, la puissance temporelle et spirituelle, le Sacerdoce et le Gouvernement Civil, avec une animosité qui faisoit peine à tous les gens de bien; chacun ayant des maximes et des raisons, des menaces et des procédures propres au soutien de sa cause.

#### ARTICLE CINQUIEME.

##### *Divers procédés de ces deux Partys.*

La première démarche de ce démeslé fut, que l'on fit venir une consultation et décision de l'Université de Toulouse, déclarant la Traite de l'Eau-de-vie comme estant une Marchandise indifférente, dont on pouvoit bien au mal user : comme il est permis en France de vendre des épées, et du vin mesme, « *nil interrogantes propter conscientiam* ». L'exposé contenoit trois raisons : — Que cette traite attiroit les Sauvages aux François; que par occasion on les instruisoit par cette amorce et qu'on les polissoit. 2°. Qu'ils en ussoient comme les François; cela les fortifioit contre les grands froids. 3°. Que comme les Hollandois en donnoient, si on n'en donnoit point, ils estoient en danger de devenir hérétiques et ennemis de la Colonie. Tout cela s'estoient obtenu sous main, et sous faux exposé ! On verra comme la Compagnie des Indes se crut intéressée à ce qu'il se vendit beaucoup d'Eau-de-vie à cause des entrées.

Enfin, le Gouverneur fit une Ordonnance pour lever, disoit-il, le scrupule des consciences, et appuyer la liberté du Commerce.

De l'autre costé, Monseigneur de Laval fit une Ordonnance par laquelle il déclaroit cas réservé, le péché d'enyvrer les Sauvages, et de leur donner de l'Eau-de-vie à emporter.

La Sorbonne, en différens temps, a fait deux décisions : la première, signée de M. Grandin Cornet . . . ti, que c'est un véritable péché mortel, et par conséquent réservable, que de contribuer à l'ivresse des Sauvages. La seconde, signée Fromageau, que les gros marchands pêchent mortellement de vendre en gros de l'Eau-de-vie aux Cabaretiers qui enyvrent les Sauvages. Cette décision fut lue en Chaire, par l'ordre et en présence de Mgr. l'Evsque d'à présent, le 12 Juillet 1698.

Le Conseil Souverain de Québec, au 16—, fit une Ordonnance portant : .....

M. Duchesneau, Intendant en Canada, en fit une autre en 16—, portant défense aux Carabetiers de prendre les bardes des Sauvages en gave des boissons &c. Ordre de les restituer &c.

M. de Meusles, aussy Intendant en Canada, en fit une autre, portant que le dernier Cabaretier chez qui auroit vu un Sauvage ivre, seroit condamné à une amende de cinquante francs. Nonobstant de belles Ordonnances, les Carabetiers persévérèrent avec une impudence extrême que leur donnoit l'impunité à triompher de la cause de Dieu.

## ARTICLE SIXIEME.

### *Description de l'Yvrogerie des Sauvages.*

Il faudroit avoir veu les Sauvages yvres pour concevoir toute l'horreur que méritent toutes ces Bacchanales infernales. Quand quelqu'un veut s'enyvrer de dessein prémédité pour exécuter quelque mauvais dessein, il apporte sous sa couverture une chaudière de ferblanc ou

\* Cette Ordonnance, de même que la suivante, ne se trouve point dans la Collection des « Edits et Ordonnances du Roi de France et des Intendants, concernant le Canada »; de sorte qu'on n'a pu suppléer aux lacunes qui se rencontrent dans cette partie du Mémoire.

un petit baril de bois, dont les vendeurs d'Eau-de-vie, ont soin de les fournir pour y mettre une suffisante quantité d'Eau-de-vie pour les enyvrer.

Ils n'ont pas de peine à en trouver, dans la licence effrénée avec laquelle les Carabetiers leur en donnent; mais quand par quelque nouvel ordre de police on suspend ou qu'on empêche d'en donner, les Sauvages ont mille subtilités pour en recouvrer, en cherchant de porte en porte un petit coup qu'ils mettent dans leur chaudière, jusqu'à ce qu'ils en ayent suffisamment pour s'enyvrer; alors, ils se mettent à boire sans manger; (car cela empêcheroit l'effet de l'Eau-de-vie.) Quand ils se sentent tourner la teste, ils s'en réjouissent et commencent à chanter leur chanson de mort, où ils mettent toutes les imprécations contre leurs ennemis; ensuite, se voyant yvres, ils jettent leurs couvertes, ou les laissent tomber, et souvent nuds par la Ville, ils se battent les uns les autres; ils se mangent le nez ou les oreilles avec les dents; on en voit peu qui ayent le visage bient entier; on les voit hurlans et courant avec le couteau à la main, et ils se réjouissent de voir fuir devant eux les femmes et les enfans, comme s'ils estoient devenus les maîtres du monde : voilà, ce qui se voit souvent à Montréal.

Mais, ce qui augmente l'horreur, sont les ténèbres de la nuit. — Quand les soldats de la Garnison les obligent de sortir de la Ville pour s'en retourner en leurs Villages, soit du Sault, de la Montagne, ou de la Rivière des Prairies, ils s'en retournent en hurlant et chantant leur Gannonhaoury, et faisant par le chemin tout le mal qu'ils peuvent; les uns tuent les bestiaux qu'ils rencontrent, les autres ravagent les maisons qui sont sur le chemin du Sault, faisant fuir les habitans comme s'ils estoient des Iroquois; les autres courent et violent les femmes françoises, et il n'y a pas huit jours que deux femmes furent attaquées, dont l'une souffrit ce deshonneur sur le chemin du Sault; l'autre à peine fut-elle secourue. Quand ceux qui demeurent dans cette Isle reviennent saouls dans les Cabanes, il jettent le feu du foyer parmi toutes les écorces, ils prennent leurs haches et leurs sabres, tirent des coups de fusil, et courent ainsi tous nuds de Cabane en Cabane. Ce fut dans une de ces horribles bacchanales que le 11me. Septembre 1694, un jeune guerrier de la Montagne ayant reçu un déplaisir, et voulant célébrer sa douleur et sa vengeance, après avoir

fait toutes les fanfares cy-dessus, alla tirer un coup de fusil dans la Cabane de son ennemy; tout le monde s'en estant fuy, le feu prit à une écorce et de là à un sac de poudre qui, avec une grand vent qu'il faisoit pour lors, embrâsa dans un moment les Cabanes d'alentour, et consumma en trois heures cinquante Cabanes de Sauvages, quinze maisons Françaises de charpente, couvertes de planches; une très-belle Eglise bien voûtée et lambrisée de planches, couverte de bardeaux et fort bien ornée; et par dessus tout cela, l'Enceinte du Village qui estoit de charpente de pieux et de pièces; le tout, avec un dommage de vingt trois mille francs.

C'est une chose estonnante que ce malheur ne soit pas encore arrivé à Ville-Marie; mais cela pourra y arriver quelque jour.

Pour fournir aux dépenses des Yvrogneries qui les mettent tous les jours à nud, ils volent à leurs femmes et enfans leurs hardes et leurs couvertes, et leur blé; ce qui réduit ces pauvres créatures au désespoir, cause des divorces et mille autres désordres.

Mais, comme tout cela ne suffit pas encore, ils ont trouvé de nouvelles inventions pour contenter leur Yvrognerie. Ils empruntent à crédit sur leur future chasse; par exemple, une couverture, une chemise. On la leur vend fort cher, parce que ce n'est pas argent comptant, et eux la vont porter chez le Cabaretier, à qui ils la donnent pour une pinte d'Eau-de-Vie, qui leur a coûté dix ou douze francs. Les Marchands sont si mal avisez que de leur prester, et eux empruntent d'autant plus facilement qu'ils n'ont pas dessein de payer, mais de s'en aller aux Iroquois ou aux Outaouois quand ils ont fait bien des dettes.

#### ARTICLE SEPTIEME.

##### Morts funestes des Sauvages des Missions du Lac Ontario.

En 1676 à Gannadoxé, les Traiteurs ayant enyvré une partie des Chasseurs Sonontaono, un entr'autres mourut, après avoir persévéré dans une yvresse et une impureté continuelle de plusieurs jours.

A Katak8y, dans une yvresse causée par les Traiteurs du Fort Katarak8y, deux Yvrognés se battant, l'un donna un coup de pié à

l'autre qui lui disloqua la mâchoire, qui ne se remettant point, il demeura la gueule ouverte d'une manière horrible, et mourut ainsi.

Item à Ganneyous, la nommée Kibkit fut tuée à coups de couteau. En mesme temps, un peu après, à Kenté, une autre femme fut tuée par des Yvrognes. A Katarakuouy, Tonan8onnon eut le cou coupé.

Item, Honnonchiaoué, poignardé.

Item, A8egouch. — A Tcheiagon, deux femmes.

Aux Trois-Rivières, M. d'Ollier trouva en son chemin un cadavre, sans teste : c'étoit un Loup tué dans la boisson.

*Suites des Malheurs de l'Eau-de-Vie à Montréal.*

Deux Yvrognes du Sault se noyèrent à Chateauguay, après deux jours d'ivresse.

1683. — Item, un autre dans un trou, où l'on abreuvoit les chevaux, dans la glace.

1684. — Garao, neveu d'Onna8aterao, estant saoul, gela, passant le Lac.

1686. — est crevé, et gelé sur le Lac des Deux-Montagnes, glacé. On trouva son baril presque vuide près de luy. Garaxé l'a veu.

1680. — La fille d'Eskannious, enceinte, se noya chez Roland, yvre.

1680. — Item, chez les mesme, deux Sauvages se tuent à coups de couteau, et l'autre en 1693. Item, au bout de l'Isle, le nommé Provençal est étranglé et étouffé par un Sauvage saoul.

1686. — Le nommé Grandmaison, montant à Katarak8y, enyvra un Sauvage Agnier, lequel repassant la rivière en canot tourna, et se noya avec trois enfants. Cas admirable ! — une année ensuite, presque dans le mesme temps, ce mesme Grandmaison fut surpris au mesme lieu par les Iroquois, et tué lui neuvième, et toutes les hardes des soldats, qu'il portoit à Katarak8y, pillées.

## ARTICLE HUITIEME.

*Malheurs causés par l'Yvrognerie des Sauvages.*

Le nommé Tégara8eron, du Sault, s'étant enivré à Lachine, il rencontra une petite fille qui gardoit des vaches; il la viola, et pour comble de méchanceté et de cruauté il la poignarda et tua. Le père de cette fille ayant demandé justice, on n'en fit point, de peur de révolter les Sauvages du Sault dans un temps de guerre dangereuse.

*Saccagement de la Paroisse de Lachine, dans l'Isle de Montréal, où il se vend beaucoup d'Eau-de-Vie.* — Quatre jours après, arriva cette fatale et mémorable journée du saccagement de la paroisse de Lachine, dans laquelle ils exercèrent tout ce qu'ils savoient de cruautés, et se surpassèrent eux-mêmes, laissant dans l'espace de sept lieues de pays les vestiges d'une barbarie inouye: des femmes empalées; des enfans rôtis sur de la cendre chaude; toutes les maisons brûlées; tous les bestiaux tués; quatre-vingt-dix personnes emmenées, qui la plupart furent brûlées cruellement et immolées à la vengeance des Iroquois, ou plutôt à celle de Dieu qui se servoit des Iroquois pour les ministres de sa justice, parceque cette paroisse de Lachine avoit esté, et est encore le théâtre le plus fameux de l'Yvrognerie des Sauvages.

Pendant que cette horrible exécution se fesoit, Dieu sembla avoir osté l'esprit de force et de conseil aux François, qui furent partout honteusement vaincus, insultés et moqués par les Sauvages qui emmenèrent à leur barbe, avec des cris de victoire, cette troupe lamentable de prisonniers, pleurant et criant dans le temps que se faisoit ce massacre. Le père de cette jeune fille qui avoit été violée par Tégana8eron, vint crier au milieu de la Ville de Ville-Marie: « On ne m'a pas fait justice, Dieu la fait. » Ce malheureux Sauvage n'échappa pas pourtant à la vengeance de Dieu, car un an après il fût tué dans un combat par les Loups.

*Peste et Famîne.* 1690 — Le massacre et le saccagement de la Paroisse de Lachine, qui avoit été précédé par une espèce de peste ou maladie contagieuse, qui en 1687 avoit enlevé 1400 personnes en

Canada, fut suivie d'une famine qui a duré plusieurs années. Le commencement de cette famine fut manifestement causé par une fameuse Yvrogerie qui se fit à Lachine par les 8taois et Hurons, qui y estant arrivés en près de 80 canots en 1690, s'y enyvèrent d'une manière horrible; les blés estoient les plus beaux du monde; le lendemain de cette Yvrogerie, ils furent trouvés tous rouillés et déséchés de la brume; et depuis ce temps le blé a valu jusqu'à dix et douze francs le minot. Il faut estre aveuglé pour ne pas attribuer les autres misères qui ont accablé ce pays aux désordres de l'Eau-de-Vie.

*Irruption des Iroquois sur la Mission de la Montagne.* — Les Sauvages de la Montagne n'en ont pas esté exempts; car au mois de May de cette année, soixante et dix Iroquois s'estant venus poster en trois bandes au bois des champs, donnèrent si inopinément sur les hommes et les femmes qui semoient du blé d'Inde, en prirent trente, en tuèrent six, et la melheureuse Ville de Montréal, à la veue et au voisinage de qui ce Village est, et qui est la source de leur Yvrogerie et de leur péché, ne leur put donner aucun secours; et les insolens Iroquois emmenèrent leur proie à la honte des François.

*Journée de la Prairie de la Magdelaine.* — Une pareille punition arriva la mesme année, le 10 d'Aoust, à la Prairie de la Magdelaine, où toutes les forces des François estoient campées. Ils s'estoit fait la nuit d'aparavant une célèbre Yvrogerie parmy les François, où mesme quelques-uns d'entr'eux les dit François, par un excès de brutalité, avoient péché avec une vieille Sauvagesse du Sault; le lendemain au matin, jour de Saint Laurent, cent quarante Anglois avecque quatre-vingts Loups, s'estant glissés par un fossé derrière le moulin, et tué la sentinelle endormie, surprirent le camp où tous estoient presque yvres ou endormis, levèrent la chevelure à six 8taois, tuèrent vingt habitans et quatre capitaines des troupes, qui accoururent à la porte du Fort de la Prairie comme les ennemis estoient prests d'y entrer et de saccader. Il est vray que les dits Anglois furent dans leur retraite vaillamment défaits par MM. De Valrennes et Demuy.

1690. — En 1690, le nommé Sona8enton tua un nommé Kentaratyron, le Village du Sault estant retiré dans cette ville. Un nommé Sorma8ches, du Sault, fut tué d'un coup de couteau au plis du bras, qui lui coupa trois veines et lui fit perdre tout son sang pendant la nuit, dont il fut trouvé mort, La mesme année, durant la traite des

Outaouais, un Huron d'Etyonnontaté fut poignardé à coups de couteau durant l'Yvrognerie.

1692. — En 1692, le nommé Ossirynonhiata, de la Montagne, s'estant enyvré durant la gelée de la nuit, et estant tombé en montant la Montagne, fut trouvé, le lendemain, roide et gelé.

1694. — En 1694, le nommé Sokaka, item de la Montagne, ayant beu, se gela en passant du Sault, et mourut en arrivant. La mesme année un nommé Og8ar8ata, aussi de la Montagne, précepta sa femme du haut de la palissade du Fort de la Montagne, de quoy elle mourut sur le champ.

1695. — En 1695, un nommé Ononta8iro, cassa la teste à sa femme dans le milieu de la Ville.

1697. — En 1697, la mère d'un nommé Assynnaré fut trouvée, le matin, morte à la porte d'une cabane où elle s'estoit enyvrée. La mesme année un Huron d'Etyonnontaté, estant yvre à Lachine, poignarda sa propre soeur.

1698. — En 1698, le nommé Synnonk8y, du Sault, fut tué par les Algonquins à coups de couteau; ce qui a fait une guerre immortelle entre ces deux nations, et ils s'entrebattent tous les jours dans l'Yvrognerie, et ont encore nouvellement poignardé un autre Sauvage de la Rivière des Prairies qui n'en est pas mort. Item, la mesme année, la nommée Gassarias fut trouvée morte yvre, et toute nue, s'estant gelée dans les froids du mois de Décembre, en sortant de la Ville.

1699. — En 1699, un Algonquin, au mois de Janvier, fut trouvé mort yvre au pied du Long Sault.

*Morts funestes des Traiteurs d'Eau-de-Vie.* — Le Carnaval de l'année 167... six traiteurs du Fort Katarak8y, nommés Duplessis, Ptolémée, Dautru, Lamouche, Colin et Cascaret, enyvrèrent tout le Village de Taheyagon, dont tous les Sauvages furent saouls trois jours durant. Les vieillards, les femmes et les enfans s'enyvrèrent tous; après quoy, les six traiteurs firent la débauche que les Sauvages appellent Gan8ary, courans tous nuds avec un baril d'Eau-de-Vie sous le bras.

Ils ont tous finis d'une mort misérable : Duplessis, est mort à la Barboude, où il a esté vendu par les Anglois. Ptolémée s'est noyé, tournant en canot sur un rocher auquel il a donné son nom, le Sault Ptolémée. Dautru s'est noyé dans la Barque de M. de la Salle, qui périt dans le Lac Huron. Lamouche s'est noyé à l'entrée de la Rivière Sainte-Anne, avec un Lanodière. Colin a esté bruslé aux Iroquois, en 1692, accompagnant M. Le Chevalier d'Eau en ambassade. Cascaret est mort sans confession, chez un Chirurgien à Montréal, rongé de vérole, aussi bien qu'un nommé Lacause, qui fut trouvé mangé des Aigles à la Pointe à Baudet, dans le Lac Saint François. C'estoit un célèbre impudique, et un fameux traiteur d'Eau-de-Vie.

Il n'y a point de Missionnaire qui ne puisse fournir un pareil martyrologe des gens tous nouveaux.

#### ARTICLE NEUVIEME.

##### *Compte et détail de l'Eau-de-Vie qui se débite aux Sauvages en Canada.*

L'Eau-de-Vie qui se porte à Missilimimaqui . . . . . et aux austres païs d'en haut, peut aller, peut-estre, à quarante barriques.

Plus, au Montréal, on peut en débiter aux étrangers, savoir : aux Algonquins, Hurons et Outaouais, en trois traites qui durent environ une semaine, chacun environ douze barriques. Plus, aux Sauvages de la Montagne, environ douze barriques. Plus, aux Sauvages du Sault, le double, ou environ. Plus, aux Trois-Rivières, environ douze barriques. A Québec, autant.

Somme, cent barriques, sur lesquelles la Compagnie prend vingt francs d'entrée, qui font deux mille livres. Le Roy perd, en hommes tués, en femmes qui avortent, en Sauvages qui ne pouvant payer, s'en vont; en Sauvages qui, à cause de l'Yvrognerie, ne viennent pas des Iroquois, plus de vingt chasseurs par an, qui apporteroient, au moins, deux mille écus de pelleteries par an.

Il est clair que le Roy perd beaucoup davantage par l'Yvrognerie qui lui oste par an pour deux mille écus de pelleteries par an, que par l'Eau-de-Vie, qui ne lui rend que deux mille francs par an.

Secondement. — Le Roy n'a pas besoin de profaner ses coffres par un si sale gain, et si injurieux à Dieu.

Troisièmement. Le service que le Roy tire des Sauvages, quand ils sont ses sujets, et les dommages qu'il en reçoit quand ils sont ses ennemis, n'est pas comparable à ce gain injuste.

Quatrièmement. — Je ne parle point de la malédiction et de la vengeance de Dieu sur la Colonie, des désordres, des incommodités que les Sauvages y causent aux François; entr'autres, du danger continu d'Incendie où est Ville-Marie.

#### ARTICLE DIXIEME.

##### *Détail du Gain et des Friponneries des Cabaretier.*

*Enyvres des Sauvages.* — Il faut remarquer que quoique Ville-Marie soit le lieu de la plus grande traite d'Eau-de-Vie, néanmoins malaisément peuvent-ils débiter trente-cinq, ou au plus, quarante barriques; savoir: douze barriques en trois traites aux étrangers, et vingt ou trente aux Sauvages de la Colonie. Il faut remarquer que les fameux Cabaretiers des Sauvages, sont au nombre de dix, au moins, et quelquefois davantage, qui ont à se partager le gain du débit d'au moins quarante barriques d'Eau-de-Vie. 3°. Il faut remarquer que ces sortes d'Enyvres de Sauvages ne font point d'autre métier, ni d'autre commerce, et n'ont pour vivre que le dit gain.

Cependant, il fait fort cher vivre à Montréal. La famine y est fréquente; les hardes y sont d'une cherté extraordinaire à cause de la guerre, quoique passée; les logemens y sont fort chers, particulièrement dans les quartiers où fréquentent les yvrognes, qui est le plus marchand de la ville. Ils ont tous femmes et enfans; il faut par nécessité, que pour gagner leur vie, ils fassent d'étranges friponneries, à moins de quoy ce métier ne pourroit les faire subsister.

1°. Ils vendent beaucoup plus cher qu'aux François.

2°. Ils mettent de l'eau salée: ce que nous savons par la déposition d'un soldat, qui a demeuré trois ans chez un des plus célèbres, et qui d'une demi-barrique en faisoit toujours une entière.

3°. Il y a des Sauvages qui assurent y avoir vu mettre de l'urine. Il y avoit un ouvrier qui alloit boire dans un de ces bouchons; cette boisson lui ayant fait mal au coeur, la maitresse dit d'abord à la servante. «As-tu donné de la barrique des Sauvages ? »

4°. Ils retiennent les hardes des Sauvages en gage, et comme les Sauvages ne se souviennent plus où ils ont beu, ils aliènent les dites hardes, ou les changent de figure.

5°. Ils volent et dépouillent les Sauvages saouls; ils prennent leur argent dans leur sac, et leur hardes.

Il y a de ces Cabaretiers qui ont acquis, dans un mois, pour cinq cents francs de ces hardes; et c'est ainsi que leurs friponneries leur valent davantage que le débit de l'Eau-de-vie, qui n'est qu'un prétexte pour couvrir un brigandage toléré; au milieu de la Ville, des lieux infâmes où se commettent toutes les impuretés imaginables, qu'ils souffrent pour avoir leur chalandise; et enfin, des coupe-gorge ensanglantez par le meurtre des Sauvages. Voilà quels sont les lieux où l'on traite l'Eau-de-vie. Voilà, le Commerce que quelques-uns ont traité, icy, et en France, d'une honneste invention, que la bonté et piété du Roy accorde à ses honnestes sujets pour gagner honnestement leur vie, et pour attirer les Sauvages à la Foy Chrestienne, au lieu de les polisser et civiliser ! Ce sont là les raisons qui ont esté exposées dans les consultations que l'on fit dans l'Université de Toulouse, en 167... raisons qui sont si peu véritables qu'il est évident qu'il y a beaucoup de Sauvages, aux Iroquois, qui viendroient se faire Chrestiens, gémissans comme ils le font sur la tyrannie des yvrognes; mais les Hollandois d'Orange, qui ont tous les désirs du monde de les retenir, ne manquent point de leur dire, que l'on est encore plus yvrognes à Montréal. 2°. Il est certain que quantité de Sauvages s'en sont allez, se voyans dans l'impossibilité de payer jamais les dettes qu'ils ont contractées pour de l'Eau-de-vie. 3°. Comme il est impossible de retenir un Sauvage qui a toujours la clé des champs, il y a bien du danger que ceux qui restent encore icy ne s'en aillent par le même motif qui a fait retirer les Loups de St. François, après avoir ravagé toute la coste du sud.

Ce sont les dettes contractées aux Trois-Rivières, qui ont chassé ces Loups, et ce seront les dettes contractées à Montréal qui chasseront

nos Sauvages, qui n'ont fait autre métier que d'emprunter, d'une main, des hardes qui valoient quatre Castors, et les donner de l'autre pour une pinte ou une chopine d'Eau-de-vie.

### ARTICLE ONZIEME.

#### *Règlements que l'on devoit faire observer à Montréal.*

1°. Il n'y a point de Ville polissée où les Cabaretiers, ou Bouchons, ne doivent être approuvez du Gouverneur, Magistrat, et certificat du Curé.

2°. Où par conséquent, délinquant, il ne puisse être cassé et mis à l'amende, et s'il persévère, banny.

3°. C'est la coutume et l'ordre que, durant le temps des services Divins, on ne donne point à boire.

4°. C'est l'Ordonnance que l'on fait rendre aux Sauvages les hardes et armes.

5°. On a souvent ordonné que, quand un Sauvage yvre fait du désordre, on le mette en prison.

6°. Il y a des Ordonnances que le dernier qui enivre paye l'amende.

7°. Qu'on ne permet pas de tenir Cabaret hors de la Ville; le Roy a ordonné qu'on ne traiteroit qu'aux trois Villes du Canada.

8°. Que les dénonciateurs et tesmoins auroient part aux amendes.

#### Diverses exhortations aux Sauvages Yvrognes.

Il est désormais inutile de vous apporter des raisons tirées de la Foy, pour vous empescher de vous enyvrer; on vous a dit cent fois :

1°. Que Dieu haït, et a plus d'horreur d'un homme yvre, que vous, vos parens, la Robbe noire; vous savez combien vous les fâchez.

2°. Que le Saint Esprit qui estoit en votre coeur, en sort, à l'entrée de l'yvrognerie.

3°. Que le Démon y entre.

4°. Que votre âme devient laide et puante.

5°. Que vous vendez, pour un demi-arr, votre âme et votre salut.

6°. Que cette Eau-de-vie sera le feu qui ne s'éteindra pas dans l'Enfer, pour vous brusler.

7°. Vous appelez ici les fléaux de la peste, de la guerre et de la famine, par votre yvrognerie.

8°. Vous perdez l'usage des sacremens et de la Foy.

9°. A la fin, accablés de dettes, vous quittez la Foy.

Tout cela ne vous touche point, non plus que les raisons naturelles.

1°. Vous usez votre santé; les chaudières mesmes s'usent bien par la force de l'Eau-de-vie. Vous mourrez tous étiques; à cause de cela votre foye sera tout noir; vous ne vivrez plus ausy longtemps que vos ancêtres qui ont précédé l'Eau-de-vie.

2°. Vous estes au hasard d'estre tuez à coups de couteau ou de geler, ou de vous noyer; en voilà ving-huit.

3°. Vous estes faits comme des pourceaux; vous vautrant dans la boue, hays, méprisés, moqués de tous.

4°. Vous n'estes plus considérables, perdant votre réputation parmi les François et vos neveux.

5°. Comme vos hardes ne tiennent point à votre corps, et que vos mains sont lâchées par l'Eau-de-vie, vous perdez vos couvertes, et estes dépouillés des soldats, qui vous voyans lestes et braves au cabaret, vous suivent comme un castor, ou un ours à la trappe, pour vous dépouiller; ils décousent les galons de vos hardes, en font des mitasses, s'en accommodent, &c.

6°. Vous vendez, pour un coup d'Eau-de-vie, ce qui vous coûte beaucoup; vous dérobez et dépouillez vos familles.

7°. Vous êtes hays de vos femmes et des Robbes noires.

8°. Vous cassez la teste à vos amis; bruslez votre Village; battez vos femmes, ravagez vos moissons. Ce n'est pas estre camarade, amy, fils ou mary: c'est estre un bourreau, un buveur, un ennemy: que feroient les Iroquois?

9°. Un cheval, quand il n'a plus soif, ne boit plus.

10°. Cette boisson est traîtresse; on ne peut s'en humecter, sans estre yvre; vous buvez sans manger.

11°. Les Cabaretiers y mettent de l'urine.

12°. Cette boisson est une médecine et non un aliment; voudriez-vous prendre autant de médecines purgatives?

13°. Votre yvrogerie n'est pas comme celle des autres; vous ne beuvez que pour vous enyvrer, et vous ne vous enyvrez que pour vous battre.

14°. Quand vous allez boire, il semble que vous disiez: « Je choisis celui-là pour qu'il me mange le nez. »

15°. Pourquoi criez-vous? Que ne dormez-vous?

16°. Vous ne devez point aller en Ville avec les yvrognes, si vous voulez vous en corriger.

Dialogue d'un Missionnaire et d'un Sauvage, sur  
L'yvrogerie de ce Sauvage.

*Le Sauvage.* — Nous avouons, nous autres hommes, que le Démon de l'Yvrogerie nous renverse la teste; nous aussy croyons, que vous autres Robbes Noires estes d'une autre nature que nous. C'est votre affaire, à vous autres Saints, de ne point boire; mais nous, nous croyons que l'Yvrogerie est convenable à nous autres hommes.

*Le Missionnaire.* — C'est l'affaire de tous d'aller au Ciel; pour les Yvrognes ils n'iront point dans le Ciel, cela gasteroit ce beau pays, on n'y seroit pas heureux. C'est l'affaire des Sauvages aussy bien que des Robbes Noires de n'estre point yvrognes. Dieu est aussy bien le maistre des Sauvages que des Robbes Noires; tous les hommes sont également obligés de lui obéir. Dieu haït l'Yvrogerie, parce qu'il est la vertu mesme: donc les Sauvages sont autant obligés d'haïr l'Yvrogerie que les Robbes Noires.

*Le Sauvage.* — C'est l'affaire d'un Considérable, d'un Capitaine de savoir bien boire, de faire boire ses neveux, de ravager les cabanes de ceux qui n'écourent point sa voix, et qui ne lui obéissent pas; de faire fuir les femmes et les enfans, et de se faire craindre.

*Le Missionnaire.* — Tu dis qu'un Yvrogne est Considérable? tu n'as qu'à regarder comme il est fait quand il est saoul, que la teste lui tourne: il tombe, il se roule dans la boue, comme un pourceau; il est malade, il perd l'esprit. Les François le battent, le chassent, le dépouillent; il est hay de tout le monde, et tu m'appelles cela un Considérable?

*Le Sauvage.* — Ce que Dieu a fait, est bon; à ce que tu dis; il a fait l'Eau-de-vie, puisqu'il a tout fait; il l'a fait pour s'en servir; tu as donc tort de nous défendre l'Eau-de-vie.

*Le Missionnaire.* — Dieu a fait l'Eau-de-vie, mais non pas pour l'Yvrognerie; il a fait l'Eau-de-vie pour en boire par manière de Médecine, mais non pas pour en boire des pleins seaux comme toy. Que dirois-tu, si après t'avoir donné une tasse de Médecine, je voulais t'en donner un plein seau? tu le refuserais. L'Eau-de-vie est bonne à ceux qui en savent user, mais elle est dangereuse à ceux qui ont l'esprit foible comme les Sauvages: tout de mesme qu'un couteau est bon, mais il est dangereux entre les main d'un enfant.

*Le Sauvage.* — Mais, les François s'enyvrent aussi; ils nous ont appris à boire; ils nous vendent de l'Eau-de-vie; les François sont pourtant de grands esprits qui ont leur place dans le Paradis; ils sont les premiers Chrestiens; nous serons donc aussy heureux au Ciel si nous faisons comme eux.

*Le Missionnaire.* — Il y a deux sortes de François, et deux sortes de Chrestiens. Les uns sont des Canailles, pauvres gens, que nous méprisons, qui seront damnés, qui sont ceux qui vous vendent de l'Eau-de-vie. Il y a d'autres François qui sont Considérables, bons Chrestiens, gens de bien; Imites ces dernier François là, non les autres.

*Le Sauvage.* — Si je ne m'envrois point, on ne me craindroit pas; car parmy nous on ne se bat point quand on n'est pas saoul; mais quand on l'est, l'Yvrognerie excuse tout, et les jeunes gens vous en obéissent mieux.

*Le Missionnaire.* — C'est le Démon qui vous a inventé cette coutume de ne point punir les yvrognes; faudroit au moins les lier afin qu'ils ne fassent point de mal. Tu dis que les jeunes gens t'obéissent mieux? au contraire, tu gastes ta noblesse; tes neveux ne t'écouteront plus quand tu les reprendras; ils te diront: «Corriges-toy, toy-mesme.» C'est l'affaire des Considérables d'embellir la terre, et de ne point donner de mauvais exemples.





ACHEVÉ  
D'IMPRIMER  
CE VINGT-QUATRIÈME  
JOUR  
DE SEPTEMBRE  
MIL NEUF CENT  
SOIXANTE-NEUF  
SUR LES PRESSES  
DES  
ATELIERS  
JACQUES GAUDET  
LIMITÉE  
À SAINT-HYACINTHE,

IMPRIMÉ  
AU  
CANADA

---

PRINTED  
IN  
CANADA

WE  
AU  
DA  
—  
TED  
IN  
DA

**Les Écrits  
du Canada français  
ont publié 28 pièces  
de théâtre**

**Marcel Dubé Zone**  
**Marcel Dubé Florence**  
**Marcel Dubé Octobre**  
**Marcel Dubé Virginie**

**Anne Hébert La Mercière assassinée**  
**Anne Hébert Le Temps sauvage**  
**Robert Elie L'Étrangère**  
**Robert Elie Le Silence de la ville**  
**Robert Elie La Place publique**  
**Yves Thériault Le Samaritain**

**André Laurendeau La Vertu des chattes**  
**André Laurendeau Deux femmes terribles**  
**André Laurendeau Marie-Emma**  
**François Moreau Les Taupes**  
**Guilbault-Gauvreau Le Coureur de marais**  
**Eugène Cloutier Le Dernier Beatnik**

**Gilles Derome Qui est Dupressin?**  
**Claire Tourigny La Crue**  
**Marc Lescaillot Les Muses de la Nouvelle**  
**Andrée Thibault Elisabeth**  
**Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille**  
**Andrée Maillet La Montréalaise**

**Jacques Ferron La Sortie**  
**Alec Pelletier Le Festin des morts**  
**Jacques Languirand Les Cloisons**  
**Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin**  
**Jacques Brault La morte-saison**  
**Jacques Ferron Le coeur d'une mère**



